pierangelo
vay

le dit
de
l'autre source

ÉDITIONS SUR LE HAUT

le dit de l’autre source

pierangelo
vay

le dit
de
l'autre source



Copyright 2025 Éditions SUR LE HAUT à La Chaux-de-Fonds, Suisse.

ISBN 978-2-9701920-0-8

Droits de reproduction, pour les photographies et pour le texte, strictement réservés. Cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation écrite de l'auteur Pier-A. Vay à La Chaux-de-Fonds.

Le « dit »

He went like one that hath been stunned
And is of sense forlorn.

Il s'en alla étourdi
Comme quelqu'un qui a perdu le sens.

S.T. Coleridge
The Rime of the Ancient Mariner
vv. 622-623.

Pour Jacques Ramseyer
dont la vigilance formelle a déjà sauvé de l'oubli un « Royaume délesté » qui n'en demandait pas tant.

Aux miennes comme on dirait aux miens.

Et à la mémoire d'Yves Velan.

Prologue : retour au dire

Pour sûr, j'aurais préféré faire l'économie de cette mise en garde liminaire, mais elle avait été là dès la première heure, tapie dans l'ombre, au moment même d'entamer un récit qui ne faisait alors que balbutier. Cette *alerte* n'avait rien d'une coquetterie ; au contraire, elle se présentait à moi comme une doublure d'origine : aboutissement avant l'heure et effacement précoce, indispensable. Elle opérait un grand écart, faisant de moi un autre, un tiers impuissant, un personnage ballotté.

Dès l'entame, j'étais celui qui, entendant l'appel, comprenait qu'il n'y aurait pas d'issue à son « dit » sans les méandres de la fiction. C'est dire qu'il lui fallait prendre l'énigme au piège d'une forme proche du labyrinthe, faute de quoi les passages les plus secrets, ceux que la parole même hésitait à parcourir, auraient entraîné vers l'abîme celui qui choisirait de les emprunter. En clair, mon souffle seul n'aurait su me préserver de la chute.

Après bien des reprises au fil des ans, je m'apprête à remettre sur le métier un *écrit* que je n'ai jamais su rendre « parfait », ni même, terme qui convient mieux à mon âge, « acceptable ». Pareille résistance m'intrigue tout autant que mon obstination. Pourquoi ne pas

admettre que mon *dire* ne trouvera jamais sa juste part dans un *écrire* ? Dire, écrire. Si je parle encore de ces phénomènes comme de processus plutôt que d'états (un *dire* plutôt qu'un *dit* ; un *écrire* plutôt qu'un *écrit*), c'est que l'obstacle surgit à chaque fois que je tente de les mettre en parallèle ou en équation. Se voulant souverain, mon *dire* n'a jusqu'ici toléré qu'un *écrire* servile ; mais ce dernier, trop enclin à la métamorphose, ne s'est plié qu'à demi à cette tâche ingrate.

En ce jour – tiens, c'est celui de mon anniversaire – je sais à nouveau, mais comme à neuf, que nulle part il n'y aura de place pour les mots manquants, les mots *dits* manquants. Je me sens étrangement hors d'âge, et ce fait semble plutôt me rassurer : envolée, en effet, l'illusion de pouvoir tout recommencer puisque je n'en ai plus le loisir. Et c'est pour cette raison même que je pourrai déployer, sans que j'y voie le moindre paradoxe, une tactique. Tactique plutôt que stratégie car, au bout du compte, je suis passé en terre ennemie, et chacun sait qu'on n'élabore de stratégie qu'à partir d'un territoire qui nous appartient. C'est donc par escarmouches que je jouerai ma dernière partie avec le Temps et parfois aussi, inévitablement, contre lui.

Je viens de jeter un regard par la fenêtre de l'ancien atelier d'horlogerie où je vis. Ce 1er décembre est un

matin de neige épaisse et mouillée. Neige lourde calfeutrant les bruits qui montent de la rue, ou du moins me donnant cette impression à l'instant même où je me fais la remarque que le monde, ainsi tenu à distance, pourrait s'écrire en sourdine sur la page presque blanche du jour naissant. Une mise à l'écart qui m'accorderait comme un supplément de liberté.

Pour la énième fois, je reprends donc un texte que je n'ai jamais pu écrire comme je l'aurais voulu. Aussitôt m'envahit l'image d'une femme d'un autre temps qui, de son côté, avait tracé des mots bien étranges dans un livre que je n'ai sans doute pas encore lu de la manière adéquate. Mais une phrase, une seule, a fini par faire sens, me plongeant dans une profonde méditation. Je me plais à la traduire littéralement : « Le devenir-bon du monde dépend en partie d'actes non historiques »[1]. J'adhère à l'apparente naïveté du propos alors que jadis je m'en serais moqué ; et c'est ce qui me donne, je voudrais du moins le croire, un tout autre accès à un récit dont l'imperfection m'a jusqu'ici tant chagriné.

1 Cf. George Eliot, *Middlemarch* (1871) : « …the growing good of the world is partly dependent on unhistoric acts… »

L'origine perdue

Gabbian' : nommer ainsi mon personnage pour qu'il ne vous ressemble en rien. Quant à l'étymologie, ne la cherchez pas, même si le hasard vous a doté de ce prénom improbable. Et pour tout dire, ne la connaissant pas moi-même, comment voudriez-vous que j'en fasse usage dans ce récit ?

Mal vous en a pris : vous vous êtes piégé vous-même sur le seuil. Oui, vous venez de consulter votre portable qui a remplacé votre lourd dictionnaire et le doux bruissement de son papier. À votre étonnement, ce *gabbian'* désignerait une mouette. Le mot lui-même viendrait de l'occitan et dériverait du latin « gavía ».

Vous avez aussitôt tenu à remonter plus haut dans l'histoire de ce terme et vous avez découvert qu'on pourrait le rattacher à « gava » (le cours d'eau) ou à « gaba » (la gorge, le goitre). Apparemment, les étymologistes eux-mêmes ne semblent pas être d'accord. Vous avez décidé d'en rester là.

Bien sûr, il y aurait une autre voie, plus métaphorique, mais elle ne vous avancerait en rien même si je vous la livrais sur un plateau. Voyez par vous-même : dans *La Mouette* de Tchékhov, Nina, l'actrice manquée,

donne d'elle-même une définition ambiguë : *Je suis une mouette. Non, ce n'est pas ce que je veux dire.*

Il se pourrait pourtant que, dans l'histoire à naître, cette réplique tienne une place déterminante, quoique transversale. En russe, « tchaïca » (la mouette) est un nom féminin contrairement au piémontais, langue gallo-italique. En supprimant la dernière lettre du mot italien, il en a fait « ën gabbian » avec sa terminaison nasillarde.

Vous vous demandez où tout cela peut bien vous conduire. Vous avez raison, mieux vaut en rester là, et pour cause : je viens de trouver un autre nom à mon personnage. Il s'appellera Loris et, de lui, je ne vous dirai presque rien sinon que, sur le tard, une de ses tantes du côté paternel avait épousé un peintre.

Peintre en bâtiment, je précise. Mais avec le temps, devenu aussi peintre du dimanche, on l'avait promu peintre tout court. Il paraît qu'on peut établir ce genre de distinction à condition que le public apprécie les œuvres de l'artiste et que le *faiseur d'art* prenne la peine de les exposer.

Notre peintre riait de bon cœur quand on lui rappelait qu'il habitait justement au numéro 35 de la *Rue des Artistes*. Ah ! belle chose que la prédestination à laquelle il

ne croyait guère : il avait de loin, disait-il, passé le cap des trente-cinq ans et son appartement du cinquième étage, il l'avait acheté bien avant cet âge fatidique.

D'ailleurs, ironisait-il, il aurait préféré habiter *Rue Garibaldi*, mais ça ne s'était pas donné. Alors autant en venir à un autre fait, non moins anodin : au Piémont, l'oncle se dit « barba ». Au début des années 1960, Barba Domenico, Oncle Dimanche à une voyelle près, s'était pris d'affection pour l'enfant timide qu'était Loris.

On s'explique assez mal cette sorte d'affinité. On la découvre avec étonnement puis on s'y habitue, et c'en devient une constante de la nature. Bref, la dernière fois que Loris avait rencontré son oncle, ils assistaient tous deux à un mariage que le peintre savait d'avance voué à l'échec.

Détail navrant : c'était sa fille aînée, Marisa, qui se mariait. À la vue du futur époux, un chauve bien-pensant déjà entamé par l'âge, Loris avait d'instinct partagé le jugement de son oncle, éprouvant un malaise instantané dont il n'avait osé parler à personne et surtout pas au père qui semblait s'en être accommodé.

À la fin de la cérémonie, Barba Domenico s'était approché de Loris et, à l'écart des invités, l'avait gratifié

d'un propos plutôt surprenant pour un peintre en bâtiment ou même du dimanche : « Tu sais quoi, Loris ? Je me sens digne aujourd'hui de ton vieil ami Shakespeare. J'ai bien tenu mon rôle ».

Légèrement désarçonné, son neveu n'avait pas osé lui en demander la raison, tandis que déjà, tout en égrenant la célèbre tirade de *Comme il vous plaira* (« Tutto il mondo è un palcoscenico… »[2]), Barba Domenico se dirigeait vers les mondanités auxquelles donnait alors droit le statut de père de la mariée.

Près d'un demi-siècle plus tard, Loris avait gardé de lui le souvenir d'un homme affable. Pourtant, déjà âgé d'une soixantaine d'années, son oncle avait le port et la gueule peu commodes d'un Picasso. Ses yeux noirs étaient pochés, en particulier le gauche suite, disait-on, à une légère attaque cérébrale.

Peut-être le peintre savait-il déjà, à l'occasion de ce mariage, que la crise suivante lui serait fatale. Sans surprise, Barba Domenico mourut brusquement à Spotorno où il se rendait en villégiature pour faire plaisir à sa femme alors qu'il aurait préféré s'en tenir aux collines de son Piémont natal.

2 *As you like it*, II.7 : « All the world's a stage… » : le monde entier est un théâtre.

Magna Cenza (tante Innocence), dont la famille découvrait avec stupeur l'avarice maladive, avait ramené le cadavre de son mari en voiture jusqu'à Turin pour ne pas devoir payer la taxe de rapatriement depuis la Ligurie. À partir de ce jour funeste, cette *magna* devait passer à jamais pour une sombre mégère aux yeux de Loris.

Barba Domenico, lui, avait toujours été généreux. Mais depuis qu'il avait acquis une certaine notoriété à travers sa peinture, il avait accédé à un second bonheur après celui qu'il puisait en solitaire dans son art. C'était d'offrir ses tableaux à qui lui en faisait la demande. Et les amateurs ne s'en privaient pas.

De temps à autre, pour satisfaire sa femme qui enrageait, le peintre vendait à contrecœur ses œuvres à bas prix. Les parents de Loris avaient ainsi acquis plusieurs huiles dont une, à la demande expresse de Barba Domenico, revenait de droit au jeune garçon qui lisait parfois Shakespeare.

Peu féru de peinture, Loris n'avait pas fait grand cas de son tableau pendant une dizaine d'années et avait laissé ses parents en disposer à leur guise. L'œuvre avait donc trôné dans la salle à manger familiale pendant son adolescence et même au-delà, suscitant l'admiration de presque tous les visiteurs.

Le sujet de prédilection de Barba Domenico était la nature autour de Turin. Une nature faite avant tout de collines que les gens du lieu déclinaient au singulier, peut-être dans le but de les élever au même rang que la montagne ou la mer. Sans trop d'ostentation, *la colline* leur conférait ainsi un semblant d'identité.

Comme eux, Barba Domenico avait besoin de s'y ressourcer. Il y peignait sur le motif durant ses jours de congé, le dimanche surtout. Partant tôt le matin avec son chevalet, sa toile, ses pinceaux et ses pastilles de couleur, il ne rentrait qu'au coucher du soleil quand la nuit effaçait le contour des collines.

Le tableau offert à Loris faisait figure d'exception. Le peintre l'avait réalisé dans la *Gran Città* au parc du Valentino, l'un des deux havres de paix situés à proximité de chez lui (à la bien-nommée *Via degli Artisti*, ironisait-il), l'autre étant le *Giardino Reale* où la nature était à son goût trop domestiquée.

Aujourd'hui, après que l'eau du Pô a beaucoup coulé sous les ponts, Loris peut enfin contempler *son* tableau. À en juger par les ombres, il devait être neuf heures ce jour-là à Turin. Comme la chaleur n'était pas trop lourde, Barba Domenico s'était installé en retrait du chemin des amoureux qui longeait le fleuve.

Au premier plan, à sa droite, un arbre très expressif avait poussé de travers. Quelques coups de pinceaux épais, rectangles ou triangles tirant sur le vert clair, auraient aisément raison de lui. À sa gauche, un massif plus dense et plus contrasté lui demanderait sans doute plus d'efforts.

Au centre, un portique en bois donnait accès aux eaux scintillantes du Pô. Un peu de blanc, ou peut-être même la toile écrue, ferait l'affaire. Mais ce qui retenait surtout l'attention de l'oncle à travers la trouée des arbres et par-delà le fleuve, c'était la vue en contre-plongée : *una veduta sul Monte dei Cappucini*.

Créer d'abord un effet de distance en réduisant l'église à sa forme élémentaire. Un dôme surmonté d'un téton, posé sur un cylindre lui-même jouxté d'un parallélépipède, se détacherait sur un ciel rendu gris clair par la brume de chaleur, avec cette sensation de flou (de *fiuschía* en dialecte) qu'on connaît bien à Turin.

L'effet est surprenant : lorsqu'on se promène pour de vrai dans le parc du Valentino, on devine à peine l'église Sainte-Marie dans le lointain, mais sur la toile elle paraît toute proche, presque trop présente comme si le Mont des Capucins, sous le pinceau de Barba Domenico, s'était métamorphosé en présence gardienne.

Cette toile postimpressionniste a accompagné le neveu du peintre sa vie durant. Loris ne s'en est jamais séparé depuis qu'elle est revenue en sa possession à la mort de son père il y a près de trente ans. Accrochée à bonne distance dans son bureau, discrète, latérale, l'œuvre veille sur lui au quotidien.

À vrai dire, il n'a jamais réussi à contempler *ël quàder* de front. En piémontais, troublante synecdoque, on nomme ainsi le tableau lui-même. Et, en l'occurrence, tout l'embarras vient justement de son cadre doré. Les parents de Loris, les pauvres, avaient cru par ce choix donner de la valeur à la peinture.

Pourtant Loris n'a jamais songé à retirer cette ornementation voyante. Il s'est contenté d'accrocher le tableau à proximité mais hors du champ immédiat de *l'écrire*. Aussi doit-il, aujourd'hui encore, quitter sa page et détourner la tête s'il veut ranimer la voix chaude ou restaurer le regard vif de Barba Domenico.

Et à chaque fois, lancinante, surgit la même question : pourquoi son oncle avait-il tenu à lui offrir ce tableau-là plutôt qu'un autre ? S'il avait eu ses raisons, il ne les lui avait jamais dites. Voulait-il lui rappeler que lui aussi venait de la grande ville quadrillée, flanquée de sa *colline* à l'est comme au sud ?

Mais de Turin où il est né, Loris n'avait gardé aucun souvenir marquant. Il était trop petit quand ses parents avaient émigré dans un coin retiré du Haut-Jura suisse, là où une ville en damier, miroir de sa grande sœur italienne, s'étendait à 1000 mètres d'altitude au milieu des pâturages.

Il est rare que Loris se laisse emporter par un souvenir qui le détourne à ce point d'un projet d'écriture. Aussi ne peut-il douter que son étrange dérive a fait de lui un otage avec, comme monnaie d'échange, une seule question : y aurait-il un lien entre sa ville natale et le récit qu'il était sur le point d'entamer ?

Plus il y réfléchit, plus le rapport semble inexistant : il y a décidément des histoires qui commencent mal. Pire, Loris a l'impression de s'égarer à vouloir remonter le cours du temps jusqu'à Augusta Taurinorum, la cité romaine du 1er siècle, ou Taurasia, la capitale celto-ligure de la tribu des Taurins au 3e siècle avant notre ère.

La nuit suivante, comme par compensation, un rêve farfelu le plonge au cœur de la ville où il est né. Chaque détail le bouscule et l'irrite jusqu'à l'échappée du réveil. Mais, contre son habitude, il ne consigne pas l'onirique propos tant il a envie d'entamer une narration d'un tout autre ordre.

Malgré tout, Loris s'interroge : lui qui s'est longtemps complu dans l'absence d'origine, qu'aurait-il à faire du proto-Celte de son rêve qu'un moine de l'abbaye de Vezzolano voulait à tout prix confesser ? Et même si cet individu d'outre-temps lui ressemblait quelque peu, serait-il raisonnable de l'écouter ?

À coup sûr, Loris sait que son passé de cartes postales et de chansons populaires est révolu. Oui, le rideau est tiré depuis longtemps sur le beau pays des *grissini*, des *caramele* et, n'en déplaise à son oncle, des *bele tote*, ces dames élégantes brûlant d'amour dans les jardins du Valentino ou sous les arcades du centre-ville.

D'ailleurs, du vivant de Barba Domenico, Turin était asphyxiée par ses voitures et le jeune Loris considérait déjà la ville comme un lieu empoisonné. Alors autant dire adieu à la Mole, au Valentino, à Superga, à la Juve ou au Toro, et aux autres clichés qui, comme les Alpes sublimes au loin, continueraient de glorifier la capitale.

Séparé d'elle sans trop de peine, Loris ne se serait jamais douté qu'un jour, assis par temps clair au bord du lac de Neuchâtel, il admirerait l'éclatant massif du Mont-Blanc en songeant que, de l'autre côté vers l'est, se dressait encore une FIAT[3] Babylone dilapidant chaque jour la lumière biblique de son acronyme.

3 Pour rappel, l'acronyme F.I.A.T. signifie *Fabbrica Italiana Automobili Torino*.

Un rayon de soleil, rivalisant avec la lampe de son bureau, inondait à présent la pièce où se tenait silencieux un homme marqué par les années. Le temps avait donc coulé avec l'eau du Pô et Loris s'était fait à l'idée qu'il n'y avait plus de signes à interpréter. Seule demeurait la source de lumière qui les avait effacés.

Elle était là, l'origine. Elle était là sans être là et Loris ne pouvait plus l'ignorer, lui qui en cherchait parfois encore la lointaine perfection. Désormais, au fil des jours, il appréciait la lumière d'un souffle, inspiré ou expiré, qui venait parfois nicher non loin de lui en jetant sur tout le reste son linceul étincelant.

La voix improbable

Un fait élémentaire le désole : il ne parvient pas à se souvenir de la première fois où il s'est rendu chez Leb. Loris a pourtant bonne mémoire mais, dans le cas présent, rien ne remonte à la surface. Alors il fabule, s'invente une scène primitive, la fige tout en la sachant inadéquate.

Puis, se rappelant que le propre de toute mythologie personnelle est d'escamoter l'origine qui l'instaure, il se rebiffe. *C'est un simple oubli, voilà tout*. Il y en a tant qui jalonnent notre existence. D'ailleurs, depuis tout jeune, Loris est habité par une certitude : la légende n'est pas faite pour lui.

Non, il n'y a pas lieu de croire qu'un oubli, aussi surprenant soit-il, apparaisse ici comme une faille donnant accès à l'univers intérieur. *Quel idiot je fais,* conclut-il. Il est hors de propos que Leb soit l'homme qui a le plus changé le cours de sa vie. Après tout, c'est un ostéopathe comme un autre.

Leb serait donc un leurre. Avant lui, Loris avait consulté à deux reprises ce genre de thérapeute. Le premier avait son cabinet à Lausanne. Il est vrai que celui-là aussi l'avait impressionné par son art de la mani-

pulation. Ses gestes semblaient venir de loin et leurs effets dépassaient parfois l'entendement.

Loris se rappelle en particulier le moment où ses yeux avaient d'un seul coup tourné en cercles concentriques sans que l'homme qui se tenait debout derrière lui pour l'ausculter l'ait touché une seule fois. Il lui avait seulement annoncé cet effet surprenant dont il n'avait pas, disait-il, à s'effrayer.

Cet ostéopathe lui avait surtout indiqué la voie de la guérison qui revenait à quitter la projection maladive de soi pour entrer dans le prolongement sensible de l'être entier. Il avait même précisé à son patient qu'il pouvait s'en sortir seul désormais. Loris n'avait pas osé lui demander d'où ni de quoi, mais il s'était senti soulagé.

Pour son malheur, le bénéfice du traitement n'avait duré que six mois, et le praticien vivait, hélas, à une centaine de kilomètres de chez lui. Loris avait regretté de demeurer si loin, surtout après s'être rendu par commodité chez un autre thérapeute qui exerçait tout près de son domicile.

Celui-ci était cupide. Il exigeait qu'on le paie avant toute manipulation. Loris s'en était d'abord étonné puis avait saisi la raison d'une telle attitude. Il avait devant lui

un charlatan au savoir-faire douteux, dont l'absence d'écoute, ce défaut d'âme fréquent, trahissait tout simplement un manque de magnétisme.

Aussi n'était-ce pas sans appréhension que Loris s'était rendu chez Leb à Neuchâtel. Mais, dès l'abord, l'homme lui avait inspiré confiance. Et son traitement l'avait réconcilié avec l'ostéopathie découverte jadis à Lausanne. Sans relever d'une science à part entière, l'art pratiqué ici lui avait paru suffisamment codifié.

Rien ne laissait présager que les choses prendraient un tour nouveau à la fin du mois d'août de l'année 2011. Jusque-là, Loris s'était fort bien accommodé de son affable thérapeute qu'il croyait peu porté sur l'énigme. C'était son teint rougeaud, typique des gens de la région, qui l'avait sans doute induit en erreur.

Personne n'aurait imaginé qu'à l'occasion d'une séance des plus inouïes, il reviendrait à ce terrien de Leb de mettre à l'épreuve le sceptique ouvert que croyait être son patient. Le thérapeute patenté quitterait alors la voie prescrite par sa science pour mener Loris vers ce qu'il éprouverait aussitôt comme *l'impensable en soi*.

Tout avait commencé, ou recommencé, par une chute. Le 1er juin 2011, Loris tombait sur la face devant l'entrée

du bâtiment où il travaillait. On avait laissé traîner là une planche que l'épais brouillard matinal contribuait à dissimuler aux yeux du passant. Mais il avait tout de même fallu que lui seul trébuche sur elle.

On l'avait relevé, un collègue avait même posé un diagnostic hâtif : « Tu n'as rien ! » Rien sauf le visage tuméfié, une lèvre ouverte et les cervicales mises à mal malgré une pratique théâtrale qui vous apprenait à tomber sans opposer de résistance. En fin de compte, les examens médicaux ne détectaient rien de sérieux.

La passion amoureuse qui dévorait Loris depuis deux mois mettait un supplément de baume sur la violence du choc et réduisait l'événement à l'anecdote. Néanmoins, à mesure que les semaines passaient, il éprouvait des vertiges d'un type nouveau qui portaient atteinte à l'équilibre déjà instable de sa vie.

Les effets au quotidien devenaient suffisamment inquiétants pour que Loris se décide à prendre rendez-vous chez celui qui saurait rétablir la stabilité dans son crâne. Il avait confiance en son ostéopathe. Celui-ci le sortirait de ce faux pas et le réparerait comme il l'avait fait précédemment.

Le mois d'août tire donc à sa fin lorsque Loris se rend chez Leb. Contre toute attente, celui-ci ne le manipule pas comme à son habitude. Cette fois, Leb se borne à écouter en silence son corps étendu sur le lit articulé. Un quart d'heure, ou à peine plus : de quoi faire perdre à Loris le sens du temps.

Puis tombe le diagnostic en quelques mots sous forme de *vision*. Loris se sent bousculé, il n'est pas venu pour ça. Tout ce qu'il attend de Leb, c'est d'être soulagé de ses vertiges. Aussi lui faut-il du temps pour reprendre la parole et demander sans détours au thérapeute s'il croit vraiment en sa « seconde vue »

Loris est à la fois ébloui et perturbé par l'envolée *théorique* de Leb. Comme il tardera à la transcrire, il ne saura jamais la rapporter à ses proches avec précision. Mais, sur le moment, la réponse du thérapeute lui paraît si limpide et si raisonnable qu'elle amplifie l'ébranlement suscité en lui par le diagnostic.

Pas un instant il ne vient à l'esprit de Loris que les épreuves ne font que commencer. Pour l'heure, passé l'effet de surprise, il tente de se raisonner. Leb s'aperçoit que son patient veut demeurer sceptique et l'ébranle à nouveau. Il lui annonce en termes incontournables qu'il va au-devant d'une séparation.

Comment cet homme qu'il n'a jamais rencontré en dehors de son cabinet peut-il lui tenir pareil langage ? D'où parle-t-il ? Loris, qui se croit évidemment seul à savoir de quoi il retourne, ne tient pas à perdre la face. Il essaie de rester imperturbable tandis que son dilemme intime se déroule à nu devant ses yeux clos.

Loris attend la suite en silence. Leb, rectifiant la perception de son patient, lui explique qu'il se leurre à ne pas vouloir trancher dans le vif de sa double vie. Oui, il devra choisir pour éviter le pire, même s'il ignore – et c'est le plus renversant – que l'éventuelle rupture ne pourra lui être imputée qu'en partie.

À l'avenir, il faudra que Loris fasse la part de ce qui dépend de lui et de ce qui n'en dépend pas. Manifestement, celle qui lui revient en propre, celle qu'il peut orienter, Loris la connaît : il se sait déchiré par le feu d'une passion scandaleuse qu'il ne cesse d'attiser. Mais Leb lui signifie justement qu'il devra y mettre fin.

Aussitôt un scénario obsédant se met en place dans l'esprit de Loris. L'amoureux qui n'a nulle envie de renoncer à l'impossible s'obstine à différer, tout en rêvant d'une autre issue. Cette fois, Leb a pris le parti de se taire, mais son silence ne laisse aucun doute. Ce diable d'ostéopathe sait que Loris ne veut pas agir.

À tout hasard, Leb finit par lui conseiller de se rendre dans un cinéma de la ville. On y projette un film iranien d'avant-garde qui pourrait l'aider à exorciser ses démons. Ébahi, Loris se demande ce qui est en train de lui arriver car, à bien y songer, c'est là la plus trouble des ordonnances qu'on lui ait jamais prescrites.

Même si sa curiosité s'en trouve aiguisée, une part de lui ne veut rien savoir. Elle le pousse encore et toujours à différer. Il le fera jusqu'au jour où la pellicule sera retirée des salles de cinéma de la région. Ainsi plusieurs années s'écouleront avant qu'il se procure à contrecœur le DVD d'*Une séparation* d'Asghar Ferhadi.

Et même en possession du film au sous-titre troublant (« La vérité divise »), Loris tardera à le visionner, comme s'il craignait encore d'entrer en résonance avec l'histoire de ce couple sur le point de divorcer pour des raisons qui, *mutatis mutandis*, auraient pu ressembler aux siennes.

Le jour où il se décidera à passer à l'acte, Loris aura livré une longue bataille en son for intérieur à l'issue de laquelle il se sentira prêt à ne plus établir de rapport entre le scénario du film et sa propre vie. Il saisira alors en toute lucidité que son malheur n'aurait jamais pris fin sans la seconde révélation de Leb.

Loris rechigne encore à aborder l'instant crucial. Ce qui va le submerger est si extravagant que personne ne pourrait le croire s'il venait à le raconter. Lui-même se demandera plus d'une fois si tout cela a vraiment eu lieu. La voici donc cette seconde révélation de Leb, celle où il apprend à Loris ce qui a faufilé sa vie à son insu.

Frappé par ce que la voix du thérapeute expose derrière lui, Loris tente de s'en faire le récit à lui-même. D'abord, ce silence plus long que le précédent qui, il y a cinq minutes à peine, le confrontait à la nécessité d'une séparation. Et puis maintenant cette voix familière qui se met à lui injecter une dose d'étourdissante étrangeté.

Loris a soudain conscience d'être dans une vaste pièce qui fait moins office de cabinet que de caisse de résonance. Étendu sur le lit de massage, les paupières fermées, il est comme suspendu à cette voix blanche qui, si elle dit vrai, l'innocenterait en partie puisqu'il aurait peu de prise sur l'événement dont il est question.

Loris tombe littéralement des nues. Tout remonterait à un passé lointain auquel lui-même n'aurait jamais pu accéder. La voix derrière lui énonce obscurément que sa vie présente est hantée par sa vie d'avant : une vie *antérieure* de *roi déchu*. Et la menace pesant sur lui est telle qu'elle le mettrait constamment en danger.

Non, il n'a pas rêvé. Ce diable d'homme vient de prononcer ces mots-là dans son dos. Naturellement, il n'en croit pas ses oreilles. Mais la voix de Leb persiste et Loris ne sait que faire de ce qu'elle lui révèle : « Vous portez encore en vous la mémoire de ce qui a fait perdre à ce roi sa précieuse couronne. »

Retournant dans tous les sens la phrase de son ostéopathe, Loris bute contre le mur de l'impensé. Tout effaré qu'il est, il prend le parti d'en sourire. C'est sa manière de faire une large place à l'incrédulité. La voix invisible se pare aussitôt d'omniscience : elle peut lui révéler, s'il le souhaite, à quel endroit les *faits* ont eu lieu.

Loris est surpris : Leb sentirait-il monter sa résistance pour qu'il lui propose de localiser l'événement ? Chercherait-il à le convaincre ou simplement à faire impression sur lui ? Dans l'un ou l'autre cas, c'est bien la voix de Leb qui s'adresse à Loris, mais une voix aux accents lointains, coupée de tout.

La voix mentionne d'abord le pays des Angles et des Saxons. Et puis, comme si l'Angleterre était encore une terre trop vaste, elle précise que les faits se sont déroulés dans le sud-ouest du pays. Nouveau choc pour Loris : d'où Leb peut-il tenir cette information, lui qui ne connaît son patient ni d'Ève ni d'Adam ?

La voix marque une longue pause avant de demander à son interlocuteur de prendre le temps de réfléchir à ce qu'elle vient de lui révéler. Figé, Loris ne dit rien. Leb lui demande alors d'ouvrir les yeux : la séance est terminée. Loris se lève et, comme un boxeur sonné, se dirige en silence vers le bureau de l'ostéopathe.

Dans le face-à-face qui suit, la voix paraît différente, plus humaine. Mais, contre toute attente, Leb ne fixe pas de nouveau rendez-vous à Loris. Il lui suggère plutôt de consulter un cardiologue avant de revenir le trouver. Il lui explique qu'il n'a pas réussi à redonner à son cœur l'impulsion vitale dont il aurait besoin.

N'étant pas sûr de comprendre, Loris saisit malgré tout son agenda. Leb persiste : il ne le recevra plus tant que le point de santé évoqué n'aura pas été éclairci. Bousculé, Loris quitte le cabinet. Au lieu de se diriger vers le parking où il a garé sa voiture, il se rend d'instinct au bord du lac en quête d'air vivifiant et de sérénité.

Mais rien n'y fait. Loris tourne alors le dos au lac et à l'eau des rêves, et se met à errer à travers la vieille ville. Il laisse ses pieds le porter vers l'étroite rue des Moulins où défilaient jadis les amants d'Émilie, puis se voit déposé au bas de la très pentue rue des Chavannes où Elettra lui offrait le meilleur risotto du monde.

Vaine compensation d'une mémoire affective sans rapport avec le pan de passé auquel vient de faire allusion son thérapeute. Dépité, Loris songe à revenir sur ses pas, à se rendre sur le lieu d'une apparition plus récente en lien étroit avec sa passion. S'il y renonce, c'est que seule le hante la *vision* de Leb.

C'est pourquoi, sans tarder, Loris prend rendez-vous chez son cardiologue qui ne trouve rien d'anormal à son cœur. Il ne lui reste donc plus qu'à oublier la voix venue d'ailleurs et à conclure que son ostéopathe a tout simplement déliré. Il ne retournera plus chez Leb, même si de violents vertiges continuent à lui empoisonner la vie.

Les analyses médicales se suivent, plus pointues les unes que les autres, sans jamais rien déceler de typique. Seul un examen au physioscan, cette machine dont la science prêchée par la Faculté ne reconnaît pas la valeur, met en évidence des facteurs susceptibles de produire l'état d'instabilité dont se plaint Loris.

Ainsi, au fil des mois, le mal-être demeure, ponctué de vertiges, même si l'appareil contesté, opérant par résonance magnétique à basses fréquences, s'obstine à pointer une série de dysfonctionnements organiques dans les vertèbres cervicales, les mâchoires, les canaux auriculaires, les yeux et la posture en général.

En clair, tous les centres de l'équilibre sembleraient atteints. *J'ai toujours pensé que j'étais mal né,* plaisante Loris qui tente de s'en accommoder avec l'aide d'une naturopathe, d'un chiropracteur et d'un ostéopathe plus cartésien que Leb. À eux trois, ils lui rendent la vie vivable sans qu'elle devienne vivante pour autant.

La sensation générale de malaise persiste donc au quotidien même si, pour éviter de *déchoir,* Loris tente d'y remédier en n'alimentant plus le feu de sa passion. Tout en suivant en partie le conseil de Leb, il continue de tenir sagement à distance la part obscure qu'il lui a révélée en lien avec sa pseudo-vie antérieure.

S'il adopte une posture de repli, ce n'est pas par crainte de l'introspection. Car l'observation de soi, Loris la connaît bien, il l'a souvent mise en œuvre à travers le lent et sévère processus qu'il nomme *l'écrire*. Une austérité ancienne, datant de ses études de lettres, qui a fini par montrer ses limites.

Amer est le constat : les réflexions couchées sur papier ne le mèneront nulle part. Loris ne peut aujourd'hui qu'en déplorer l'impuissance ou la vanité au miroir de la page. Aussi n'a-t-il d'autre choix que de s'abstenir et d'attendre. Mais, ce faisant, il expérimente la plus contradictoire des attentes : celle qui n'attend rien.

Les mots revenants

Et puis un jour – un de ces jours sans date ni atmosphère, et précisément à cause de cela – Loris se sent happé par de lointains souvenirs dont il s'inspire aussitôt. Tissant patiemment entre eux les faits entendus, il part en quête de l'ordre adéquat qui permettrait d'effleurer le mystère plutôt que de l'épaissir.

Par un retour de hasard, le voile se lève suite à une rumination portant sur le sud-ouest de l'Angleterre. Aux dires de Leb, c'est la patrie du *roi déchu*. Loris connaît les lieux puisque ce sont ceux de sa jeunesse, quand bien même les sensations qui leur étaient attachées se sont estompées au fil des ans.

Diable s'il s'attendait à cela : en un éclair, il lui est donné de revivre autrement ces années-là. Se délestant des évidences figées, il parcourt avec humilité les faits essentiels qui l'assaillent dans le désordre. Un premier cap est franchi lorsqu'il concède avoir vécu à Bristol les instants de liberté les plus significatifs de sa vie.

C'est là, dans cette ville du Sud-Ouest, qu'a pris forme son amour pour le théâtre. Il revoit les salles où il se rendait avec assiduité. Spectacles classiques à

l'*Old Vic* ; pièces contemporaines dans un petit théâtre expérimental dont il a oublié le nom ainsi qu'au *New Vic Studio* inauguré pendant son séjour.

Loris subissait aussi une autre influence, indirecte mais décisive. Dans la *Grammar School* des Cotswolds où il travaillait comme assistant de français et d'italien, il y avait Regine, l'assistante d'allemand, qui ne jurait que par le *drama department* de Clifton, tout en haut de Park Street au centre de Bristol.

Soudain, sans raison apparente, Loris se laisse emporter par des pensées qui lui font remonter le temps avant même son séjour en Angleterre. Il les suit sans craindre de s'égarer, car les yeux de l'esprit sont rivés à présent sur une effigie qui ressemble à celle d'un roi déchu, sorti tout droit d'une pièce de Shakespeare.

L'obsession est telle qu'elle mène Loris à la source de ce qu'il éprouvera désormais comme son premier bouleversement esthétique, ou du moins le plus fondamental, car il en est ressorti transfiguré. À l'époque, il devait avoir entre dix-huit et vingt ans, mais il ne saurait plus dire s'il avait ou non déjà passé son baccalauréat.

En ce temps-là, Loris rêvait encore d'étudier la chimie à l'Université de Bâle, obsédé qu'il était par les secrets de la matière. Un jour, peut-être par désœuvrement ou parce que son maître de littérature lui avait conseillé le film, Loris s'était assis au septième rang d'une salle de cinéma presque vide.

Le lieu du ravissement est resté gravé en lui : cinéma Plaza, rue de la Serre 68. On y projetait *Le Roi Lear* dans la version cinématographique d'un cinéaste étranger dont il n'avait jamais entendu le nom. Pas un mot d'anglais, mais une langue russe d'une grande fluidité et quelques sous-titres aussitôt oubliés.

Le réalisateur, un certain Kozintsev, avait donné une dimension épique à l'œuvre de Shakespeare. Tout en retraçant une fresque de la vie au Moyen Âge, le cinéaste s'attendait naturellement à ce que le spectateur la transpose à l'époque soviétique. Loris, quant à lui, ne prêtait guère attention à ces subtilités.

Contre toute attente, l'empreinte indélébile que ce film laisserait sur le jeune homme ne tenait pas à son admirable *vision* d'ensemble mais à un simple détail chargé d'émotion. Aujourd'hui, avec un recul de presque cinquante ans, Loris peine à comprendre pourquoi il lui pèse de coucher par écrit l'objet de sa métamorphose.

À première vue, c'est la peur du ridicule qui le retient. Il a beau sourire de sa réticence, le fait est qu'il hésite à tracer noir sur blanc ce qu'il peut à voix basse et sans honte s'avouer à lui-même. Trouble résistance que de ne pouvoir aligner deux mots ou plus exactement inscrire deux fois deux mots !

Mais quel mal y aurait-il à *encrer* quatre mots dont l'impact a transformé sa vie ? Tout est donc là, comme suspendu à un abîme qui paraîtra dérisoire aux yeux des autres, mais jamais aux siens. Ces mots se trouvent à la scène 7 de l'acte IV d'une pièce de Shakespeare datant de 1605. Voilà, c'est dit, c'est un début.

Puis insister, poursuivre : mis à la porte en pleine nuit d'orage par deux de ses filles, un vieux roi erre sur une lande déserte avant de trouver abri dans une misérable cabane où gisent des mendiants. Là, il s'apprête à vivre la plus violente crise de folie qu'un homme puisse traverser. Au réveil, il ne saura plus où il est ni qui il est.

Ce vieil homme, qui se nomme Lear, ouvre enfin les yeux. À son chevet, assistée d'un médecin, se tient une jeune femme. Son nom est Cordélia, c'est la cadette de ses filles, celle qu'un jour il a bannie à tort. Elle était pourtant la seule à l'aimer et à lui parler vrai. Mais le roi s'était laissé abuser par les flagorneries des deux autres.

Son aveuglement l'avait ainsi mené à sa perte. Seul son fou l'avait accompagné dans la tourmente, allant bien au-delà de son rôle institutionnel qui lui octroyait le droit de dire ses quatre vérités au souverain. Pétri d'humanité, ce fou avait tenté par sa drôlerie cruelle de ramener son maître à la raison.

Mais ses mots d'esprit avaient fait long feu et le souverain avait sombré dans la folie. Une folie véritable qu'on n'avait jamais exposée d'une telle manière sur une scène de théâtre. Une folie dans tous ses excès, effarante pour la pensée. À ce jour, on ignore encore d'où Shakespeare tenait pareille connaissance.

Après le fou, c'est au médecin qu'il incombe de ramener le roi à la raison, ou du moins à une forme précaire d'équilibre. À côté de lui se tient Cordélia, la petite dernière, sa préférée, celle qu'il avait pourtant vouée à l'exil et qui est revenue tout exprès de France à l'annonce du malheur frappant son père.

Tout en sachant qu'il ne peut plus faire machine arrière, Loris hésite. Il a l'impression d'avancer sur un fil tendu au-dessus de l'abîme. Jamais il n'atteindra l'autre bord, il le sait, et pourtant il met un mot devant l'autre : au réveil, il y a ce roi égaré et ce médecin, venu l'assister, qui demande à Cordélia de parler à son père.

'Tis fittest, dit le médecin. Oui, ce sera mieux ainsi. Besoin absolu pour Loris de citer les mots justes comme s'il ne faisait plus tout à fait confiance à sa mémoire. Mais c'est encore un prétexte tant il est troublé par ce qui remue en lui. *Il faut continuer, il le faut*. Loris se lève, bien décidé à trouver la réponse dans sa bibliothèque.

Sans plus de détours, Loris se saisit de la traduction du *Roi Lear* de Jean-Michel Déprats dans la Bibliothèque de la Pléiade. Il l'ouvre à la scène 7 de l'acte IV. Le passage en question se situe juste après que Cordélia, en larmes, s'est agenouillée devant son père en lui demandant de la bénir.

LEAR : *De grâce, ne vous moquez pas de moi : je suis un vieil homme très sot et radoteur, de plus de quatre-vingts ans, pas une heure de plus ou de moins ; et, pour vous parler franc, je crains de ne pas être au mieux de ma raison. Il me semble que je vous connais, et que je connais cet homme. Pourtant j'en doute : car j'ignore totalement quel est ce lieu, et malgré tous mes efforts je ne me souviens pas de ces vêtements, je ne sais pas non plus où j'ai logé la nuit dernière. Ne riez pas de moi, car, aussi vrai que je suis un homme, je pense que cette dame est mon enfant Cordélia.*

CORDÉLIA : *Oui, je le suis, je le suis.*

LEAR : *Vos larmes mouillent-elles ? Oui, ma foi. De grâce, ne pleurez pas. Si vous avez pour moi du poison, je le boirai. Je sais que vous ne m'aimez pas, car vos sœurs, je m'en souviens, m'ont fait du mal. Vous avez des motifs pour cela, elles non.*

CORDÉLIA : *Aucun motif, aucun.*

Aujourd'hui, le vieil homme que Loris est devenu est encore assis dans cette salle de cinéma. Il revoit, non, *il voit* Cordélia, grande, belle, blonde, à genoux devant son père frêle et ravagé. Sans trop savoir pourquoi, il établit un lien entre le regard fou de l'acteur jouant le roi Lear et celui d'Antonin Artaud à l'asile de Rodez.

Loris est saisi par le geste du vieux Lear qui cueille du bout du doigt une larme sur la joue de sa fille et la porte à sa bouche. S'assurer que ce sont de vraies larmes : le roi déchu a besoin de goûter pour croire. Et ma foi, oui, elles ont un goût de sel. Pour Loris, le geste de cet instant dure une éternité.

Puis, malgré l'égarement, la juste conséquence : le roi boira le poison que Cordélia aura préparé pour lui. Tombe alors la réponse d'une fille à son père, simple, sublime, en quatre mots qui ont changé la vie de Loris : « No cause, no cause » – ou du moins en ce temps-là leur équivalent en russe sous-titré anglais et français.

Les larmes coulent lentement, celles de Cordélia, de Lear, du médecin – et de Loris. Jamais pareille émotion ne l'a submergé dans un lieu public ou privé. Il ne cherche pas à la contenir ; au contraire, il s'y abandonne, émerveillé, comme il sied envers tout ce qui arrive de beau aux vivants pour la première fois.

Voici Loris muni d'une certitude qui le suivra jusqu'à la mort. Oui, tout être humain devrait compter sur ce genre d'évidence à son dernier souffle. Pour l'heure, il la perçoit comme un don inconditionnel de présence. Plus tard sur les plateaux de théâtre, il l'appellera « présent de présence ».

Bien sûr, il existe d'autres termes pour qualifier ce don. Mais qu'on le nomme *amour, grâce* ou *clémence*, ne change rien à la donne. Seul vaut pour celui qui en a éprouvé l'intensité le fait d'en connaître à présent l'existence et l'espoir d'en faire bon usage durant le reste de sa vie quand l'occasion l'exigera.

Cette scène du *Roi Lear* a accompagné Loris dans les circonstances les plus variées. Par exemple, s'il a accepté, alors que rien ne l'y obligeait, de rédiger une fiche de ciné-club pour le lycée qui venait de l'engager au début des années 1980, c'est qu'elle portait sur le film testament de Grigori Kozintsev : *Karol Lear.*

Mais, avant tout, Loris se remémore un exercice de théâtre où il avait dû lui-même faire la démonstration à ses acteurs de la manière dont on pouvait, dans le jeu, mobiliser ses pleurs au bon moment. En ce mois de février 2003, Loris mettait en scène *Hamlet* et ses interprètes avaient justement besoin de vraies larmes.

En fait, dès son premier spectacle datant de 1986, Loris avait toujours accordé à ses actrices et à ses acteurs le droit de lui demander, le cas échéant, d'accomplir les gestes difficiles. Pleurer adéquatement en était un. Et son tour était venu de subir l'épreuve. C'est peu dire que l'obstacle lui paraissait à première vue insurmontable.

Difficulté encore accrue ce jour-là puisque, dans la scène des fossoyeurs, Loris venait de remplacer le crâne en caoutchouc, utilisé en répétition, par un vrai crâne, jugeant qu'il était temps d'accéder au fait brut. Ce faisant, il lui incombait d'initier la troupe à la beauté d'un squelette qui deviendrait dans le jeu celui de Yorick.

Ce crâne, habité jadis par un homme désormais sans nom, suscitait d'emblée une forte émotion à même de parasiter l'épreuve des larmes. Loris l'avait remarqué en remettant à l'acteur jouant Hamlet la boîte crânienne qu'il aurait à manipuler. Celui-ci en avait eu les mains moites et s'était empressé de tendre l'objet à son voisin.

Comment ce jeune homme aurait-il pu imaginer qu'un mois plus tard, avant chaque représentation, il viendrait avec le reste de la troupe saluer ce même crâne et lui témoigner une forme de respect ? Et surtout que ce geste serait aussi affectueux et spontané qu'une prière dont l'efficace ne pouvait être contestée.

Pour l'heure, le crâne faisait le tour des acteurs assis en cercle. Tandis qu'il passait de main en main, Loris s'efforçait de l'apprivoiser pour eux en le détaillant. À force d'en décrire la perfection interne, il en revendiquait même la beauté. Mais c'est à peine si on daignait l'écouter, chacun n'ayant d'yeux que pour *son* Yorick.

Loris insistait : il n'y avait rien d'effrayant à devenir ce squelette poli par le temps, c'était des vivants et non des morts qu'il fallait avoir peur. Alors chacun esquissait un sourire en prenant le crâne dans ses mains pour en apprécier les détails avant de le passer plus loin, avec gravité, comme si c'était celui de son propre enfant.

Le crâne revenait enfin à son point de départ et Loris le déposait délicatement dans son berceau de carton. À présent, il lui revenait d'entamer l'exercice des larmes, mettant en jeu sa crédibilité de metteur en scène dans sa fonction la plus sensible : celle d'aider les acteurs à *accoucher* du rôle qu'ils portaient en eux.

En ce mois de février 2003, plus de trente ans après avoir pleuré dans une salle de cinéma, Loris distribuait un extrait de la scène 7 à ses acteurs. À eux, pour une fois, de lui imposer le genre de larmes qu'ils voulaient voir couler. Elles surgiraient, précisait-il, sur « no cause, no cause ». Ni l'instant d'avant ni celui d'après.

Croyant le soumettre à la pire des épreuves, un acteur de la troupe avait souhaité des sanglots, ignorant que ceux-ci étaient sans nuances, contrairement à une goutte unique, sel et eau, coulant sur une joue. Néanmoins, la mémoire affective de Loris serait-elle en mesure de restituer ce type de larmes ?

Loris avait le droit d'en douter car il se sentait en cet instant plus froid qu'une lame de rasoir. Et il le resterait jusqu'au dernier mot du roi Lear qui précédait la courte réplique de Cordélia. Mais là, tout soudain, sans les chercher, les sanglots étaient venus, irrépressibles et vrais, mettant mal à l'aise ses actrices et ses acteurs.

Que leur metteur en scène sanglote sur commande était pour eux chose impensable, et ce d'autant plus qu'il leur apparaissait sous un jour nouveau : calme et serein. À travers ses larmes, Loris souriait à ceux et à celles qui n'imaginaient pas combien il était heureux, en cet instant, d'avoir intégré la trajectoire de sa vie.

Ce Sud-Ouest où il vivait

Six mois après l'épisode des larmes dans la salle de cinéma, et trente-deux ans avant la répétition, crâne en main, de la scène des fossoyeurs, Loris avait bel et bien séjourné en Angleterre. Tout étudiant en littérature anglaise, c'était la règle à l'époque, devait passer au moins une année dans un pays anglophone.

Le hasard l'avait conduit dans la banlieue aisée de Bristol, une ville située au sud-ouest du pays. Il en découvrait la vie pleine et intense. Lundi, mercredi et week-end : pièces de théâtre, films et concerts. Mardi et vendredi : cours du soir intensifs. Jeudi : séminaires à l'université. Le reste du temps, Loris enseignait.

Quatre jours par semaine, un schoolbus privé l'emmenait jusqu'à Chipping Sodbury, un gros bourg typique des Cotswolds. C'est dans la *Grammar School* à l'écart du village qu'il donnait des cours de français et d'italien, soutenu et protégé par le professeur Loxley, le Robin des Bois de l'établissement.

Un jour, Loris avait dû accompagner deux classes dans un cinéma de Bristol où l'on projetait *Le Roi Lear*. Le film et la mise en scène étaient d'un certain Peter Brook et le rôle principal était tenu par le célèbre Paul

Scofield, un acteur imposant qui contrastait avec celui, petit et émacié, choisi par Kozintsev.

Loris était emporté par l'action et vibrait d'autant plus que, pour la première fois, il entendait l'œuvre dans la langue de Shakespeare. Son émotion touchait à son comble à la scène 6 de l'acte IV quand s'engageait le plus déconcertant des dialogues entre le roi Lear et le comte de Gloucester.

Et dire que lui, Loris, vivait justement dans le comté de Gloucester ! Il s'en était fait la réflexion au début du film lorsqu'était apparu le personnage éponyme. De plus, il découvrait un metteur en scène prodigieux dont il ne pouvait imaginer qu'il verrait un jour les spectacles aux quatre coins de l'Europe.

Dans cette salle de cinéma de Bristol, Loris était donc saisi par l'intensité de la scène, une scène troublante… (mais pourquoi diable, aujourd'hui encore, les mots lui viennent-ils en anglais ?) … *a scene bringing together the two wounded victim-heroes of the two plots: the blind Gloucester, the demented Lear*[4].

4 … « une scène mettant en présence les deux héros-victimes meurtris des deux intrigues : l'aveugle Gloucester, Lear l'aliéné. »

La scène 6 de l'acte IV fascinait Loris au point qu'il en oubliait totalement la suivante. Et soudain, surgi de nulle part, imprévisible, il y eut ce « no cause, no cause », en anglais cette fois et non plus en russe. Et l'ancienne émotion, plus intense que jamais, venait le frapper de plein fouet exactement au même endroit.

Oui, Loris pleurait à nouveau sur les mêmes paroles de Cordélia. L'étudiante assise à côté de lui en éprouvait une forte gêne et en parlait à sa voisine qui n'en croyait pas ses yeux. Loris esquissait un sourire contraint qui n'empêcherait pas, à la fin de la projection, les deux jeunes filles de s'éloigner sans demander leur reste.

Et voici que quarante ans plus tard, ni plus ni moins, Leb lui révélait qu'il avait été un roi déchu dans une vie antérieure. Et ce roi Lear, tout fictif qu'il était, en avait justement le profil. Loris peinait à accepter la coïncidence : la pièce qui l'avait hanté sa vie durant raconterait *hors de lui* ce qui lui était arrivé ! Quelle folie !

Et que dire du fait qu'il lui avait fallu toutes ces années pour s'en rendre compte sous cet angle singulier : celui de la littérature ? S'il voulait être honnête et s'en tenir strictement aux paroles de l'ostéopathe qui savait *lire* en lui, Loris devrait ici admettre qu'une autre figure de roi était également venue à sa rencontre.

Non plus un roi de fiction[5], mais un roi de légende. C'est peut-être par lui que Loris aurait dû mettre en marche la machine du souvenir. Mais il lui aurait fallu fonder son récit sur une tout autre logique : celle de l'étrangeté radicale, et il s'en méfiait. Aussi avait-il refoulé sa rencontre sporadique avec le roi Arthur.

Loris avait failli croiser ce roi chevalier au pays de Galles, à quelques longueurs de Bristol en empruntant le Severn Bridge. Mais, là, plutôt que d'une présence royale, c'est d'une atmosphère sacrée qu'il avait eu la révélation : celle d'une terre ténébreuse dont le hasard lui léguerait une image fantasmée, peut-être irréfutable.

Voici le fait : tandis que le brouillard se dissipait sur la plage déserte et que les mouettes voletaient bruyamment autour d'eux, la farouche Regine von W. (ô la noble résonance de ce nom !) proposait de but en blanc de le photographier. Ils se connaissaient à peine, mais Loris lui avait tendu la caméra dont il ne se séparait jamais.

5 Je dis « fiction » plutôt que « légende » ou « histoire » car, de toutes les pièces inspirées des *Chroniques* de Holinshed, *King Lear* est probablement celle que Shakespeare s'est le plus appropriée dans l'intention de s'en faire un *conte* à lui. Cf. la notice « Lear et l'histoire » in *Shakespeare : tragédies II,* Gallimard, La Pléiade, 2002, pp. 1354-1359 ainsi que « An introduction to *The Tragedy of King Lear* » in *Shakespeare's King Lear,* Coles Notes, London, 1967, pp. 10-13.

En fait, Regine et lui venaient d'être engagés dans la même école : elle pour l'enseignement de l'allemand, lui du français. Et tout semblait aller pour le mieux sauf que le professeur Loxley, *head of the language department*[6], relevait que tout, et en particulier leurs noms, séparait la rousse enfant d'aristocrate du noiraud fils de prolétaire.

Liés néanmoins d'amitié en dépit de leur différence sociale, c'est ensemble qu'ils parcouraient ce jour-là le pays de Galles. Voyant une mouette tracer des figures hors du commun au-dessus de la tête de Loris, la jeune femme fixait sur pellicule Kodak un instant de pure verticalité. Et le tour était, pour ainsi dire, joué.

Sous l'œil acéré de l'oiseau, mais à l'insu de Loris, le vent soulevait trois boucles de ses cheveux longs, signe que la photographe interpréterait comme une scène païenne de bénédiction, la mouette venant remplacer la colombe. Plutôt qu'un *weird twist of fate*[7], Loris n'y verrait longtemps que le fait sympathique d'un hasard.

À l'évidence, Regine et son collègue ne suivaient pas la trace du roi Arthur, mais emboîtaient plutôt les pas de Dylan Thomas, un poète gallois visionnaire dont Loris

6 C'était un titre hiérarchique commun que celui de « chef du département des langues ».

7 « Une étrange ironie du sort » (littéralement : une bizarre torsion du destin).

connaissait par cœur un poème, *La colline aux fougères*, avec sa chute envoûtante : *Time held me green and dying, though I sang in my chains like the sea*[8].

Pourtant, à en croire la lecture délirante de Leb, Loris mettait déjà le cap sur l'inconnu qui le constituait, même si, avant de fouler les terres du *roi déchu*, il lui faudrait encore passer par la lande déserte, le cairn solitaire et les trois croix d'un calvaire dressé quelque part dans le comté du Somerset.

Depuis le village de Minehead, ils avaient marché sur la lande de bruyères avant d'être saisis par un silence profond que venait exhausser la rumeur très lointaine de la mer. De toute sa vie, Loris n'entendrait rien d'aussi absolu. Là se trouvait également un « lieu du crâne » où s'écrirait pour lui une fiction en croix.

Trois photographies de qualité médiocre portent la trace de sa présence dans ce qui fut un lieu de certitude où un silence plus intense que celui du désert venait authentifier l'événement. Mais d'un pareil silence, nul ne pouvait fournir de preuve. Et nul ne pourrait donc croire Loris, même si ce qu'il disait était la vérité.

8 « Le Temps me tenait captif, vigoureux (littéralement : vert) et mourant, même si je chantais dans mes chaînes comme la mer. »

Sur un des clichés, on le voit assis à même la bruyère entre Regine et Marivi (contraction de Maria-Victoria en espagnol), rencontrée à l'Université de Bristol. À l'arrière-plan, dressé par on ne sait qui ni dans quel but, on distingue un étrange calvaire, unique témoin d'une manœuvre chrétienne dans ce paysage désolé.

Tout près de là se dressait un cairn qui, à l'évidence, était antérieur à l'édification des croix. On pouvait même penser que pareil amoncellement de pierres sèches ne servait qu'à indiquer la voie sur une hauteur, mais, une fois sur place, chacun se prenait à rêver de cérémonies païennes remontant à des temps anciens.

Jamais Loris n'associerait l'atmosphère surnaturelle régnant sur cette lande à celle qui enveloppait le château du roi Arthur, situé à 88 miles de là. Le sublime promontoire de Tintagel avec ses ruines improbables n'avait pas le don de l'inspirer : il le réduirait à une abstraction grandiloquente flanquée d'une référence livresque.

Il en irait tout autrement de Glastonbury, cette petite ville du Somerset où se trouvait la tombe présumée du roi Arthur avec sa fameuse croix portant l'inscription latine : *Hic jacet inclutus sepultus Rex Arturius insula Avalonia*, épitaphe qu'on pourrait traduire par : *Ci-gît enterré le renommé Roi Arthur dans l'Île d'Avalon*.

À en croire les spécialistes des romans de la Table ronde, tout cela n'était qu'une merveilleuse supercherie. Si l'île d'Avalon, ce légendaire paradis des morts, devait se trouver quelque part, elle se situerait selon eux beaucoup plus à l'ouest : en plein océan Atlantique, à l'instar du *Tir Na Nog* des légendes irlandaises.

Quoi qu'il en soit, Loris se méfiait des experts en la « matière ». Si l'inscription disait que le roi Arthur était enterré à Glastonbury et non sur l'île fortunée, peut-être était-ce pour une raison qu'on avait voulu garder secrète. Faute de mieux, Loris préférait s'en tenir à une explication ironique : Arthur n'était pas fait pour le bonheur.

Loris s'étonne parfois de s'être senti à l'aise dans le monde magique des Celtes, et même de s'y être complu. Ce n'est peut-être pas tout à fait le fruit du hasard si, aujourd'hui encore, il porte à son cou une croix celtique qu'il aime à palper quand une pulsion venue de loin l'incite à écrire son histoire *à l'ombre du Temps*.

Autre curiosité de la Ville de Verre *(Glass Town)* : un rosier y fleurissait à l'approche de Noël tout près de la tombe *(Bury)* du Roi Arthur. Loris et Marivi n'avaient pas fait le voyage pour cela, mais le fait est qu'ayant vu le rosier de ses propres yeux en ce mois de décembre 1971, Loris pouvait certifier qu'il était bel et bien en fleur.

S'il n'avait pas tiré de conclusions extravagantes de ce fait rare, Loris n'en avait pas moins entamé sur un mode mineur, et à son insu, la phase la plus romanesque de sa vie. C'était pour lui comme une *marche à la légende*, même s'il n'avait rien d'un Perceval et que la quête du saint Graal n'était pas son fait.

De la geste arthurienne, Loris ne garderait que peu de souvenirs. Seule une vague et trouble familiarité l'escorterait comme une rumeur lointaine et le mènerait un jour à sonder ses propres puits de patience. Car, malgré la présence d'Excalibur, l'épée magique censée le protéger, Arthur était aussi à sa manière un *roi déchu*.

Le terme latinisé de cette arme prodigieuse dissimulait évidemment une origine galloise : *Caledfwlch*, dont la prononciation même semblait une énigme. Quant à l'étymologie (*kalet* : dur ; *bwlch* : entaille), Loris était loin d'imaginer qu'une lecture freudienne l'interpréterait autrement qu'un simple *fer pourfendant l'ennemi*.

L'examen de littérature

Les mots de l'ostéopathe font désormais partie de sa vie. Ils accompagnent Loris au jour le jour, mais sans jamais peser sur lui. Ce sont là comme des bulles d'étonnement qui éclatent à intervalles irréguliers et interpellent sa conscience, la replaçant dans un contexte si éthéré que le temps y paraît suspendu.

En effet, ces mots ou plutôt ces « vocables », autrement dit ces voix, ne suscitent pas de souvenirs obsessionnels chargés d'angoisse contre lesquels Loris viendrait buter vainement. Ils activent une mémoire diffuse et involontaire qui, parfois, s'entoure d'un monde de sensations restituées dans leur limpidité de cristal.

Aussi Loris en vient-il périodiquement à se demander à la manière de Baudelaire, dans un poème justement nommé *La vie antérieure*, si son unique souci ne serait pas de sonder « le secret douloureux » qui le tarabuste. Et de là, inversant les termes, pourrait se manifester la douleur secrète que son ostéopathe a mise en lumière.

Contre toute attente, c'est un détail insignifiant, surgi inopinément de sa mémoire, qui porte un jour à sa conscience cette autre dimension. Sceptique, Loris s'impose aussitôt d'en vérifier la justesse : à son examen

final de littérature anglaise en 1975, ne serait-il pas *tombé* sur un extrait du *Roi Lear* ?

Près de quarante ans plus tard, voici qu'il retrouve la sensation perdue. Tout se déroule comme s'il repassait l'examen ; même sa colère contenue remonte à la surface : pourquoi celui qui l'interroge insiste-t-il si lourdement sur la tournure « oppressèd king » et sur la figure de rhétorique qu'elle est censée contenir ?

Et puis, autre décalage temporel et nouvelle source d'étonnement aux yeux de Loris : pourquoi a-t-il fallu que s'écoulent tant de mois après les révélations de son ostéopathe pour que vienne le frapper de plein fouet une expression qu'il a envie de traduire maintenant, sans doute abusivement, par « roi déchu » ?

Loris sait bien qu'il en force le sens. C'est pourquoi, pris d'une frénésie inhabituelle, il fouille sa bibliothèque en quête de toutes les versions qu'il possède du passage incriminé. Même si cela devait confiner au pur délire, l'idéal serait pour lui qu'une traduction, ne serait-ce qu'une seule, finisse par valider celle de son ostéopathe.

Loris éprouve aussitôt un regret. Tout récemment, il s'est débarrassé de nombreux livres de poche en piteux état, dont deux traductions du *Roi Lear* par des poètes.

L'une était de Jean Grosjean et l'autre d'Yves Bonnefoy. Il les avait jugées « trop poétiques », autrement dit peu praticables sur une scène de théâtre.

Ces traductions qui pourrissent la vie de l'acteur, Loris voudrait pouvoir les consulter, car aujourd'hui il n'y a que deux mots qui l'intéressent : *roi déchu*. Mais il devra s'en tenir à celles des deux ouvrages luxueux qu'il pose délicatement sur son bureau. Dans un instant, il saura s'il lui faut ou non mettre un terme à son fol espoir.

La première version date du milieu du 19e siècle. Elle est de François-Victor Hugo qui, presque littéralement, traduit « oppressèd king » par « roi opprimé » ; tournure qui a le mérite de réduire à néant l'insidieuse question de rhétorique que le professeur d'anglais avait posée à Loris durant son examen.

Dans l'édition de La Pléiade de 2002, le second traducteur, Jean-Michel Déprats, prend une certaine liberté sans aller toutefois jusqu'à l'idée de déchéance. Loris recopie le passage mot à mot, à la main, comme s'il voulait incorporer la formule qui l'a peut-être poursuivi tout au long de son existence :

CORDÉLIA : *Nous ne sommes pas les premiers qui, animés des meilleures intentions, ont rencontré le pire. C'est pour*

toi, roi meurtri, que je me sens abattue ; seule, j'affronterais les affronts de la Fortune perfide. Ne verrons-nous point ces filles et ces sœurs ?

LEAR : *Non, non, non, non ! Viens, allons en prison. Nous deux, seuls, nous chanterons comme des oiseaux en cage. Quand tu me demanderas ma bénédiction, je me mettrai à genoux, et te demanderai pardon : ainsi nous allons vivre, et prier, et chanter, et conter de vieux contes, et rire aux papillons dorés, et écouter de pauvres hères parler des nouvelles de la Cour, et nous aussi nous parlerons avec eux, de qui perd gagne, qui est en faveur, qui en disgrâce, et nous prétendrons expliquer le mystère des choses, comme si nous étions les espions des dieux ; et nous survivrons, entre les murs d'une prison, aux coteries et aux factions des grands, qui fluent et refluent avec la lune.*

Avant même la révélation de Leb, ce « non, non, non, non » de Lear (Acte V, scène 3) était déjà pour Loris aussi poignant que le « no cause, no cause » de Cordélia (acte IV, scène 7). Alors, qu'il ait bien ou mal analysé l'extrait qu'on lui soumettait à l'examen paraît de peu d'importance puisque l'enjeu se trouvait ailleurs.

Tout ce qu'il lui en reste est la marque d'un étonnement, ponctué par un long silence. Derrière ses lunettes rondes, l'examinateur demande une seconde fois à Loris

de commenter en anglais l'attribut qualifiant le roi. Il paraît presque irrité que le plus consciencieux de ses étudiants ne comprenne pas le sens de sa question.

Nouveau silence. Le professeur, déçu sous sa chevelure frisée, lui donne enfin la réponse, faisant sèchement étalage de son savoir : « Well, it is an oxymoron ! » Comment est-il possible qu'un jeune homme féru de théâtre ait pu passer à côté d'une telle évidence ? « Mais, voyons, c'est un oxymoron ! » Et Loris de rester bouche bée.

Le candidat, qui se croyait pris en défaut, se rebiffe. Il voudrait rétorquer par une touche d'humour dans l'esprit des Monty Python : « Methinks you are bloody wrong ! » (Suis d'avis que vous avez vachement tort !). Mais il n'en fait rien. Il se contente d'esquisser un sourire moqueur, marquant par là sa désapprobation.

Pourtant, tout bas, Loris argumente : *Le terme est certes grandiloquent et beau (plus beau encore quand Hugo, le grand Victor, le change en « oxymore »), mais il n'y a pas ici la moindre trace d'antithèse ! Car, après tout, un roi peut être « déchu », « opprimé » ou « meurtri » par les circonstances de la vie.*

Pour Loris, il s'agit d'une *chute* ou d'une *déchéance* qu'aucune figure de rhétorique ne peut signifier. Dans ce

cas précis, l'événement seul importe, en l'occurrence l'erreur tragique qui fait dire au roi, confronté au silence honnête et courageux de sa troisième fille, que « rien ne peut sortir de rien ».

Et justement tout viendra de là, de ce « rien » prononcé par Cordélia, de ce « nothing » qui irrite son père à l'extrême car, dans son cœur, sa fille cadette est sa préférée. Il serait prêt à lui offrir la plus belle part de son royaume à condition – impossible contrepartie – qu'elle lui manifeste publiquement tout son amour.

Refusant de souscrire à ce marchandage, Cordélia dit « rien » et son père la bannit, incapable de faire la différence entre *dire « rien »* et *ne rien dire*. L'examen est désormais sans enjeu puisque Loris refuse de rebondir sur l'oxymoron inexistant. Il se contente de broder autour de la problématique du tout et du rien.

Désabusé, le candidat quitte la salle en emportant avec lui les mots que le roi disait à sa fille : *No, no, no, no ! Come, let's away to prison; we two alone will sing like birds i'th'cage: when thou dost ask me blessing, I'll kneel down, and ask of thee forgiveness: so we'll live, and pray, and sing, and tell old tales…*[9]

9 Au besoin, se référer à la traduction ci-dessus (p. 59).

L'académique vexation est balayée par la musique céleste des mots. Leur beauté à fleur de larmes propulse Loris vers la seule question qui le hante encore. Dans les faits, pourrait-il aujourd'hui même étayer son souvenir en exhibant la preuve de sa véracité ? Aurait-il par hasard gardé une trace de son examen ?

Loris remue ciel et terre en quête du document irréfutable, fouillant frénétiquement chaque recoin de son bureau. Il a perdu tout espoir quand sa main exhume, glissé dans la « Total Study Edition » de *King Lear*, un texte d'un tiers de page, tapé à la machine sur papier vélin. Seul son professeur d'anglais procédait ainsi.

L'émotion ne peut que déborder devant ce précieux document. Loris prend alors un plaisir infini à détailler la référence livresque qui le sauve du délire : page 79, *Coles Notes*, 1967. Mais Dieu sait si ce simple bout de papier épaissit encore le mystère en ramenant Loris à la question momentanément suspendue qui l'obsède.

Par quel hasard une expression datant de 1605, à peine forcée dans sa traduction de « roi déchu », aurait-elle pu entrer en résonance, quatre siècles plus tard, avec celle dont a fait usage un ostéopathe s'abandonnant à sa vision tandis qu'il sondait en silence le corps et l'esprit d'un de ses patients ?

À l'évidence, la réponse anéantit la question. Il n'y a rien à attendre d'elle. Loris prend le temps qu'il faut pour s'en persuader. Il s'y attarde une journée entière – *tout ça pour ça ?* – et, le soir venu, le plus froidement du monde, il décide d'abandonner son enquête qui, pour être troublante, n'en a pas moins viré à l'absurde.

Le chant perdu

Loris ne reviendra pas sur son choix. Il laissera filer le temps et ses énigmes. Mais plus il marquera de détachement, plus les coïncidences s'accumuleront et plus il se verra interpellé par des faits ou des paroles insolites qui viendront longuement le hanter. Et le mystère trouvera encore matière à s'épaissir.

Le plus curieux est que Loris se fera un devoir de ne jamais rien consigner par écrit. Lui, le maniaque des notes au pied levé, le fervent adepte des épiphanies joyciennes, agit pour l'occasion de la manière la plus désinvolte qui soit. Et même s'il en devine parfois le motif, il rechigne à se l'avouer.

Pourtant la raison de son entêtement est simple : si on venait à lire ses notes, on émettrait des doutes sur sa santé mentale. Pire, à leur hypothétique lecture, il y aurait probablement de quoi confirmer sa folie car, à chaque épisode, Loris ne cesse de franchir d'invisibles frontières, et c'est bien ce qu'il redoute de consigner.

Il est même prêt à concéder que lui le premier condamnerait une conduite aussi débridée chez n'importe qui d'autre ; il en viendrait même à douter de son ami le plus proche. Ainsi, par lâcheté, il finit par se convaincre

lui-même qu'il n'est ni agréable ni utile de mener plus loin une enquête aussi inquiétante qu'improbable.

À la manière de Blaise Pascal, il s'en fait une pensée : « Celui qui s'entête à être explicite (et *l'écrire* nous y invite toujours plus que *le dire* solitaire) sera traité de bavard indécent ». Vaine maxime puisque Loris ne cesse d'explorer à perte de sens ce qui paraît, par sa faute ou non, avoir infléchi le cours de sa vie.

C'est alors que survient cette nuit, pas tout à fait comme les autres, où Loris sort enfin de sa tanière et se met à rôder autour de l'impensable. Il a désormais un pied dans la vieillesse, et ses insomnies ravivent un désir longtemps refoulé : celui de mettre au jour le sens inouï de la légende dont chacun de nous serait porteur.

Loris s'obstine à en sonder le mystère. Bien que le temps lui soit compté, il veille nuit après nuit avec obstination, patientant jusqu'à l'heure tardive où, pour la *première* fois, il entend l'air sous le chant des lettres – et cela malgré l'orientation qu'il croit donner aux mots ou celle qu'ils prennent à son insu.

Cet air lui vient de loin, peut-être de cette vie de déchéance que Leb lui a révélée en 2011 et qui lui échappe encore malgré les années qui ont passé. Bien sûr, Loris a

eu ses illuminations. Comme chacun, il a buté sur des présences mais, jusqu'ici, il lui a toujours manqué le ciel où il aurait pu contempler leur éclat.

Toutefois, inspiré par ce que narrait son vieux maître en théâtre dans le livre du souvenir où il tentait de nouer les fils du temps (*Threads of Time,* 1998), Loris a gardé l'espoir ténu d'écrire quelques mots dans le sens de l'énigme qui, jusqu'au bout du songe, persiste à illuminer sa vie et à la défaire.

Oui, explorer cette trace dans la bonne lumière, comme l'avait fait en 1972 un homme de quarante-cinq ans égaré dans la nuit africaine[10]. À l'aide de ses mots porteurs, sans fin lus et relus, Loris rêve de pouvoir un jour confier à Leb comment le « roi déchu » qu'il fut à ses yeux de voyant s'est relevé pour faire peau neuve.

Et l'ostéopathe rêvé lui renverrait cet écho : *Vous venez de me dire enfin ce qui vous a mené dans mon cabinet. C'est le signe que mon travail s'achève et que le vôtre commence. Vous savez désormais d'où vient la rumeur qui vous habite. La suite, vous la découvrirez auprès de votre vieux maître.*

10 C'est en Afrique, « au milieu de nulle part », que le metteur en scène Peter Brook et quelques-uns de ses acteurs se sont peut-être, malgré eux, le plus approché du cœur de l'expérience humaine. Cf. *Threads of Time,* Methuen, 1998, pp. 186-187.

Were we singing, or were we being sung?[11] Ce jour-là, la voix distante du thérapeute se ferait soudain complice pour suggérer à Loris *d'où vient notre son*. Elle lui dirait que, lorsqu'on prête adéquatement son oreille à ce qui nous vient de loin, il y a toujours comme un « plus que moi » autour de nos questions.

Ainsi le chant ne viendrait plus seulement de nous mais nous traverserait. Et d'elle-même la question se répercuterait plus loin : joue-t-on d'un instrument ou est-on joué par lui ? Et la réponse tomberait maintenant sous le sens : l'un et l'autre ou les deux ensemble, car en musique comme en amour, on joue et on est joué.

C'est sur ce seuil de lumière que Loris fait son choix. Il laisse en suspens ce qui l'a assailli et bousculé de manière imprévisible au fil d'un temps qui s'est coagulé en années. Sachant qu'il ne s'agit plus d'une fuite mais d'une résolution, il peut maintenant conclure qu'il n'y aura jamais de mots adéquats pour dire en lui l'impensé.

C'est l'heure où, prenant valeur absolue, le signe rend la vie intense et précaire, intense *parce que* précaire, c'est-à-dire, comme le veut l'étymologie du mot, proche de la prière. Et c'est pour qu'on puisse l'entendre en soi

11 « Chantions-nous ou étions-nous chantés ? »

que les termes d'un vieux maître lucide ont fait à la fois écho et écran aux nôtres.

Ces mots ont révélé à Loris leur portée infinie et leur effective limite, puisque tout s'est résolu en un silence aussi enveloppant que celui entendu jadis sur la lande du Somerset. Signe que la vie, en se repliant sur elle-même, est devenue meilleure. Signe aussi qu'elle était déjà en devenir au carrefour du premier silence inouï.

Tout comme avait dû le percevoir là-bas celui qu'on avait généreusement égaré dans la nuit africaine, Loris entend à présent l'air ou le chant sous les mots qu'il écrit. Il s'engouffre dans une histoire de revenants dont il sait qu'on revient plus serein, même sans avoir vu le visage du roi mort.

Loris relit les mots du maître : *We left again in the dark, never having seen a single face, never to know why we had been invited to share this moment nor what quality had led us so far above ourselves*[12]. Oui, repartir sans avoir saisi le sens de l'invitation, mais en se retrouvant à cette occasion loin au-dessus de soi-même.

12 « Nous sommes repartis dans la nuit, n'ayant jamais vu un seul visage, n'ayant jamais su pourquoi nous avions été invités à partager ce moment ni quelle qualité nous avait conduits si loin au-dessus de nous-mêmes. »

L'état du crâne

Sept ans après la révélation de Leb, Loris reprend contact avec son ostéopathe. Il tient à lui dire de vive voix qu'il avait eu raison quant à l'état de son cœur (une coronarographie récente venait d'en révéler les défauts) et qu'il avait parfaitement bien agi en l'écartant de son cabinet avec fermeté.

Contre toute attente, Leb regrette de s'être comporté ainsi, mais ce dont il est sûr à présent, c'est de vouloir mener à terme le travail naguère entravé par sa vision. Et quand celui-ci ajoute que sa porte lui sera toujours ouverte, Loris imagine que son thérapeute entend par là retourner à une pratique plus normale avec lui.

Leb invite Loris à s'étendre sur le lit articulé. En silence, longuement, il explore les os de son crâne. Croyant repérer un traumatisme lointain, remontant peut-être à la naissance, Leb demande à son patient s'il est arrivé qu'on lui parle de sa venue au monde. La réponse n'étonne en rien l'ostéopathe.

Pour la première fois, Loris se raconte : « Je suis né aux forceps, ma mère avait tremblé d'effroi quand on lui avait remis son bébé : elle croyait que j'avais deux têtes. » Cet aveu lui donne l'impression d'être rejeté à

lui-même, d'être voué une fois de plus à explorer seul et vainement la réalité opaque de sa naissance.

Aussi n'en croit-il pas ses oreilles lorsque Leb lui propose de rétablir l'équilibre perdu. Se souvenant d'une vieille chanson italienne, Loris ironise : « Ah bon ! Et cela malgré *il tempo andato*[13] qui ne revient pas ? » Posément, Leb lui apprend qu'il y a des points de résilience sur lesquels il est encore possible de *travailler*.

Mais, ajoute le thérapeute, le travail peut être long. C'est pourquoi Loris doit s'y sentir prêt et estimer que *le jeu en vaut la chandelle*. L'expression de Leb, renvoyant au théâtre pratiqué jadis sans électricité, a le don de lui plaire. Elle l'invite surtout à exister autrement dans le temps et l'espace. Oui, dit Loris, il faut tenter.

Au cœur de la nuit, après la deuxième séance, il se surprend à griffonner quelques mots sur trois feuilles volantes. Jusque-là, c'était dans son calepin noir qu'il consignait ses épiphanies à la manière de Stephen Daedalus, l'anti-héros joycien de ses années d'études. À n'en pas douter, Loris vient de changer de cap.

13 Littéralement : *le temps en allé*. Cf. Francesco Guccini, *E un altro giorno è andato*.

Ce 9 mai 2018,
suite au traitement de Leb

Je bute sur le dernier chapitre du « Royaume délesté », ce livre impossible et sans fin que je m'obstine à échafauder comme une mise en scène. Non pas que je n'aie plus d'idées (au contraire je me sens plutôt inspiré ces temps-ci), mais parce que je ne cesse d'en être distrait. « Distracted [14] *», voilà un mot qui sent sa folie.*

Impossible de l'exprimer autrement : je suis distrait par un appel lointain. À vrai dire, j'ai comme l'impression de consigner des mots qui me sont dictés par une voix venant de l'Autre Côté. Ce sont mes mots à moi, je n'en puis douter, mais ils me semblent étonnamment apaisés dans le silence de cette nuit.

Je constate que je me sens serein dans ma tête malgré les travaux de démolition qui ont eu lieu toute la journée dans la cuisine en pleine réfection. D'habitude, supportant très mal ce genre de bruits, je choisis par prudence de m'éloigner. Aujourd'hui, je n'en ai pas éprouvé le besoin.

14 Cf. Shakespeare, *Hamlet*, acte I, scène 5 : *Remember thee? Ay, thou poor ghost, whiles memory holds a seat in this distracted globe.* («Me souvenir de toi ? Oui, pauvre spectre, aussi longtemps que la mémoire siégera dans ce globe détraqué.») Hamlet désigne ici sa tête qui s'égare, ou plus exactement son esprit, microcosme du monde. Se rappeler aussi que la pièce était jouée dans le Théâtre du *Globe* à Londres.

Quand je parle de sérénité, je veux dire que je perçois l'hémisphère gauche de mon cerveau de la même manière que le droit ; ce qui est plutôt rare dans ma situation. Tiens, je me souviens que Leb fut le premier et le seul à prendre au sérieux ce déséquilibre interne et à tenter d'y remédier.

Ce soir, je suis hanté par la joie et traversé par une forme particulière d'émotion. C'est comme si j'entendais Antonin Artaud proférer des mots eux aussi venus de loin après des mois de réflexion éclatée. Ce soir, il martèle avec bienveillance que « nous ne sommes pas encore nés. »

Comprendre que cet homme usé ne parle pas que pour lui. Perdu dans ce que les autres nomment sa folie, il s'adresse à nous qui, dans notre monde raisonnable, sommes comme lui fatigués et peinons à naître. Nous aussi avons besoin que les mots se fassent passerelles et traversent le temps.

Et justement ce soir, par un jeu de mots étrange dû à une homophonie à laquelle je n'avais jamais pensé, j'entends « pas encornés » en lieu et place de « pas encore nés » ; ce qui pour moi évoque instantanément la « bête à corne » d'une chanson singulière qui m'a suivi ma vie durant.

Évaluer par son entremise toute l'étendue de mes failles, le tenter du moins : « Like a baby stillborn, comme un enfant mort-né, *like a beast with his horn,* comme un animal avec sa corne, *I have torn everyone who reached out for me,* j'ai déchiré tous ceux qui se sont approchés de moi.[15] »

Mais l'image porteuse d'agressivité ne résiste pas au serment lumineux qui la suit. Ce soir, il m'est donné de comprendre que tout geste, même manqué, s'il s'explique par des antécédents (risquons même : par une vie antérieure), ne trouve forme et sens vrais que dans celui qui le prolonge.

C'est en son milieu que la complainte amoureuse prend l'allure d'un serment, le plus étrange qui soit : « But I swear by this song, mais je jure par cette chanson, *And by all that I have done wrong,* et par tout ce que j'ai fait de mal (ou : de travers), *I will make it all up to thee,* que je te dédommagerai de tout. »

Ce soir, quelque chose en moi chante l'air de ma naissance ou de ma renaissance. Leonard Cohen avait dû y songer quand il entamait chaque concert par ce serment rituel. Et cet autre aussi, un tout jeune homme fraîche-

15 Cf. Leonard Cohen, *Bird on the Wire*.

ment baptisé Bob Dylan, à mesure qu'il dédiait son chant à son maître moribond.

Il s'agit apparemment d'un poème naïf comme le sont souvent ceux de la première heure : « Hey hey Woody Guthrie, I wrote you a song, hé ! hé ! Woody Guthrie, je t'ai écrit une chanson, *'Bout a funny ol' world that's a-coming along,* à propos d'un drôle de vieux monde qui s'avance vers nous. *»*

Mais le choc des consonnes donne bientôt à entendre comme une nostalgie du futur : « Seems sick and it's hungry, il a l'air malade et est affamé, *it's tired and it's torn,* il est fatigué et il est déchiré, *it looks like it's a-dying and it's hardly being born,* il a l'air d'être mourant et il est à peine né. *»* [16]

Il y a longtemps que je ne me suis senti aussi bien à une heure tardive de la nuit. Non seulement je n'ai pas sommeil, mais j'aspire à écrire dans ce climat de sérénité, porté par des pensées vives qui prennent tout leur sens et coïncident avec un pur état d'éveil. Je sais aussi que la fatigue saura d'elle-même me fermer les yeux.

Et tout advient, simplement. Puis, après l'assoupissement paisible, je retrouve la mémoire d'un événement que j'avais mis de côté pour suivre la vision de Leb et partir en

16 Cf. Bob Dylan, *Song to Woody.*

quête du roi déchu. C'est avec étonnement que je réhabilite, amplifiée comme dans un ralenti, une sensation que je m'étais empressé d'oublier.

Il y avait du brouillard ce matin-là : je tombais[17] *face contre terre en « m'encoublant » sur une planche posée devant l'entrée du bâtiment où je travaillais. La chute durait longtemps dans mon esprit, peut-être parce que je ne résistais pas. On me relevait, un collègue me disait bêtement que ce n'était rien.*

Lèvre ouverte, nez qui saignait, marques de mes lunettes labourant le visage. Je tenais malgré tout à donner ma leçon d'anglais. En classe, j'avais l'impression de faire partie d'un tableau contemporain avec mon ciré blanc[18] *tout maculé de traînées rouges. Nous étions le 1er juin 2011.*

– Il faudra que je mentionne cet oubli à Leb lors de notre prochaine séance. Devrais-je aussi lui faire part des mots familiers qui ont refait surface et semblent avoir orienté le cours de ma vie ? À vrai dire, je ne sais pas s'il convient de monter avec lui à bord de ces frêles embarcations.

17 Chute déjà mentionnée sur un autre mode aux pages 26-27.

18 Peu après ma chute, on devait me voler ce ciré blanc. Dans ma vie, je n'ai porté que deux cabans auxquels je tenais beaucoup et tous deux, à quinze ans d'intervalle, ont disparu du vestiaire du lycée où j'enseignais. Le premier ciré, acheté en Bretagne, était rouge; le second, blanc, provenait d'un marché du Midi. À deux reprises, quelqu'un m'aurait donc malgré lui (ou elle) tenu à l'écart d'une forme de « folie » si j'en crois le sens dérivé et local du mot « ciré » (cf. *infra* p. 146).

Si le traitement ostéopathique a suscité une sensation d'unité durant la nuit, Loris n'en subit pas moins le contrecoup au réveil. Il se sent brusquement tiraillé par une conjonction de mots à double emploi. Le bonheur de n'être « pas encorné » ne parvient pas à combler le déficit de n'être « pas encore né ».

Quand Loris rapporte le fait à Leb au terme de la troisième séance, il est surpris par ce que lui donne à entendre son thérapeute. Celui-ci lui propose un autre sens qui lui ferait défaut. Dieu sait pourtant si Loris connaît cette nuance qui se trouve dans la définition même du *Contrat social*[19] de Jean-Jacques Rousseau.

De fait, il ne s'explique pas pourquoi il a occulté cette dimension où il aurait pu s'envisager lui-même comme un être « pas *en corps* né ». À ce sens qui est plus qu'un jeu de mots, Loris n'accède pleinement qu'au milieu de la quatrième séance lorsque son ostéopathe, d'un geste net, met un terme au traitement.

Leb utilise une métaphore pour informer Loris que le traumatisme de sa naissance a disparu : *Voilà, c'est fait, la rivière obstruée a retrouvé son cours initial. Je pense que*

19 « Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale ; et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout. » Cf. Jean-Jacques Rousseau, *Le Contrat social*, in *Œuvres complètes*, tome III, Gallimard, La Pléiade, 1964, p. 361.

les choses devraient bientôt aller mieux. N'ayant rien perçu du changement, Loris ne sait que penser et c'est sans trop y croire qu'il articule un vague « merci ».

Mais, peu à peu, il reprend ses esprits et s'interroge : serait-il possible qu'après tout ce temps il se sente un jour *comme il aurait dû naître* ? Pour faire diversion, il demande à Leb s'il connaît un remède ou une lecture pour renforcer l'état d'équilibre censé être bientôt le sien. Leb est catégorique : le traitement suffit.

Dernière source d'étonnement avant que Loris s'en aille : Leb lui tend un livre minuscule qu'il a lui-même lu et relu. Serait-ce son remède d'ostéopathe ? Loris s'en émeut. Mais, tout en exprimant sa gratitude, il ne peut s'empêcher – en un ultime sursaut de scepticisme – d'ironiser tout bas : serait-ce un *générique* ?

Loris promet de rapporter l'ouvrage dès qu'il en aura pris connaissance. Leb sourit en secouant la tête : *Vous pouvez le garder ou le passer plus loin, je n'en ai plus l'usage*. Il paraît en effet bien défraîchi, ce fascicule où sont rassemblés divers textes de Ramana Maharshi, dit « le libéré-vivant »[20].

20 Cf. *Ramana Maharshi, le libéré-vivant*, textes choisis et présentés par Ysé Tardan-Masquelier, Éditions du Seuil, collections « Points Sagesse », 2010.

Loris n'ose demander à Leb ce qui l'a conduit vers cet art de vivre. Mais, hasard ou non, la réponse inouïe tombe sur le pas de porte. Chose impensable dans un cabinet d'ostéopathie, Leb émet le souhait de lui donner une accolade. Loris est très touché par ce qu'il ressent comme un geste de simplicité et de bienveillance.

Loris remercie son thérapeute, certain que la porte de sa demeure (Leb n'a pas parlé de «cabinet») lui sera désormais grande ouverte. À bien y réfléchir, ces paroles ne manquent ni d'humour ni de malice puisque Loris n'aura en principe plus besoin de reprendre rendez-vous avec cet homme remarquable.

Dans la rue, Loris trouve son souffle, son premier second souffle, et se sent prêt à troquer son prénom d'origine contre celui du poète qui n'a cessé de l'inspirer. Il sourit aux mots sous les mots. Né deux fois, rené, il parle enfin de mémoire vive: *L'impossible nous ne l'atteignons pas, mais il nous sert de lanterne* [21].

À tout âge, à toute heure, en tout lieu aussi, *il est des rencontres fertiles qui valent bien des aurores*. De retour chez lui, Loris s'enferme dans son bureau et lit au hasard un passage du livre de Maharshi, le gourou indien.

21 Cf. René Char, « L'Âge cassant » in *Recherche de la base et du sommet*.

Pas sûr de comprendre, il se demande si son ostéopathe a fait sien pareil mode de penser et de vivre.

Pour le savoir, Loris devra prendre connaissance du texte entier. En attendant, il relit le passage sur lequel il est tombé par hasard : « Tout le monde reçoit son lot de bonheur et de souffrance selon le *karma* qu'il a ramené de ses vies antérieures. » Et soudain c'est comme si le *roi déchu* frappait à nouveau à sa porte.

Il a fait une longue pause avant de continuer la lecture de l'extrait. Son regard s'est perdu sur sa main ridée qui tient le livre : « Les accepter patiemment tous les deux et demeurer dans le Soi tout en accomplissant chaque action dans laquelle on se trouve engagé sans y chercher le bonheur ni la souffrance. »

La fenêtre de son bureau donne sur le côté est. La nuit est noire et le jour n'est pas près de se lever. Il est 2h29 en ce mardi 12 juin 2018. De l'autre côté du mur, la pluie tombe à verse. Interrompant sa lecture, Loris ouvre la fenêtre et écoute, pareille à une mélodie naissante, la rumeur qui n'a pas de fin.

Pour la première fois de sa vie, il se surprend à saluer l'obscurité. Si le geste familier de naguère – saluer le jour d'égal à égal – était pour lui une évidence, celui de s'in-

cliner devant la nuit engage une attitude nouvelle et presque contraire. Seule une modestie absolue lui permettra d'aborder l'opacité des ténèbres.

Bien sûr, avant, il y avait eu le *Sound of Silence*[22] et la complicité d'un *Hello Darkness, my old friend*[23]. Nul doute que Loris tenait par le cœur ce poème qu'il aimait adresser à la Nuit en s'accompagnant de sa guitare. Mais ce geste rituel n'avait pas la même signification que celle entrevue en cette heure plus obscure.

Cette fois, il n'est plus question de se confier à la nuit, mais de faire esprit et corps avec elle. Quand il referme la fenêtre, Loris est habité par une certitude : même si les épreuves n'ont pas de fin, il est des nuits où le cœur sait que ça ira, pareil en cela au jardin détrempé qui se remet de l'orage.

22 Cf. Simon & Garfunkel, *The Sound of Silence (Le bruit du silence)*, 1964.

23 La chanson de Simon & Garfunkel débute par ces mots : « Salut à toi, Obscurité, ma vieille amie. »

La mesure du souffle

Loris ignore combien il aura fallu de jours, de semaines ou de mois pour que se manifeste le bénéfice du traitement ostéopathique. Mais le fait est bien là : quelque chose a bougé. Tout paraît désormais porté par un supplément de présence. On dirait que quelqu'un est passé par là et a fait le ménage en lui.

Il n'est plus soumis au courant désordonné qui l'a souvent mené d'un rien à un autre rien. Il a trouvé demeure dans une continuité inespérée qui, plus que jamais, lui fait palper la vie. Pour sûr, le temps s'est mis à couler autrement puisque même le tableau de son oncle semble avoir retrouvé l'éclat de jadis.

À nouveau ému par le tic-tac de la pendule héritée de son grand-père, Loris la remonte d'une semaine à l'autre avec bonheur et donne corps aux traces d'un passage. C'est à chaque fois comme s'il gravissait les barreaux d'une échelle pour aller rejoindre ceux qui se tiennent encore tout près de lui, vivants ou morts.

C'est ainsi que les obsessions régressent dans les ténèbres émancipées. *Je t'accorde le temps de vivre, Et*

le temps d'avoir vécu[24], chantait dans son adolescence un poète aimé de Loris. À présent, ses petits-enfants tournent avec lui les aiguilles des heures jadis encombrées alors que ses filles mènent librement leur vie.

Loris ignore si le « dit » qui s'achève pourra inspirer un autre que lui et le mener dans le soubassement de son souffle. D'où son dernier aveu, venu tout droit de sa pratique théâtrale : c'est à la respiration ordinaire que les mots présents, ayant fait récit en paragraphes de cinq à six lignes, doivent leur vivante monotonie.

Loris nous rappelle ce qu'il faut s'empresser d'oublier l'instant d'après, à savoir qu'habituellement, quand nous n'y pensons pas, l'acte d'inspirer puis d'expirer dure cinq à six secondes. Tel est le rythme humain, le seul vrai, le seul palpable. Les autres mesures du temps ne sont que des simulacres abstraits et techniques.

Note du 15 février 2020 à l'occasion de la relecture d'une autre version du « dit » : *Turin n'échappera pas au virus à couronne. On fermera sans doute le parc des amoureux*.

24 Cf. Paul Eluard, *Derniers poèmes d'amour* (« Écrire dessiner inscrire » in *Le phénix*), 1963.



Domenico Demarchi, *Monte dei Cappucini,*
huile sur toile, 48 x 68 cm, circa 1960. (Photo P.-A. Vay)

Un exercice d'effacement

(1979, 1999, 2019)

L'adage qui vaut encore pour ceux qui pratiquent la voile : on ne commande au vent qu'en lui obéissant, décrit exactement l'alternance de réceptivité et de décision qui permet de transformer le destin en histoire.

François Roustang

Vedi, cara,
è difficile spiegare,
è difficile capire,
se non hai capito già.

Tu vois, ma chère,
il est difficile d'expliquer,
il est difficile de comprendre,
si tu n'as pas déjà compris.

Francesco Guccini

Pour Jérémie Steiger

Divers textes de longueur variable, dont « Un exercice d'effacement », ont fait partie du Dit de l'autre source *dans sa version ample. J'ai fini par les en exclure, estimant qu'ils relevaient d'un régime que je qualifierais d'*anecdotique. *Une raison pour le moins discutable m'incite aujourd'hui à conserver « Un exercice d'effacement » : je n'ai pas encore saisi pourquoi mes premiers lecteurs y étaient si sensibles. Je pense en particulier à Jérémie qui jugeait cet écrit « indispensable pour éclairer ce qui précède et lui donner une tournure que je salue ». Il ajoutait même qu'en terminant sa lecture, il n'avait eu qu'une envie : « recommencer, à la lumière de ce que je venais de comprendre, ou croyais comprendre ». C'est par curiosité autant que par amitié que je me suis replongé dans la rêverie dont il était question. Mais savoir où elle a mené Jérémie demeure pour moi hors de portée.*

Nous sommes en 2019. D'un jour à l'autre, Loris a pris ses cliques et ses claques sans laisser d'adresse. C'est du moins ce qu'on a rapporté. La rumeur a même couru qu'il s'en était allé vivre à New York (selon certains) ou à Rome (selon d'autres). En réalité, Loris a répondu à un appel venu de loin, dont il avait jadis gardé une trace sous forme de poème en prose.

Ce jour-là, la trame scrupuleuse de nos images s'est défaite et les sandales ont fondu à nos pieds. En allées toutes, semelles comme figures, dans le ventre d'un volcan perdu en mer grise. Et c'est à pic que le temps a coulé. À présent, nous sommes las de naviguer aux étoiles, et las aussi de border le foc immense au plus près du vent. Mais, à notre insu, une légende barbare s'est écrite à la lisière de nos alibis, menaçant d'ardent désordre le corps de nos dernières certitudes. Et nous jubilons dès que la saison noire de la fable nous relate son retour, étonnés de faire nouvellement nos avances de neige au miroir obstiné du temps. Ainsi, dans l'éphémère courbure des jours, notre chance advient lorsqu'un savoir neuf et forestier, aspiré par le motif invisible du vent, disperse un à un nos dires visqueux et nos silences trop disciplinés.

Datées de 1999, ces lignes renvoient à une expérience vécue vingt ans plus tôt à l'occasion d'un périple dans les îles du Dodécanèse. Et c'est justement là qu'aujourd'hui, non loin de l'île volcanique de Nissiros, Loris

a fait l'acquisition d'une modeste maison qui tombait en ruine et qu'il s'est efforcé de reconstruire selon la tradition : murs passés à la chaux, portes et volets peints en bleu. C'est ici, sur cette île jadis à l'écart du monde, que Loris et Marie ont toujours voulu habiter. Île *pharmakon*, remède et poison à la fois, à l'image du jardin laissé à l'abandon qu'il sera aisé d'entretenir à nouveau. Si on leur posait la question de ce choix, nul doute que la raison invoquée tiendrait moins au désir de retrouver un paradis de jeunesse (ou du moins ce qui s'en approchait le plus) que de veiller sur un de ces lieux conflictuels où l'humanité fait montre de son caractère instable et belliqueux.

C'est ici que Loris parvient le mieux, du moins le croit-il, à contester les coïncidences qui l'ont poursuivi sa vie durant, et particulièrement celles engendrées par les visions de Leb, son ostéopathe. Dix années d'errance comparables à une odyssée qui s'achève sur une île trop belle pour que le touriste y soit encore le bienvenu. Quant au migrant, rare se fait l'insulaire qui met un point d'honneur à l'accueillir selon l'ancienne coutume.

Ce qui a attiré Loris en cet endroit est qu'il n'y a plus de prétendants à abattre ni de femme ou de fils à retrouver. Nul besoin non plus d'élaborer un récit rhapsodique dans lequel l'aède finirait par se dissoudre

dans son personnage, car il semble bien que le fait soit désormais acquis : Homère ne peut plus devenir Ulysse ni Ulysse vivre sans son auteur. Dans un monde boursoufflé où la littérature a viré au pire des journalismes et à la plus convenue des sociologies, le chant des temps à venir ne pourra s'élever que si chacun se tient *terré* à bonne distance du *buzz*. Ce n'est qu'en le réduisant à son plus simple apparat que le récit commun retrouvera peut-être un jour souffle et forme, seule chance de salut.

Pour l'heure, appuyé à la mer essentielle, Loris se contente d'opposer l'éclat d'une méditation active aux discours des prétendus hommes d'action qui veulent mener le monde (car, même en ce lieu retiré, un navire de guerre bouche parfois l'horizon). Il s'en remet à la trame de vie qui lui reste, ou plutôt se tourne vers ce qui, dès le début, lui en est toujours resté, mais dont il n'avait jusque-là emporté qu'une vague impression. Ici, il n'écrira plus de textes programmatiques (utopies ou dystopies) ni ne se fiera aux magistrales théories de la résilience qui invitent l'être blessé, si son environnement le lui permet, à échafauder un récit salvateur. Non pas qu'il les juge fausses ou dérisoires, mais parce que, de nos jours, elles retirent au sujet l'art d'aboutir à une forme. Inutile de se voiler la face, l'époque se complaît à ressasser à l'infâme deuxième personne que *l'essentiel n'est pas seulement ce que tu as vécu, mais ce*

que tu peux en raconter, toi et personne d'autre. Autrement dit, à en croire le communicant du jour, ce *coach* aussi éphémère que sa méthodologie, tout tiendrait dans le récit qu'on se fait à soi-même de sa propre vie.

C'est bien de cela que Loris ne veut plus entendre parler. Son seul vrai bonheur, c'est d'accéder à sa vie minuscule, de s'y élever puis de s'y tenir. À chaque fois qu'il y pense, sa mère lui revient en mémoire, elle qui, bien involontairement puisqu'elle était inculte, écrivait les prénoms de son fils sans majuscule et refusait de les séparer par le trait d'union dont se servait l'état civil. Curieux mais obstiné dévoiement que Loris regrette d'avoir si longtemps méprisé.

Loris est à bord du *Meinga*, un trois-mâts de vingt tonneaux, qui entre dans le port de Rhodes pour y passer la douane. Durant la manœuvre, le moteur (qu'on utilise si rarement à bord) donne un signe de défaillance : la marche arrière n'opère plus. Le voilier se met à dériver, semant la panique parmi les coques blanches des yachts restés à l'abri du port. Il faut savoir que leurs propriétaires (pour la plupart, de riches vacanciers) ne naviguent que par légère brise ; les mauvaises langues disent même qu'ils ne se serviraient de

leurs voiles que pour faire de l'ombre et se protéger du soleil. De toute façon, aujourd'hui, il y a trop de vent à leur goût.

Voyant, comme dans un film au ralenti, la coque noire du *Meinga* lui venir contre dangereusement, le propriétaire du yacht le plus proche déploie quelques bouées blanches pour protéger le flanc immaculé de son embarcation. Le pauvre, il ne lui vient pas à l'idée que celle-ci pourrait se briser net en cas de choc. Malgré les cris et les gestes du capitaine demandant de l'aide, les gardiens du port, en bons fonctionnaires, paraissent peu décidés à intervenir. En désespoir de cause, c'est un simple canot à moteur (battant pavillon français comme le *Meinga*) qui se met à tracter le trois-mâts, évitant ainsi la catastrophe. Dans l'aventure, le bateau de plaisance perd malgré tout quelques pièces de son gréement. C'est un moindre mal, sourit Loris qui, impuissant, a observé toute la scène.

La police du port s'active à présent et s'en prend violemment à l'équipage imprudent du voilier à la coque noire. On cafouille, on s'agite, on s'insulte dans diverses langues. Les choses s'enveniment, on en vient presque aux mains quand, trouvé sur place par une bonne âme, surgit un mécano anglais. Il examine l'état de la boîte à vitesses sous le regard sévère

des autorités. Le capitaine du *Meinga* demande à Loris de lui servir d'interprète. Redoutant une perfidie, il tient à faire savoir à ce technicien d'Albion (en fait, il parle de lui en termes moins raffinés) que le moteur n'est pas essentiel à bord et qu'on ne s'en sert que pour entrer ou sortir du port ; pour le reste, on fait usage du vent.

– *Ok, fair enough*, glisse le mécano à Loris qui traduit : *Après tout, à chacun son métier. Son affaire à lui, c'est de hisser les voiles ; la mienne, c'est de faire tourner rondement les moteurs.*

Ma foi, c'est un pur Anglais qui, à l'évidence, connaît bien l'humour de son pays. Loris s'en réjouit contrairement au Français de chez *Froggy's* qui ronchonne. Méfiance séculaire d'un peuple à l'égard d'un autre, l'un *filant à l'anglaise*, l'autre *taking French leave*. Le diagnostic tombe rapidement, il déplaît : le boîtier à vitesses est cassé, il n'y a pas d'autre choix que de le remplacer. La réparation prendra plusieurs jours.

– *Ils portent la poisse, ces Rosbeef ! Bon, demande-lui si le moteur peut tenir dix jours en l'état.*

Loris traduit. Le mécano secoue la tête ; son commentaire est bref et catégorique.

– *Qu'est-ce qu'il en pense ?*
– *Il dit que le problème n'est pas là. Pour lui, ce n'est pas prudent de partir sans réparer.*
– *Il a ajouté : « période ». Il a dit combien de temps ?*
– *Non, « period », c'est comme « full stop », ça veut dire : « point » ou « un point c'est tout ».*
– *Ah !...*

Tout cela n'est pas du goût du capitaine qui, à ses risques et périls, décide de lever l'ancre et de poursuivre le voyage. On se passera de la marche arrière. Bien sûr, les manœuvres s'en trouveront compliquées à chaque fois que le trois-mâts se présentera dans un port. Mais, qu'à cela ne tienne, le second sautera dans l'annexe et partira en quête d'une bitte d'amarrage sur le quai. Puis le reste de l'équipage, dont Loris, n'aura plus qu'à tirer péniblement sur une longue aussière. C'est peut-être moins élégant, mais tout aussi efficace qu'une marche arrière avec moteur.

Avant de prendre congé, le mécano (qui est tout sauf inculte) demande à Loris ce que signifie le terme de *poisse* utilisé par le capitaine. Au vu de la situation, mieux vaut ne pas le vexer et répondre que le mot *poisse* équivaut à *poise* en anglais et veut dire *pondération*. On est manifestement loin du compte mais l'essentiel est de se séparer en bons termes, n'est-il pas vrai ?

Avec son moteur hors d'usage, le *Meinga* vient de quitter le port. La nuit commence à tomber. Après tant de confusion, chacun en est presque soulagé même si on ne s'attendait pas à ce que le vent redouble de violence au large de Rhodes. Mais on veut croire qu'il n'y avait pas d'autre choix, qu'il fallait reprendre la mer. Ainsi chacun fait au mieux et se prépare à la navigation aux étoiles comme au temps des grandes épopées. Il faudra bien vite déchanter : les vagues se creusent et la force du vent passe à 8 sur l'échelle de Beaufort. Bien qu'on se mette à rouler et à tanguer tout à la fois, on tente encore de se persuader que ce ne sera qu'un simple *coup de vent*. De toute manière, l'équipage de fortune, dont font partie Marie et Loris avec une poignée d'autres voyageurs, ne peut que s'en remettre aux mains du capitaine et de son second, seuls marins de métier à bord.

Le froid se fait sentir à présent et chacun revêt un lainage sous son ciré. Les vagues atteignent plusieurs mètres et battent bruyamment le flanc du *Meinga* qui met le cap sur la côte turque pour y chercher une crique abritée des vents. L'ironie du sort veut qu'après avoir levé l'ancre à Marmaris il y a deux jours et passé la douane à Rhodes, on quitte les eaux territoriales grecques pour revenir illégalement dans celles de la Turquie. Cette fois, l'inquiétude s'empare des marins

d'eau douce agglutinés sur le pont. Malgré le ciel étoilé, il fait de plus en plus noir et les plus sensibles ont des haut-le-cœur au gré de la masse d'eau qui se soulève. Loris et Marie découvrent à cette occasion qu'ils ne souffrent pas du mal de mer.

Le capitaine vient de déployer une carte marine devant lui. À le voir scruter longuement les falaises encore distantes, on devine qu'il n'est pas sûr de son affaire ; le second, lui, a sorti une paire de jumelles qui, apparemment, ne lui sont d'aucun secours. C'est donc quasiment à l'aveugle que le *Meinga* s'approche de la côte en quête d'un abri de fortune. Partout alentour, on voit des rochers menaçants battus par des vagues de plus en plus hautes. Mais chacun évite encore d'imaginer que le trois-mâts pourrait se briser contre l'épouvantable mur de granit qui bouche l'horizon.

Et puis, soudain, comme par miracle, le vent tombe. Un passage vient d'être trouvé. C'est à peine si le capitaine, qui en a vu d'autres, esquisse un sourire de soulagement, mais chacun comprend que ce détour n'était pas prévu et que rien dans l'opération n'était gagné d'avance. On jette enfin l'ancre au milieu d'une large crique. Du moins, on la suppose telle, car on n'y voit goutte. La nuit est trop dense malgré les étoiles qui, haut dans le ciel, continuent

imperturbablement de scintiller alors que chacun ne songe déjà plus qu'à dormir tant les nerfs ont été mis à l'épreuve.

Survient le jour nouveau, et c'est la splendeur du réveil comme au premier matin. Dans un environnement de toute beauté, chacun jouit du temps suspendu d'après la tempête, un temps radieux, éternel. Mais la contemplation ne dure pas : un coup de sifflet sur la plage, une salve de mitraillette. C'est une sommation, manifestement. Stupeur de découvrir que le *Meinga* a jeté l'ancre en pleine zone militaire. Le capitaine, qui s'est trompé de crique, sait à quoi s'attendre. Il décide aussitôt de mettre les voiles, ou plutôt d'enclencher d'abord le moteur et de passer les vitesses *avant* qui, heureusement, fonctionnent.

– *Avec ces gens-là, si on met pied à terre, on en a pour des jours ! Il faut se barrer au plus vite.*

La sortie de la crique prend un goût de légende. On songe à Ulysse et à ses compagnons, caillassés par les Cyclopes qui voulaient venger Polyphème. S'élève la voix du second tout à la manœuvre :

– *Oh, le con, ce Turc nous tire dessus. D'accord, on est loin, mais quand même… ».*

Le danger écarté, le capitaine met le cap sur une île grecque qu'on aperçoit au loin, mais pas question de repasser la douane à Rhodes puisqu'on l'a fait la veille, précise-t-il avec un brin d'humour. On y sera à l'abri. On devrait même y être tranquille puisqu'aucune ligne maritime ne dessert l'endroit.

Sur place, après de longues heures de navigation, chacun aspire naturellement au repos, mais c'est sans compter sur un essaim de guêpes très agressives qui assaille l'équipage nouvellement débarqué. Il y a de l'affolement dans l'air et dans les assiettes. Même si on tente d'en rire, on sent bien que le plaisir est gâché. Chacun se voit réduit à manger debout ses morceaux de viande grillée, souvent en s'approchant dangereusement du feu qui seul tient les guêpes à l'écart. La nuit tombant, l'étreinte se desserre enfin et on se prend à rêver à des jours meilleurs : demain, oui, demain à coup sûr.

C'est sur cette même île que, quarante ans plus tard, Loris et Marie ont décidé de s'installer. Aujourd'hui, ils se souviennent. Conscients que, si l'état du monde a changé, les conflits, eux, ne se résorbent que très lentement quand ils ne finissent pas par reprendre sous

une autre forme. Aujourd'hui, il paraît évident que les tensions se sont aggravées entre la Grèce et la Turquie. Au large de *Pharmacos* (ainsi ont-ils baptisé leur île d'adoption), ils voient passer quotidiennement des bâtiments de guerre. Et parfois, la nuit, ils devinent une embarcation chargée de migrants.

À ce jour, il n'est arrivé qu'une seule fois à une famille de Syriens de mettre pied sur leur île, tout près de chez eux. Avant de leur demander comment ils ont échoué là, Marie et Loris leur ont d'abord offert l'hospitalité comme au temps d'Homère. Puis ils ont prêté une oreille attentive et compatissante à leur sombre histoire, ballottée par la grande Histoire. Les autorités locales n'ont pas tardé à les repérer et à les emmener dès le lendemain, sans doute dans un camp de réfugiés où on statuera sur leur sort. Destin immobile, contraint, tristement ordinaire. Quand on a un foyer, songe Loris, on imagine mal la lenteur tragique de l'attente.

Tout exilé a besoin de beaucoup de temps avant d'accéder au grand paradoxe des coïncidences. À Loris, il aura fallu toute une vie, et quelques mois sur son île, pour qu'il n'y ait plus de coïncidences (quoique certains événements reliés à d'autres puissent encore en tenir lieu) ou bien pour qu'il n'y ait plus qu'elles (bien que certains épisodes associés à d'autres les réduisent

presque toutes à néant). En fait, les choses adviennent dans leur singulière complexité, c'est leur lot. Et c'est pourquoi, un jour ou l'autre, le Temps force chacun de nous à décaler son sens de l'étonnement, ce grand principe philosophique, le premier à ce qu'on dit. Dès lors, de deux choses l'une : soit on privilégie l'action qui se rit des coïncidences, télescopages futiles dont l'esprit *médusé* aime à se nourrir ; soit on se replie sur le poème qui, dans la nécessité de son jeu, relance l'activité vitale qui use les coïncidences jusqu'à la corde et les tient ainsi suspendues au bord du vide.

Un exemple parmi d'autres : une nouvelle qui vient de *tomber* et qui enthousiasme la presse occidentale en cette année 2020. Il s'agit d'un de ces miracles de la science qui fédère les frères ennemis par-delà les frontières. En ces mois pesants de pandémie, il en faut peu pour s'extasier. Écoutez plutôt : un couple de Turcs naturalisés allemands, désormais richissime, vient de mettre au point un vaccin révolutionnaire contre le coronavirus qu'une grande société pharmaceutique américaine, dirigée par un Grec d'origine, lui aussi richissime, s'apprête à exploiter.

Le peuple, dit-on, serait friand de ces récits aussi fabuleux qu'improbables. Mais rien n'est moins sûr, songe Loris, car non loin d'où il se trouve, s'interrogeant il y

a vingt-cinq siècles sur la lutte des contraires, le vieil Héraclite s'efforçait déjà de montrer que le cœur de la vie battait à l'écart des enflures liées à la singularité des individus. Mieux, il faisait en sorte qu'on ne puisse jamais crocheter sa propre biographie à des fins explicatives ou mercantiles. Tout au plus, il tenait à ce qu'on se souvienne de ceux qui avaient perdu leur chemin. Aujourd'hui encore, c'est ce que Loris aussi aurait tendance à croire : l'histoire des errements de l'humanité et de ses erreurs vaut bien celle de ses réussites, car l'échec porte moins le masque que le succès.

En 1979, Loris se rend également à Efès, située au sud-est d'Izmir. Ce sera la seule fois. Efès est le nom que porte de nos jours l'ancienne Ephèse, ville natale du philosophe qui occupe son esprit. Il rêve de marcher dans ses pas tout en visitant le plus grand théâtre de l'Antiquité. Du haut de son ignorance, il s'imagine qu'Héraclite en avait franchi le seuil avec enthousiasme. Il se trompe et s'abuse avec délectation. À vrai dire, plusieurs siècles séparent les premiers philosophes grecs (ceux de l'*être* et du *devenir*) des acteurs s'avançant sur la *skènè* d'Ephèse. En ce matin de septembre, le site est à peu près désert, et Loris, émerveillé par l'ancestrale acoustique du lieu, saisit l'occasion pour

y déclamer une célèbre tirade de Shakespeare avant de traverser l'*orchestra* et de gravir, un à un jusqu'au dernier, les gradins du *theatron*. Vue de haut et de loin, la scène paraît si minuscule tout comme le couple de visiteurs qui vient d'arriver.

L'homme, à l'évidence un Grec, laisse tomber une pièce de monnaie sur la scène comme le font les guides touristiques. On pourrait s'attendre au pire, mais il n'en est rien. De manière presque rituelle, le visiteur cherche à rétablir la sacralité sonore du lieu avant de réciter dans sa langue un passage de Sophocle. Instant sublime que Loris n'oubliera jamais : *Les oiseaux que nous voyons dans les airs mettent tous leurs soins à chercher de la nourriture pour ceux qui les ont fait naître et qui les ont élevés, pourquoi ne faisons-nous pas comme eux ? Mais par l'éclair de Zeus et par la céleste justice, nous ne resterons pas longtemps impunis. Ô Renommée, toi qui accompagnes les mortels sous la terre, apporte aux Atrides avec tes larmes le cortège de leurs tristes hontes, dis-leur que tout va mal maintenant chez eux, qu'une querelle entre deux de leurs enfants compromet la paix familiale. Trahie, seule, Électre est ballottée. Elle gémit, pitoyable, sur le sort de son père comme le rossignol plaintif.*

Magie d'un verbe franchissant les âges, cristallin, tranchant. Et résonance parfaite jusqu'au dernier rang

des gradins. Magie, hélas, mise à mal par la fâcheuse apparition d'un groupe de touristes américains aux voix nasillardes. Sans trop réfléchir, Loris leur adresse un véhément *shut up* et leur intime de se taire. Oh ! comme ils ont sursauté ! Lui-même est le premier confondu par la puissance et la portée de son cri. Après avoir cherché en vain d'où vient la voix, les visiteurs finissent par faire silence. Mais le charme est définitivement rompu.

Nous sommes en 2020. En cette période troublée que traverse le Moyen-Orient, plus que jamais Héraclite sert de guide à Loris. Les fragments de son œuvre nourrissent ses méditations. Chaque matin, devant sa maison, il lit le texte grec à voix haute et, comme tout bon dilettante, il incorpore longuement les sonorités de la langue ancienne avant d'étudier les traductions françaises qu'il a à sa disposition. D'un aphorisme à l'autre, Loris se prend à déchiffrer l'énigme humaine, vouée à un report sans fin : *S'il n'espère pas, il ne trouvera pas l'inespéré, lequel est inexplorable et inaccessible.*

C'est ainsi que Loris éprouve la joie douloureuse de vivre, frappé de plein fouet par l'antique sagesse : *La démesure, il faut l'éteindre plus que l'incendie*. Loris a

beau ressasser la figure de l'*hubris*, la transposer ou la transformer dans ses mots à lui, toujours il vient buter sur le hasard qui, à chaque crise, revêt le tyran du costume de l'excès. À son âge, Loris ne refait plus le monde comme au temps de sa jeunesse ; il l'ausculte en se tenant au plus près du souffle, le sien d'abord qui se fait rare et tout près du sien celui de Marie, et puis plus loin – mais proche encore – celui des amis égarés qui, comme lui, naviguent à vue pour ne pas dire à l'aveugle.

Loris a perdu l'obsession de *se tenir à jour*. S'abreuvant de pensées longues, il laisse filer le temps à l'écart des réseaux d'information. Il se reproche parfois de n'avoir pas fait ce choix plus tôt. Trop d'années perdues à tamiser sans fin ce qui tantôt avait valeur de paradis et tantôt d'enfer selon la source d'information. Que de temps passé à lire toute cette *presse* consacrée aux illusoires questions du jour, à éplucher toutes ces études hâtives rivalisant de prétention. Et combien d'errements avant de buter sur l'essentiel que Loris réduit aujourd'hui à l'ancien constat d'Héraclite : le chemin vers le haut et celui vers le bas sont *un et même*.

C'est pourquoi il aurait mieux fait de réserver son avis et n'accorder valeur de résistance qu'à la saine résignation. Car, comme le penseur d'Ephèse, *il faut savoir que le combat est commun ; la justice, controverse ;*

et que tous les événements sont produits dans la controverse, et sont nécessaires. Plus que jamais, ce philosophe du VI^e^ siècle avant J.-C. remue en Loris ce que dissimulent nos habitudes tenaces, et tout particulièrement celles, souvent perverses, des gouvernants de tout âge et de tout sexe. Mais leur folie première, comme aussi celle de Loris, revient la plupart du temps à vouloir jeter l'ancre dans le fleuve qui coule, et – vanité suprême – à y laisser une signature qui, à y regarder de près, tient plutôt de la cicatrice. Héraclite l'avait énoncé le plus simplement du monde : *Il est impossible d'entrer deux fois dans le même courant*. Hélas ! cette candeur apparente a valu à sa pensée d'être réduite à une apologie de l'impermanence des choses sans qu'on sache en tirer les conséquences.

Loris s'y est d'abord appliqué en revenant sur ses propres illusions. Et pour commencer, sur celle de croire que l'accumulation des heures, des jours et des années forme une trame dans laquelle notre vie trouverait son sens. Nombreux sont ceux qui, par paresse, s'en font une loi alors même que le temps use et défait le tissu de leur existence. Le plus difficile à admettre pour eux est que seul, aléatoirement, le bonheur des contrastes et des luttes leur est accordé, puisque *la maladie fait de la santé chose agréable et bonne ; la faim, de la satiété ; l'effort, de la pause*.

C'est en nageant dans la mer calme et encore chaude pour la saison que Loris se plaît à établir longuement le lien entre le sens et la mémoire, ou plutôt l'oubli qui en est le filtre salutaire. Ses rêves de jeunesse défilent devant son regard perdu dans le ciel bleu : la gloire, les œuvres, la beauté de tout ce qui résiste mais aussi la beauté de ce qui s'efface, la poussière au hasard des vents, les sculptures aléatoires dans le désert, les bruits inouïs de l'espace intersidéral, le mystère inaliénable des rhizomes. Et lui-même rayé d'un simple trait des registres de la ville haute où il a passé la plus grande part de sa vie avant de se retirer en mer Égée à seule fin – il en prend acte chaque jour en fendant l'eau – d'y disparaître pleinement, c'est-à-dire *en plénitude*.

Lorsqu'il arpentait encore la ville qu'il avait faite sienne, Loris avait souvent interrogé ces êtres qui avaient donné – ou *soumis* – leur nom à une rue, à une place, à une institution. La raison aurait peut-être voulu qu'une simple numérotation suffise au repérage. Et pourtant, contrairement à la grande sœur new-yorkaise, il avait fallu ici en passer par des vagues de noms aux sonorités étranges : Louis Agassiz, Jacob Brandt, Abram-Louis Breguet, Blaise Cendrars, Louis-Joseph

Chevrolet, Pierre Coullery, Fritz Courvoisier, Numa Droz, Ami Girard, Charles Humbert, Charles-Édouard Jeanneret-Gris dit Le Corbusier, Daniel JeanRichard, Johann Konrad Kern, Charles Naine, Célestin Nicolet, Moïse Perret-Gentil, Léopold Robert, Monique Saint-Hélier… Des noms, des renommées fantômes, des signes adossés à l'infini. – D'où ce constat sans appel : nul exilé n'avait trouvé place parmi eux, il va de soi que Loris parle ici de celui ou de celle littéralement expulsé(e) vers son silence. À plus forte raison ne figurait là aucun être privé de sol, même s'il était au bénéfice d'une *naturalisation* chèrement payée.

Loris a beaucoup fréquenté les rues qu'il vient de mentionner, elles lui sont toutes familières. Pourtant, même s'il les connaît par cœur, elles demeurent aussi des passages vers l'étrangeté de son adolescence, lorsqu'il découvrait que, même si toutes les planètes daignaient s'aligner pour lui, il ne serait au mieux qu'un exilé *méconnu*. Très jeune, il avait compris qu'il n'aurait droit à aucun titre si ce n'est à celui dont il ne voulait pas. Il avait donc fui au pays des rêves infaillibles : *ô nostalgie de celui qui ne peut être rien d'autre qu'un étranger.* Pour Loris, cela aussi allait de soi, pas besoin d'explication : il se servirait de l'imaginaire pour filer dans une longue rue sans nom, ne reniant pas au passage la qualité de saltimbanque d'une littérature qu'il en-

seignerait à sa manière stricte et inquiétante ni celle de bateleur d'un théâtre à peine plus chimérique qu'il porterait obstinément à la scène.

À son insu, Loris battait en brèche les idéologies à la manière d'Héraclite qui *tenait pour jeux d'enfants les croyances humaines*. La condition qu'alors il s'imposait pour mener à bien sa tâche lui demeurerait longtemps étrangère. Informulée, fuyante, elle revenait à ne jamais se reconnaître dans ses activités puisque les gens du lieu, les *enracinés*, n'en saisissaient pas la portée déviante. Mais comment l'auraient-ils pu ? Il n'y avait pas de réponse à cette question. Comment, en leur for intérieur, ces gens-là, dont certains étaient devenus ses amis, auraient-ils pu connaître la *non-reconnaissance* qui mettait la vie en crise ? Non pas *sa* vie ou *une* vie, mais *la* vie entière. Pour eux, c'était purement et simplement impensable. Même lui, Loris, avait failli ne plus se souvenir de *celui qui oublie par où va le chemin*.

Cela dit, on ne l'avait jamais cru, puisqu'il était là depuis si longtemps, et c'est pourquoi on doutait qu'il ait un jour perdu sa mémoire ou son chemin. Aussi Loris ne serait-il jamais pour eux l'*homme des saisons* qu'il portait en lui. On se moquait de lui quand il prétendait l'être, on croyait qu'il ironisait de la plus belle des manières et que c'était pure coquetterie. Aussi

n'avait-on jamais songé à lui accorder le titre d'exilé *méconnu*. Et d'ailleurs, on se demande bien comment revendiquer pareil statut aurait pu lui traverser l'esprit. On lui aurait aussitôt ri au nez tant il paraissait *intégré* ; ce qui, à bien y réfléchir, était la condition première de l'effacement, mais d'un effacement par absorption, c'est-à-dire par le bas.

Du coin de l'œil, Loris aperçoit Marie qui nage sur le dos bien plus au large que lui. Il admire sa volonté, une volonté tenace sans laquelle elle serait peut-être en chaise roulante. Il se demande à quoi elle peut bien penser à fendre l'eau ainsi, loin de la grève, les yeux constamment rivés sur l'azur. Loris, lui, ne perd jamais de vue le rivage. Sa coiffeuse, férue d'astrologie, lui avait fait un jour remarquer que les natifs du *sagittaire* n'aimaient l'étendue marine que depuis la terre ferme. Il ne lui avait pas donné tort, précisant que c'était à cette condition qu'il parvenait à réfléchir.

Poursuivant en brasse coulée, Loris songe que Marie ne craint pas l'immersion complète. Par coïncidence astrale ou non, elle est un pur *poisson* par son signe et son ascendant. Il en va autrement pour lui : c'est en jetant périodiquement un regard sur la rive qu'il reprend pied dans le cours de ses réflexions. Celles-ci roulent en ce moment sur la chose la plus probable à échelle

humaine : le désordre. Il l'a toujours su, précisément parce qu'il a aimé un certain ordre et l'aime peut-être encore. Sous cet angle, ce qu'il a découvert au fil des ans n'est peut-être même pas un paradoxe, à savoir que l'être humain parvient à *brouiller* le désordre et à l'accroître au nom de son contraire (l'ordre). Pour sa part, jamais il n'emboîtera le pas de ceux ou de celles qui valorisent un tel équilibre et en font leur ultime recours. À ses yeux, cette notion est infiniment fallacieuse et c'est pourquoi, contre toute politique d'arrière ou d'avant-garde, Loris a toujours défendu une seule position : celle qui se réfère obstinément à ce qui nous dépasse – sans toutefois vénérer l'inconnu ou s'y aliéner.

Se demandant s'il en est toujours allé ainsi pour lui, Loris se retrouve tout soudain quarante ans plus tôt sur l'île de Nissiros. Par un matin d'automne ou plutôt la veille de ce jour singulier, en fin d'après-midi, un jeune Grec très avenant propose aux visiteurs fraîchement débarqués de les conduire au bord de l'unique volcan de la région. Il leur garantit dans un anglais rudimentaire qu'ils ne seront pas déçus. Il précise qu'il faudra partir tôt, à sept heures, et que le trajet prendra un peu plus d'une heure. On comprend vite que le

jeune homme compte ainsi se faire un peu d'argent, même s'il se garde bien d'en parler. Finalement ils sont six en tout, plus de la moitié de leur équipage de fortune, à accepter l'offre avec enthousiasme.

Le lendemain, à neuf heures, le soleil commence à chauffer et leur guide n'est pas là. Le projet paraît pour le moins compromis quand, sortant de nulle part, le jeune homme fait son apparition. *Kalimera ! Ready ? The six of you ? Good, let's go.* À peine un mot d'excuse (un soi-disant problème de famille à résoudre) suivi d'un mot d'encouragement tout aussi désinvolte : si on se dépêche, on sera au volcan à onze heures.

À midi passé, ils n'ont pas encore atteint leur destination. Il fait très chaud, plus de cinquante degrés au soleil, mais leur guide les encourage : ils seront bientôt récompensés de leur effort et ne le regretteront pas. D'ailleurs, dit-il, on y est presque. En effet, l'espace qu'ils traversent est de plus en plus désertique et il n'y a plus âme qui vive à la ronde : signe probable qu'on touche au but.

Il leur faudra marcher encore plus d'un quart d'heure dans cette fournaise avant d'accéder au volcan. Mais maintenant il est là, devant eux, et ils ont tout loisir de l'admirer. De dimension modeste, il paraît assoupi, un

peu comme s'il faisait la sieste. On peine à croire qu'il est en activité (les spécialistes le disent en « semi-activité »). On s'approche presque sur la pointe des pieds, on ne voudrait pas le réveiller. Maintenant qu'on est à distance raisonnable, on entend son ronflement, léger, paisible ; puis, en venant tout au bord du cratère, on voit ça et là de légères fumerolles monter des profondeurs. À ceux qui souhaitent s'aventurer plus loin, le guide conseille de se munir d'un bâton de manière à sonder à chaque pas la croûte jaune et puante du volcan.

Malgré une forte odeur de soufre, les plus courageux relèvent le défi et, bien équipés de leur sonde, s'avancent prudemment sur la surface spongieuse, zigzaguant entre des trous de cinquante centimètres de diamètre d'où sortent des fumées pestilentielles. Bien que la chaleur écrasante rende l'air encore plus irrespirable, aucun d'entre eux n'estime que l'entreprise relève de la pure inconscience et que jouer de la sorte au volcanologue amateur pourrait mettre leur vie en péril.

Se souvenant de la figure d'Empédocle, le poète philosophe qui s'est jeté dans l'Etna fumant, Loris fait preuve de prudence et se tient sur ses gardes. Peu suicidaire dans l'âme, il n'en est pas moins curieux et continue d'avancer comme s'il était en proie à une fascination ineffable. La canicule ne semble pas le gêner

outre mesure, ni même la fumée qu'il sait toxique ; il s'étonne néanmoins que ses pieds soient si brûlants. Encore quelques mètres et cette fois, n'y tenant plus, il décide de faire demi-tour. C'est alors qu'une autre épreuve l'attend : comment sortir du labyrinthe sans fil d'Ariane ? Tout est à refaire lorsqu'on a oublié par où on est passé. C'est une nouvelle épreuve avec redoublement de fatigue et de peine, et supplément d'inquiétude. Quand Loris atteint enfin le bord du cratère, il prend toute la mesure du piège dans lequel il s'est pris lui-même. Contrairement à Empédocle, on pourra l'associer désormais à une légende douteuse : ses semelles ont *presque* entièrement fondu au contact du volcan.

Heureux d'avoir accompli pareil « exploit », chacun se désaltère, vidant sa réserve d'eau sans songer au retour. Le jeune Grec, conscient de l'heure qui avance, les gratifie d'une nouvelle fort réjouissante : il connaît un raccourci. Ce garçon a décidément plus d'un tour dans son sac et sait s'attirer la sympathie du groupe. En trois quarts d'heure, ils seront au port alors que la marche de l'aller, sans doute plus spectaculaire (pour ne pas dire plus *touristique*), a duré deux heures et demie. Autre bienfait : le chemin proposé sera en bonne partie à l'ombre. Et chacun d'éprouver un immense soulagement car le soleil est à présent au zénith.

Le groupe s'engage alors sur un sentier à peine moins torride, serpentant entre ronces et arbustes que la chaleur a durcis. En dix minutes, chacun est griffé de partout et s'inquiète soudain de se voir tout sanguinolent aux bras et aux jambes. Naturellement, le moral de la troupe s'étiole. On doute de la compétence du guide, des voix s'élèvent :

– *Je te dis que ce Grec a perdu son chemin !*
– *Tu crois ?*
– *Tu verras, le retour sera pire que l'aller.*
– *Mais non, allez, avance…*
– *En fait, je me demande s'il connaît bien la région.*
– *Mais bien sûr qu'il la connaît ! Quel intérêt aurait-il à nous égarer ?*
– *Je n'en sais rien. En tout cas, je suis sûr que ce type nous mène en bateau.*

Le délire produit toujours ses métaphores et cette dernière touche d'humour paraît bien involontaire. Même les deux médecins qui font partie du groupe n'y sont pas sensibles et cèdent à la panique : entre soleil et ronces, on prend parti pour le premier. C'est dire que l'angoisse l'emporte et dure jusqu'à ce qu'on ait quitté la zone des épines pourtant à l'abri de l'astre brûlant. On fait alors halte pour se désinfecter à l'ombre du dernier arbuste et, apparemment, l'épreuve prend fin

car, devant soi, à découvert, il y a le sentier qui mène au monastère tout près duquel le groupe est passé pour se rendre au volcan.

Chacun se sent rassuré d'être en terre connue. Le chemin ne sera plus trop long, à peine un quart d'heure de montée en pente douce. Et de là, après s'être désaltéré, on n'aura plus qu'à descendre sur Nissiros. Cependant, de manière imprévisible, tout bascule à nouveau : la moitié du groupe rechigne à faire un pas de plus et, bercé d'une illusion nouvelle, préfère attendre que la chaleur diminue. Loris n'en revient pas : ces gens ont perdu le sens, il faut qu'ils se désaltèrent. Conscient que la crise de nerfs guette plusieurs d'entre eux, il leur propose de marcher seul jusqu'au monastère et de leur rapporter de l'eau. Il doit insister pour que l'idée paraisse bonne : on attendra son retour à l'ombre. C'est sans doute ce qu'il y a de mieux à faire, ajoute une voix plaintive, même si on y étouffe *autrement* qu'au soleil.

Esquissant un sourire, Loris se met en route, une gourde dans chaque main. Il préfère entrer dans la fournaise plutôt que d'entendre les jérémiades des deux médecins qui s'acharnent à maudire leur guide. Il marche désormais sous le soleil d'un pas régulier. Connaissant sa propre résistance à la soif, il n'est pas inquiet. Parvenu au monastère, il boit lentement une gorgée d'eau

fraîche avant de remplir les deux récipients et d'entamer aussitôt la descente. Il sait qu'en bas on l'attend.

De loin, on le voit descendre le sentier, mais ce n'est que lorsqu'il est à portée de voix que le groupe se lève péniblement. Loris tend en premier l'eau bienfaisante à celle des deux médecins qui paraît au bord du collapsus. En fait, il serait plus adéquat de dire qu'elle s'empare frénétiquement de la gourde sans penser le moins du monde à la soif des autres. Elle boit avec tant de précipitation qu'elle renverse même une bonne partie du liquide, suscitant l'indignation générale. Mais quelle n'est pas la surprise de chacun quand l'indigne disciple d'Esculape, sans même songer à remercier Loris, a le culot d'ajouter : « En fait, je n'avais pas vraiment besoin d'eau ; c'est de sucre que je manque, je fais de l'hypoglycémie ». Loris se souvient encore, quarante ans plus tard, qu'il s'est retenu à temps de commettre une faute impardonnable en la circonstance : lui retourner le reste d'eau sur la tête. Fermement, il se contente de lui retirer la gourde des mains et de faire circuler la précieuse boisson. Quant à lui, il attendra pour se désaltérer que le groupe au complet parvienne au monastère d'où l'on jouit d'une belle vue sur le port de Nissiros. Les rôles se sont inversés : c'est à présent Loris, et non le guide, qui donne le signal du départ, s'assurant que chacun suit tant bien que mal.

Cette fois, on y est pour de bon. On a atteint le sommet et la dernière halte est vécue comme une délivrance. On ne manque plus d'eau et il fait frais à l'intérieur du monastère. Pourtant on ne s'attarde pas plus qu'il ne faut dans ce havre de paix. Quand on se remet en marche, le soleil règne encore en maître, mais l'inquiétude a disparu : on devine au loin, minuscule, un trois-mâts transformé soudain en bateau de rêve, tout privé qu'il est de marche arrière. Sans demander son reste ni désormais de pourboire, le guide local profite du soulagement ambiant pour s'éclipser, prétextant que sa famille l'attend et doit s'inquiéter pour lui. Loris jette un coup d'œil sur sa montre : il est un peu plus de trois heures de l'après-midi. La brise du soir ne se lèvera pas de sitôt.

Après un crawl prolongé, Loris se laisse glisser sur le dos. Porté par l'eau salée, il fait la planche, adoptant ainsi la plus singulière des postures de méditation, mais peut-être la meilleure pour saisir combien l'immobilité n'est qu'un cas particulier du mouvement, tout comme l'ordre l'est du désordre : *La plus belle des choses répandues au hasard : l'ordre de l'univers*. Le vieux philosophe d'Ephèse a décidément raison, même plus que raisonnablement raison, et il convient de lui en faire

crédit. L'ordre existe bel et bien, mais à grande échelle, rarement à celle de l'homme.

Quand il laisse ainsi flotter sa pensée, Loris ne fait plus aucun cas de son statut d'exilé *méconnu*. C'est sa manière à lui de prendre le large et, comme un pur déserteur, de se diriger là où un autre statut finira peut-être par le combler : celui, paradoxal, d'exilé *inconnu*. Voyage immobile qui le métamorphose, car c'est ici, non loin de Nissiros, qu'il croit pouvoir se tenir à demeure dans l'être en fuite. Ce choix le transporte et l'enchante puisque, désormais, le rêve de chaque jour sera d'être éveillé dans le fragmentaire.

Dans la nouvelle nuit qui prend fin, tandis que l'aube tarde à monter, Loris égrène face à la mer un texte écrit de sa main en 1991, dont il croit enfin saisir le sens. Mais, soudain, comme étourdi par ce qu'il disait alors, il en psalmodie un fragment voué à l'oubli, conscient qu'il y aurait là de quoi invoquer cette *sage ignorance* qui nous préserve de l'avenir. Il ne saurait dire en cet instant pourquoi Thalassa, sa fidèle complice, n'applaudit plus que très modérément sa prestation, tandis que jadis, il s'en souvient comme d'une évidence, elle constituait le plus enthousiaste de ses publics. Il n'empêche qu'une rumeur s'est maintenue, preuve qu'il est des rêveries qui ne vous lâchent pas, quoi que vous fas-

siez. Parfois, il suffit simplement qu'un sommeil plombé prenne le relais de votre conscience et fasse œuvre sans elle. Machination interne qui vous porte au contact du magma avant de vous tirer brusquement du rêve.

Quand, éveillée à ta propre lumière, tu trouveras le moyen parfait de m'oublier, mon tour viendra de te ranger dans mes armoires comme l'ultime parure de ceux qui ont mis le cap vers les grandes métaphores puis en sont revenus pour entrer sans dessein dans la métamorphose. Peut-être me sera-t-il donné, et à toi aussi, de faire partie de ces élus passant dans l'ombre.

Le jour vient de se lever au pays des anciens dieux. Loris salue le soleil avant de rejoindre Marie au jardin. Avec elle, il incorpore la nourriture commune dans l'émerveillement du silence. Ensemble, ils décident de se rendre en bateau à Nissiros, moins pour renouer avec le souvenir sulfureux de leur folle jeunesse – non, ils ne s'avanceront plus, bâton à la main, parmi les fumerolles du volcan – que pour se simplifier l'un par l'autre au tamis de l'instant.

À son retour, Loris reviendra au poème qu'il avait écrit vingt ans après avoir accosté pour la première fois sur l'île volcanique. Il en altérera délibérément

l'esprit en déclinant d'abord les verbes sur le mode infinitif qui est celui du repli. Il dépouillera ensuite chaque phrase de ses ornements, suivant le conseil que lui avait prodigué son premier maître de littérature : *Autant que possible, vous gagneriez à vous passer des adjectifs*. Loris accomplira rituellement chacun de ces gestes dans l'espoir que le sens lève autrement entre les mots et s'accorde à la vie qui lui reste.

Laisser se défaire la trame de nos images, laisser s'estomper la tristesse de ne plus naviguer aux étoiles. Oublier les heures qui coulaient à pic dans le ventre d'un volcan perdu en mer. Et faire en sorte que s'écrive malgré nous, à la lisière de nos alibis, la légende qui a menacé de désordre le corps de nos certitudes. Puis, pas à pas, refaire nos avances de neige au miroir du temps pour que, dans la courbure des jours, notre savoir disperse un à un ses dires et ses silences. Alors, pour la première fois, rester présent au vide jusqu'à la jubilation et entendre monter notre chance – si elle advient – sous la forme d'une suite rythmée par le souffle du vent.

La voix lointaine et proche d'Héraclite, l'ancêtre contemporain, chante ici et maintenant l'exil sans nom. Vaille que vaille, cette voix munit ceux qui l'entendent de la seule injonction d'aller, elle réduit à rien ou à presque rien l'innommable éloignement qui anéantissait l'idée même d'un retour.

Voici donc Loris, et nous avec lui, nouvellement enrôlé dans une lente manœuvre d'effacement, comme lorsqu'on quitte le port ou qu'on y revient. Bien sûr, il y a de quoi hésiter, car rien n'est moins simple que de définir ce qui nous convient le mieux : quitter ou revenir. Mais, dans l'un ou l'autre cas, il faut s'attendre à ce qu'une voix amie – la seule et unique, mais toujours autre – se mêle à l'exercice salutaire en cours d'accomplissement. Il se pourrait même qu'elle nous donne l'impression de le parasiter quand elle murmure à notre oreille la directive du vieux maître d'Ephèse : *Il ne faut pas faire et dire comme des dormeurs*.

Que vienne alors, si elle n'est pas déjà venue, l'heure de renoncer aux traces qui ne prouvent rien, les seules pourtant à nous avoir conduits si loin à l'écart, c'est-à-dire jusqu'ici. N'en pas douter, c'est cela l'éveil. Ce n'est peut-être même que cela. Qu'il prenne aujourd'hui l'apparence d'un effacement bâtard ou d'un juste retour des choses importe peu. Tout ce qui compte à présent ne tient plus qu'à la manière de gommer de notre mémoire le songe de Loris.

I pity the poor immigrant
who wishes he would have stayed home
who uses all his power to do evil
and in the end is always left so alone.

Je plains le pauvre immigrant
Qui aurait souhaité rester chez lui
Qui met tout son pouvoir au service du mal
Et à la fin se retrouve toujours aussi seul.

Bob Dylan

Rien ne manque au regard devenu silence
sinon, si près de toi, une présence
sans ombre, la dame
sans visage penchée au bord du temps.

Lionel Ray

La fabrique du « dit »

… using for my defence the only arms I allow myself to use – silence, exile, and cunning.

… faisant usage pour ma défense des seules armes que je m'autorise à employer – le silence, l'exil, et la ruse.

James Joyce

À qui de droit. Mais de quel droit ?

La *lòsna*

Quand j'étais petit, j'ai vu la foudre de près. Elle était entrée dans la chambre où nous nous trouvions, nous avait tous jetés bas, puis s'était retirée dans son nuage à la vitesse de l'éclair. Il m'en était resté le souvenir d'un bruit assourdissant, précédant d'une fraction de seconde une lumière jaune tournoyante qui porterait à jamais pour moi le nom mystérieux de *lòsna*.

Dans les faits, après ce coup de semonce précoce, je n'ai plus jamais réussi à plaisanter avec la foudre ; je m'en suis plutôt prémuni. J'ajouterais même que je m'y suis aussi préparé métaphoriquement en installant des paratonnerres intérieurs à chacune des rares fois où me fut révélée, par analogie, la présence d'un éclair zébrant.

C'est ainsi que ma vie fut jalonnée de quelques luisances ou fulgurations que je qualifierais de *bénéfiques* puisque j'en suis sorti presque indemne. Mais, sur le moment, tout s'arrêtait, et puis juste après le choc, une fois que nous nous savions ou devinions *miraculés*, nous étions comme passés au crible de questions improbables qui ne devaient trouver de réponses qu'avec le temps long. C'est de l'une d'elles que traite *Le dit de l'autre source*.

La première ébauche de ce texte – dont j'avais *à tout hasard* gardé une trace – remonte au mois de janvier 2014, soit deux ans et demi après que la foudre eut à nouveau passé tout près de ma tête, suscitant une série de mots éclatés dont je ne savais que faire. Portés par la vision de Leb, ceux-ci me paraissaient d'autant plus insondables qu'ils avaient l'air de venir de loin, de très loin. Quoi de plus obscur, en effet, que certaines paroles rapportées qui disent de vous ce que vous ne pouvez entendre ? Aussi n'avais-je eu d'autre choix que de les laisser filer vers l'oubli, même si elles me faisaient signe périodiquement et semblaient me rappeler à quelque devoir secret dont j'aurais gommé l'existence.

Cela explique pourquoi la quinzaine de pages que constituaient mes notes est restée en somnolence jusqu'au jour où j'ai décidé (ou plutôt : quelque chose m'a décidé) de répondre à l'appel d'un médecin qui voulait donner forme écrite à sa vie fracassée par le suicide de deux de ses enfants. *Lòsna* majeure, je m'en rendais compte aussitôt, et bien plus radicale que celle qui m'avait ébranlé dans mon enfance. En pareille circonstance, je ne pouvais qu'espérer pour son auteur que le livre à écrire ferait office de paratonnerre, et même à retardement là où la foudre s'abat peut-être encore : de l'autre côté d'une tristesse et d'un désespoir sans bornes.

D'emblée, j'ai senti que, pour cet homme-là, il était question de *survie* et qu'il fallait prendre le terme très au sérieux en liant son sens ordinaire à celui, plus rare, qui lui faisait pendant. Et soudain le fait minimal de se *maintenir en vie* ne pouvait plus, au cœur d'un étrange processus, se passer du *surplus de vie* que l'Art seul accordait aux êtres humains. C'est de ce moment précis qu'une réflexion de Tchékhov s'est mise à hanter ma mémoire et ne l'a plus quittée : « Là où il y a de l'Art, là où il y a du talent, il n'y a ni vieillesse, ni solitude, ni maladies, et même la mort n'est plus que moitié d'elle-même. »

Participer au récit d'un autre, tout tragique qu'il était, revenait à faire apparaître en lui (ou du moins le tenter) un supplément de vie[25]. Parallèlement, et presque à mon insu, je bénéficiais en retour d'une aide inespérée : dès l'automne 2019, mon « dit » commençait à s'étoffer jusqu'à atteindre dans un premier temps – c'était comme un envol – une soixantaine de pages aérées qui tenaient leur apparente monotonie de la seule soumission à une contrainte formelle. En effet, je m'obstinais à faire usage de lignes de dix centimètres et de paragraphes de cinq à six lignes, censés donner au texte, sans toutefois le faire tomber dans un mimétisme absurde, l'allure d'une respiration régulière de cinq à six secondes dont je ne révélerais le sens qu'à la toute fin de mon « dit ».

25 Cf. Roland Jeanneret, *Ces orages dans la tête*, Vevey, Éditions de l'Aire, 2021.

À mesure que je les écrivais, ces mots devenaient de plus en plus insolites à mes yeux autant qu'à mes oreilles. Je ne comprenais pas encore qu'ils faisaient partie d'un ensemble *forestier* – au sens piémontais de *furëstè* (ou italien de *forestiero*), c'est-à-dire d'*étranger* – et que c'était lui que j'avais tenu loin des regards jusqu'à ce jour. À cela s'ajoutait une autre résistance : si j'avais voué si longtemps cette somme de mots au silence, c'est que je ne la jugeais pas digne de l'abattage d'un arbre dans le Jura de mon adoption. Mais plutôt que d'*adoption*, c'est d'*enracinement* ou mieux d'*enforestement* que je devrais parler.

Aujourd'hui, j'en suis encore à me demander pourquoi j'ai écrit ce petit livre. L'ai-je fait comme on jette une bouteille à la mer ou, pour parodier le langage inadéquat de notre temps, comme on « twitte » un gazouillis dans un océan de rumeurs ? En tout cas, déboussolé je le suis. Non parce que mon « dit » m'a beaucoup plus écrit que je ne l'ai écrit moi-même, mais parce qu'il me déplaît de le voir tourner autour de ce qu'on pourrait nommer une *coïncidence*. Cependant, même si cela ne plaide pas en ma faveur, je n'ai rien d'autre à signaler que mon étonnement face à cette surrection de mots que je persiste à adresser, sans en connaître la raison, *à qui de droit*.

Afin qu'on puisse souscrire pleinement à mon projet et l'envisager au pied de la lettre, il m'est impossible de faire ici l'économie d'un aveu liminaire qui, valable également pour moi, tient de la mise en garde : tout ce qui est rapporté dans le « dit » est vrai du début à la fin et pourtant, par un curieux paradoxe, il n'en paraîtra peut-être que plus faux, surtout à l'ère d'une communication pléthorique et incontinente où le sens, au lieu de s'affiner à mesure qu'on avance, ne fait que se diluer et couler comme eau de lessive.

Le refuge

Pour la première fois de ma vie, j'ai tiré de l'oubli le prénom de Loris pour m'en servir comme d'un pseudonyme. En réalité, sans que je sache vraiment pourquoi, il est réapparu lorsque, son livre presque achevé, mon ami médecin m'a proposé d'en être le co-auteur ; ce que j'ai refusé catégoriquement, trouvant indécent de tenir pareil rôle dans la mise en mots de sa tragédie à lui. Je n'avais pas à être mentionné en page de titre ni même dans le cours du récit : il me suffisait amplement d'être digne de la confiance qu'on m'accordait. En fait, j'étais reconnaissant de pouvoir accompagner cet ami dans ce qu'il envisageait comme un travail cathartique. Ne pas apparaître sous mon nom tenait pour moi de l'évidence, mais de là à faire une place, même exiguë, à celui de Loris m'étonne encore aujourd'hui.

Toutefois, si je remonte loin dans le temps, force m'est d'admettre que Loris a toujours été mon double à plusieurs titres. D'abord parce que, n'aimant guère mon prénom, j'ai tout jeune désiré en changer et porter celui de ce garçon vivant dans le même quartier que moi. Curieusement, je ne saurais plus dire à quoi ressemblait son visage. En fait, je n'ai gardé aucun souvenir précis de Loris sinon qu'il habitait au numéro 26 de l'avenue Charles-Naine à La Chaux-de-Fonds, dans

le dernier des trois H.L.M. possédés par la fabrique Voumard, celle-là même qui avait engagé ou plutôt débauché mon père qui, en 1948, travaillait aux usines Fiat à Mirafiori dans la périphérie de Turin. En dialecte piémontais, on disait *Mirafiour,* mot d'une douceur inouïe que *la masnà* (l'enfant) que j'étais faisait remonter à des temps supposés heureux comme ceux des troubadours. Il est probable, semblablement, que j'avais été sensible aux vibrations du nom de Loris, mais j'ignore pourquoi, du sortir de l'enfance au seuil de la vieillesse, j'en ai refoulé l'écho et gommé les sonorités.

Aujourd'hui, j'éprouve le besoin de me tourner vers ce lieu de secrète mémoire. Loris était donc un nom de légende qui sonnait merveilleusement à mon oreille. C'est peu dire que j'enviais celui qui le portait ; ainsi baptisé, il devait forcément être touché par la grâce, contrairement à moi dont le prénom prêtait souvent à rire dans le monde francophone devenu le mien. J'avais du moins cette impression puisqu'il me valait d'être traité périodiquement par les copains du quartier de *piaf,* de *macaroni,* de *magutte* et surtout de *tchink* (quinze ans plus tard, en Angleterre, je devais apprendre que ce terme dépréciatif s'appliquait aux Chinois). Mais l'insulte que je supportais le mieux était celle de *saisoune* pour la seule raison que j'aimais la puissance évocatrice de ce mot, sa musique. J'étais

devenu l'enfant d'une cinquième saison, celle de mon propre souffle sans utopie. Et c'est pourquoi, depuis ce temps lointain, même si ma nature me portait de plus en plus vers une relative sédentarité, je me suis toujours considéré comme un saisonnier fier de son statut.

Avec Loris dans mes pensées, une question me hantait sans fin : comment être moi-même avec le prénom que mes parents m'avaient donné et que mon père avait fait enregistrer en deux parties à l'état civil, contrairement au souhait de ma mère ? Ne pouvant qu'en souffrir, je songeais souvent au bénéfice qu'aurait pu m'attirer le simple fait de m'appeler *Loris*. Oui, ce prénom m'aurait permis de me *présenter* positivement et d'apparaître tel que je me rêvais. Pourtant Loris était tout comme moi un fils d'immigrés, un de ces nombreux *secundos* qui, leur vie durant, ne se sentiraient bien nulle part et s'efforceraient de s'adapter partout.

Tout cela, je l'avais éprouvé très tôt, mais je ne devais en prendre vraiment conscience que vers l'âge de dix ans grâce à un personnage merveilleux : Robin Loxley, dit Robin des Bois. Fasciné par son histoire, je lisais et relisais sans fin les pages que Vivian et Epuy avaient adaptées de je ne sais quel récit lointain. Cet ouvrage, tout rafistolé qu'il est et même privé de couverture, je l'ai conservé précieusement dans mon

bureau durant des décennies. Aujourd'hui encore, il fait pendant, ou contrepoids, au tableau de mon oncle piémontais : d'une part, il y a le parc du Valentino à Turin ; de l'autre, la forêt de Sherwood. Autrement dit, deux références cardinales, l'une au sud, l'autre au nord, pour celui qui vivait dans l'entre-deux, et qui y vit encore, entouré des sapins narquois et vigoureux du Haut-Jura.

À vrai dire, j'étais surtout fasciné par le nom de mon héros. Une idée saugrenue m'habitait, incontestée et incontestable : si ce vaillant Saxon, redresseur de torts et défenseur des pauvres, était capable d'innombrables prouesses, il le devait d'abord aux deux fois deux syllabes de son propre nom : Robin Loxley. Magie d'un Verbe qui générait l'Action et se prolongeait naturellement en elle. Pour l'enfant naïf et précaire que j'étais, l'équilibre parfait de ce nom suffisait à rendre la Justice, à en matérialiser l'idée et à restituer l'ordre social perdu.

Ce genre de divagation devait me reprendre bien des années plus tard à l'occasion d'un long séjour en Angleterre dans le cadre de mes études de lettres. J'avais vingt ans et mes rêves d'enfance s'étaient envolés. Il faut dire que, dans l'intervalle, mes professeurs de lycée m'avaient ôté mes dernières illusions

en m'inculquant que « to be was to do » (être, c'était faire) et que surtout *Im Anfang war die Tat (Au commencement était l'Action)*. Ce postulat de Faust substituait le pouvoir de l'Action à la toute-puissance du Verbe que clamait (j'en prenais conscience dans la foulée) l'Évangile de l'apôtre Jean. À l'avenir, le Nom ne pourrait se gagner que par l'Acte. On m'en donnait pour preuve ce que Marx lui-même avait écrit dans ses *Thèses sur Feuerbach* : « Les philosophes n'ont fait que penser diversement le monde ; il faut désormais le transformer. » D'ailleurs, même chez les catholiques, on n'accédait au Paradis qu'en empruntant la voie des bonnes œuvres. Ma vie semblait ainsi vouée à la transformation du monde, mais il me restait à trouver la manière. Et cela n'irait pas de soi pour un étudiant qui se méfiait viscéralement des idéologies et des réductions du réel qu'elles impliquaient.

Dès lors convaincu qu'il me fallait faire quelque chose de ce qu'on avait fait de moi, je prenais de haut, geste symbolique s'il en était, une rencontre qui aurait pu tenir lieu pour moi de révélation : le fils adoptif du professeur qui m'avait accueilli dans son école des Cotswolds portait – fruit d'un hasard jugé forcément insignifiant – le nom de mon héros de jeunesse. Croyez-le ou non, ce garçon s'appelait bel et bien Robin Loxley. Mais la réalité annihilait désormais toute fiction

et les preuves m'en étaient données : ce jeune homme que son père, le temps de trouver à me loger, avait contraint à partager sa chambre avec moi, se montrait très hostile à mon égard. Quelques semaines plus tard, il faisait même courir le bruit, dans la *Grammar School* où j'étais l'assistant du professeur Frank Loxley, diplômé de l'Université de Cambridge, que j'avais des tendances homosexuelles. Manifestement Robin le Saxon n'appréciait pas Pier le Normand qui n'avait pourtant envahi son espace vital que pendant un jour ou deux.

La légende glorieuse de Robin Hood (et non pas *Wood* comme je le croyais naïvement) se délitait. Elle ne tarderait pas à passer aux oubliettes puisque l'*enforestement* heureux (le *wood* des bois) virait malgré moi à l'indispensable déguisement (le *hood* en tant que capuchon) tandis que je m'occupais à naître dans une langue étrangère que je désirais faire mienne. Après tout, j'étais venu pour ça, et il m'importait de mettre tous les atouts de mon côté.

Ainsi, chaque matin, avant de me rendre à mon travail, je faisais la vaisselle en compagnie de Roma, ma jeune *landlady* au prénom papiste, découvrant grâce à elle que les plus simples choses sur terre portaient ici un autre nom. C'en devenait comme un baptême, ou mieux : une genèse. Par exemple, la passoire, ce filtre

magique, s'écrivait *sieve* mais se prononçait /siv/ avec un « i » bref contrairement aux apparences. De jour en jour, je venais au monde, ou plutôt je naissais à un autre monde et, comme par miracle, j'en nommais poétiquement les objets, même au petit-déjeuner.

Morning has broken like the first morning, blackbird has spoken like the first bird[26], chantait Cat Stevens, remodelant un hymne pour enfants des années 1930. Il n'était pas rare que celui-ci soit entonné à l'occasion des *morning assemblies* quotidiennes où la tradition voulait que chaque membre d'une école, divisée en *houses*, se retrouve pour la prière et les informations avant le début des cours : *Praise for the singing, praise for the morning, praise for them springing fresh from the Word*[27]. Étais-je déjà en train de régresser en fumant cet *opium du peuple* contre lequel nous avait mis en garde au lycée notre professeur de philosophie ? Sans doute, inévitablement, puisqu'à travers la *forme* de la langue anglaise, je m'abreuvais à la beauté du célèbre *Jerusalem* de William Blake et du non moins éclatant *Battle Hymn of the Republic* de l'Américaine Julia Ward Howe qui en avait rédigé une version plus littéraire mais aussi plus édulcorée.

26 « Le matin s'est levé comme le premier matin, le merle a parlé comme le premier oiseau. » Cf. Cat Stevens, *Teaser and the Firecat*, 1971.

27 « Louez le chant, louez le matin, louez-les jaillissant tout frais du Verbe. »

À trop vouloir brûler les étapes de mon apprentissage, j'en venais même à écrire des vers – de mauvais vers que je devais jeter par la suite, honteux de mon enthousiasme précoce. Deux seuls trouveraient grâce à mes yeux, et pour cause : ils définissaient le rapport faussé aux mots que j'avais vécu dès mon plus jeune âge :

Beyond my words I am for me,
For you within my voice I must be.[28]

C'est donc peu dire que, là, dans ce *South-West of England*, tout devait se passer au-delà de mes attentes. Jamais je n'aurais cru que mon existence puisse un jour me paraître à ce point riche et intense. De pareille plénitude, on ne se remet pas : on ne peut qu'en rêver le retour. J'avais fait en douze mois l'expérience de ce qui, ailleurs, m'aurait coûté cinq ans de vie. Et, pour couronner le tout, quand prenait fin mon séjour heureux à Bristol, on m'assurait dans ma famille d'accueil que j'étais devenu *fluent in English* et que je n'aurais aucune peine à passer pour un autochtone si je décidais un jour de m'installer dans la région.

Nul doute qu'ils exagéraient, mais, ne voulant pas paraître ingrat, j'entrais dans leur jeu en acceptant

28 « Je suis pour moi au-delà de mes mots,
Pour vous, je dois être à l'intérieur de ma voix. »

leurs compliments. Pourtant je n'oubliais ni d'où je venais ni d'où je parlais. Et ce n'était pas par vraie ou fausse modestie que j'agissais ainsi, mais par nécessité. On aurait pu croire que le saisonnier se rebiffait en moi et qu'il m'incitait à prendre des distances.

Alors, tant qu'à faire, j'en venais à la conclusion que si, malgré tout, j'avais acquis une certaine *fluidité* chez les Harvey, je ferais mieux de l'attribuer – évidemment par jeu – à une coïncidence dont je me suis jusqu'ici bien gardé de faire étalage. Il m'était arrivé une seule fois de broder sur l'hypothèse douteuse (disons-le ainsi) que le sang de William, l'illustre ancêtre, continuait de circuler idéalement dans ma famille d'accueil et que j'avais eu la chance d'en bénéficier indirectement auprès d'eux, à ma manière. Oui, cette fois encore, et plus que jamais : *in my own way*.

Un autre hasard, à peine plus sérieux, devait me conforter, peut-être même me confirmer, dans la croyance en mon *estrangement*. En effet, une semaine avant de prendre le ferry du retour avec le sentiment douloureux que je quittais définitivement une Arcadie aimée, ma dernière visite à la Librairie *George's*, située tout au haut de Park's Street, l'une des rues les plus pentues de Bristol, devait me réserver une infime surprise dont je ne prendrais la juste mesure qu'au fil du temps long.

Dans le rayon des livres de seconde main où il m'arrivait de flâner, je tombais sur une histoire de la littérature américaine, et en particulier sur un passage que je m'empressais de noter dans mon calepin :

From this the poem springs: that we live in a place
That is not our own and, much more, not ourselves
And hard it is in spite of blazoned days.[29]

D'emblée, mon passé d'immigré trouvait résonance dans ces vers de Wallace Stevens (avec un nom pareil, j'ai longtemps cru que j'avais affaire à un poète afro-américain). Puis, quelques années plus tard, alors que je butais à nouveau sur ce même passage en traduction dans un ouvrage consacré à la poésie américaine, je me mettais à prendre au sérieux le signal qui m'était envoyé :

De ceci naît le poème : nous vivons dans un lieu
Qui n'est pas à nous et, de plus, qui n'est pas nous
Et c'est ce qui est difficile malgré les jours ensoleillés.

Beaucoup de temps devait encore s'écouler, quarante-sept ans pour être précis, avant que je saisisse pleinement la valeur de viatique contenue dans ces vers.

29 Cf. Wallace Stevens, « It Must Be Abstract » (section 4) in *Notes Towards a Supreme Fiction*, 1942.

En fait, je ne ferais retour sur la réflexion du poète américain qu'au moment de donner forme au *Dit de l'autre source* qui, de manière sinueuse, me ramènerait aux « jours ensoleillés » et me tiendrait lieu à la fois de renouveau et de recommencement.

Mais, à cette fin, il me faudrait traduire moi-même les vers de Wallace Stevens et surtout forger un terme adéquat pour *blazoned*, l'avant-dernier mot de la strophe, de manière à ce que la parole naissante de mon récit évite de dénaturer l'expérience anglaise et entende au plus juste l'appel d'un passé radieux qui me fait encore signe :

De ceci jaillit le poème : nous vivons en un lieu
Qui n'est pas le nôtre et, qui plus est, n'est pas nous-même
Et c'est toute la difficulté en dépit des jours emblématiques.

Sous un soleil plus symbolique m'est ainsi revenue (comme on le dirait d'un revenant) la figure de Loris avec son ardent *blason*. J'ai dès lors choisi d'écrire sous le couvert de son nom, et même de lui donner réalité dans le livre d'un autre. Ce qui importe ici, c'est moins d'avoir contribué peu ou prou à façonner une œuvre de survie que d'avoir scellé une amitié par ce geste. Une amitié forte, inattendue, presque inespérée à mon âge, au point que le prénom de l'auteur trouvera en moi

une autre résonance : de Roland, il deviendra Orlando. Non pas le *furioso* ni le double négatif du Roland tel qu'il apparaît dans l'ouvrage[30], mais l'allié le plus proche et le plus improbable. Car à la lettre (ou du moins à quelques lettres près), Orlando partage maintenant avec Loris la spécialité ORL dont avait rêvé Roland avant de se consacrer à la médecine générale. Nez, gorge, oreille où se manifestent plus que jamais les variations de mon « dit ».

J'entends d'avance l'objection : il n'y aurait là qu'un vulgaire jeu de mots, pour ne pas dire un minable *jeu de lettres*. Je l'admets. Et pour aggraver mon cas, j'en ajouterais volontiers un autre : *Oh Robin Loxley* ! Et bien sûr, tout en acceptant souverainement les reproches, je pourrais prétendre ignorer ce qui m'a réduit à faire ce détour délirant même si, au fond de moi, j'en connais la raison. C'est même parce que je la connais que j'hésite à la formuler.

Pour l'heure, je me bornerai à dire qu'il en va ainsi lorsqu'on est *estrangé*. On ne s'explique pas pourquoi on se trouve toujours à l'endroit où les mots défaillent et en disent plus qu'il ne faudrait – c'est là un paradoxe qui toujours nous dépasse. Mais un jour, parce qu'on

30 Cf. Roland Jeanneret, *Ces orages dans la tête*, Vevey, Éditions de l'Aire, 2021, pp. 227 sq.

veut tout de même comprendre, il faut les moissonner, ces mots. Seulement, personne ne vous a jamais appris à le faire, et c'est pour vous une cruelle épreuve quand il vous incombe, *no cause, no cause,* de les battre, de les vanner et d'en tirer peut-être ce pain lointain qui sera toujours celui du pauvre.

Le voyage immobile

Un jour, j'en suis venu à cette extrémité : Loris écrit ou *m'écrit*. À présent que c'est une donnée, mon espoir est de conserver la trace qu'a laissée sur lui ma propre perturbation et de la suivre *sur un mode minuscule*. À peine énoncée, la formule, avec son air de fausse modestie, me paraît incongrue. Tandis que je m'en fais la remarque, il vient à mon personnage une pensée diagonale dont il ne sait que faire tant elle lui paraît anecdotique : Lucia, sa mère, avait justement l'habitude d'écrire le prénom de son fils tout en lettres *minuscules*.

Loris s'étonne de n'avoir jamais osé parler avec elle de ce geste insignifiant qui pouvait passer au mieux pour une coquetterie (l'omission de la lettre capitale) et au pire pour de l'illettrisme (l'ignorance d'un usage). Demeure un fait, ou plutôt une certitude : le fils a toujours adoré voir son nom ainsi orthographié par sa mère : *loris* ou plutôt *lorisaldo,* composé des prénoms du grand-père paternel (Loris) et maternel (Aldo). Lucia, qui adorait son père, se serait évidemment contentée d'*Aldo,* mais il avait fallu ménager la belle-famille.

Non seulement sa mère écrivait les prénoms de son fils sans majuscules, mais elle refusait de les séparer par le trait d'union dont faisait usage l'état civil. Toujours,

cette femme peu cultivée s'adresserait à lui de la même manière. Étrange et obstiné dévoiement : jamais de *Loris* tout seul, jamais non plus de *Loris-Aldo* en deux mots reliés (c'est ainsi que son mari avait déclaré leur enfant à l'état civil), mais toujours *lorisaldo* d'un bloc, ou plutôt d'un souffle.

L'unique fois où Loris, déjà adulte, avait interrogé sa mère à ce propos, elle avait esquivé la question en lui conseillant, « juste pour voir », de lire son nom à l'envers. Que voulait-elle dire au juste ? Que l'inversion des prénoms, donnant *aldoloris*, lui paraissait douloureusement ridicule ? Peut-être, allez savoir. En tout cas, il s'était vu un instant en *Al Doloris*, champion de la douleur… Puis il avait secoué dans tous les sens les lettres de son prénom, ce que n'avait sans doute jamais imaginé sa mère : *si al dolor*[31], *do la si l'or, dors la loi, allo Doris* ; et si on y mêlait l'anglais ignoré de Lucia : *arsol idol, or sad idol, add oil Ros, so dial rod, lord is ado…* [32] Butant enfin sur son prénom « à l'envers » de ses lettres, ce qui donnait un *odlasirol* aussi comique que radical, Loris n'avait plus insisté.

31 *Oui, à la douleur.*

32 Ces cinq anagrammes sont très suggestives en anglais : *trou d'cul d'idole ; ou triste idole ; ajoute du pétrole, Ros' ; alors compose barre ; le seigneur est bruit…*

Puis un autre jour, pour en finir avec cette *minuscule* affaire, Loris avait émis une hypothèse qu'il jugeait malgré tout improbable. Celle-ci prenait en compte la part profonde et obscure des gens simples qu'il avait beaucoup côtoyés et observés dans sa jeunesse. Sous cet angle, sa mère avait peut-être eu l'intention de ramener son fils à l'ordre – ou du moins à un ordre intérieur auquel elle croyait – en lui rappelant ses origines modestes (ou *minuscules*) et l'invitant à s'y tenir[33].

Bien plus tard, Lev, son ami écrivain, le lui avait aussi remis en mémoire sous le coup d'une fulgurante intuition, même s'il attribuait une tout autre portée à son dire : *Tu viens du peuple, tu es sorti de rien, mais ton originalité est que tu t'en sois tenu à ce rien.* Saisi par ce propos, Loris avait entrevu une réponse : à chaque fois que sa mère écrivait son nom en lettres minuscules sur une enveloppe, que ce soit à l'occasion de son anniversaire ou pour un autre motif, elle le faisait peut-être pour que s'ouvre en lui un chemin de modestie ou d'humilité – et cette dernière qualité, comme le veut l'étymologie du mot, le rapprochait de l'*humus*.

Dix ans après la mort de sa mère, Loris s'interrogeait encore. Avait-il fait preuve d'immodestie en prê-

33 Cf. l'oraison funèbre de Lucia dans *Le Royaume délesté*, Éditions Baudelaire, Lyon, 2019, pp. 138-146.

tant trop d'attention aux « faits » révélés par son ostéopathe ? Aurait-il dû en minimiser la portée et les considérer comme délirants ? Oui, c'est sans doute ce qu'il aurait dû faire, puisque les *isochronismes* avaient toujours tendance à parler trop haut. Il avait même constaté qu'ils frappaient sournoisement l'esprit qui s'empressait d'attribuer une valeur *majuscule* à de pures coïncidences. En effet, il aurait mieux valu les réduire ou les gommer, quand bien même celles-ci pouvaient servir d'aliment à qui voulait progresser ou croître en écrivant dans leur sillage.

Mais il était trop tard, Loris s'était engagé trop loin dans cette voie. Leur opposer purement et simplement le silence ne lui suffisait plus. Il lui fallait emprunter un chemin de renoncement qui passerait par les mots et les traverserait. Ressassant sans fin la question, il peinait à trouver un verbe capable de signifier *l'acte de faire disparaître* ou du moins *de laisser s'effacer* les coïncidences. Il avait beau chercher tant et plus, rien ne se présentait à lui.

Dans ses ruminations, Loris butait toujours sur le déroutant « odlasirol » (l'envers de son nom) qu'il percevait désormais, en ironisant à peine, comme un « *au-delà : cirol* ». Le délire n'était pas loin. Dans l'argot local, quand on disait de quelqu'un qu'il était « ciré »,

cela signifiait qu'il avait perdu le sens. « Ce serait donc pure folie que de quitter *mon nom* », en concluait-il. Et il s'en faisait une obsession, même s'il ne pouvait s'empêcher à chaque fois de sourire aux mots sous les mots et à l'évidence toute maternelle du singulier palindrome qui ne valait qu'en français.

Pour s'en distraire, il se prenait à le fredonner à perte de sens et à l'italienne, sans nasaliser les voyelles : *monnom, monnom, monnom…* En avant et en arrière, *avanti e indrè, che bel divertimento.* Car ainsi allait la vie dans la ritournelle que lui chantait sa mère quand il était *ën piccinin'* (un tout petit). Cherchant vainement l'issue, Loris ne faisait que s'enliser davantage dans les sables mouvants de sa langue d'emprunt, le français, qu'on disait idéal pour s'abstraire ou s'extraire – mais c'était justement ce qu'il voulait éviter. Aussi le premier mot venu à l'esprit, *décoïncider,* dépendait-il encore trop de sa base. Non, ce qu'il voulait, ce n'était pas s'opposer, c'était passer ailleurs en prenant la tangente ou le large.

À son âge, la question ne se posait plus d'entamer une nouvelle odyssée à travers une mer de mots. L'enthousiasme manquait pour un *Call me lorisaldo* ! Il n'était plus temps de jouer à son Ismaël, l'incomparable narrateur rebelle de *Moby Dick*. Désormais, il ne pouvait que se situer dans l'horizon d'un après-coup,

celui d'une vie en grande partie déroulée. Aussi fut-il interloqué le jour où, inespérée, miraculeuse, la solution s'imposa à lui. L'issue lui venait par hasard d'une *postface* qu'un philosophe célèbre avait, à la fin des années 1980, cru bon de joindre à un récit de Herman Melville daté de 1853.

La longue nouvelle en question racontait l'histoire d'un copiste du nom de Bartleby – Loris essayait *ybeltrab*, « juste pour voir » ou *abeltryb*, tribu d'Abel (celle qui n'existe pas). Ce Bartleby était un individu singulier qui ne parvenait à trouver une forme de plénitude que dans une posture de repli. Pour se situer le plus méthodiquement possible *hors de soi*, le copiste avait forgé une formule apparemment polie : « I would prefer not to », formule que Loris s'était toujours obstiné à traduire par « J'aimerais mieux pas… » plutôt que par un « Je préférerais ne pas… », trop agrammatical à son goût par rapport à l'original américain. Ce faisant, Loris s'interrogeait : pareille stratégie de fuite ou plutôt de voyage immobile serait-elle encore viable au présent ? Il aurait bien voulu la faire sienne, mais il lui aurait fallu une justification qu'il n'avait pas. En effet, avec le temps, son statut fantasmé de « saisoune » était devenu pour lui un privilège, peut-être même un luxe. Loris ne pouvait ignorer qu'il ne ferait jamais partie de ces hommes détruits qui erraient indéfiniment de par le monde d'un

pas égal et lent. Eux seuls méritaient le respect absolu qu'ils auraient le droit d'exiger s'ils n'avaient franchi une frontière qui leur en ôtait jusqu'à l'envie, une frontière dont on ne revenait pas. Loris, lui, était un privilégié par rapport aux migrants et il ne le savait que trop.

La postface lumineuse dont il vient d'être question, Loris la relisait à présent dans un recueil d'articles publiés par le philosophe deux ans avant son suicide.[34] À tâtons, une fois de plus, il cherchait une solution au problème de *l'écrire* qu'il avait toujours différé. Y était-il tenu ? Y avait-il droit, sachant que l'écrivain véritable devait inventer une langue nouvelle dans la langue familière, et que lui, Loris, se trouvait d'emblée mis à l'écart puisqu'il n'en maîtrisait aucune et se sentait constamment frappé par leur étrangeté ? Mais cette fois-ci, tout absorbé qu'il était par *Bartleby*, Loris fut pris par surprise et n'eut aucune peine à reconnaître le supplément de sens qui lui faisait défaut depuis si longtemps, celui qui devait justement le mener au point où, sans nier les coïncidences, il ne se perdrait plus en elles :

> *Fuir, mais en fuyant, chercher une arme. La fuite non plus comme défection mais comme une nouvelle stratégie de lutte.*

34 Cf. Gilles Deleuze, « Bartleby ou la formule » in *Critique et clinique*, 1993, pp. 89-114.

Ce fut en « récupérant » ce propos qui avait accompagné sa vie d'apprenti en littérature que Loris s'autorisait enfin à créer pour son propre usage le terme improbable qu'il lui fallait. Il venait d'agir comme un de ces chiffonniers qu'évoquait Baudelaire dans *Les Fleurs du mal*, « hochant la tête, butant, et se cognant aux murs comme un poète ». Il avait remué les mots et puisé en eux un reste invendable, le *pasincider*, dont il avait besoin s'il voulait restituer l'état dans lequel il s'était trouvé en écrivant *Le dit de l'autre source*. Il ne se faisait pas d'illusion : les autres riraient de lui et lui reprocheraient ce néologisme alambiqué. Personne ne voudrait de son texte – celui qu'il relit en ce moment même – si l'idée devait un jour lui traverser l'esprit de le déposer en d'autres mains. Pour l'heure, seule lui importait la possibilité de descendre dans le soubassement de ce qu'il avait été et de ce qu'il lui restait à devenir.

Se pouvait-il qu'en *pasincidant*, Loris se trouve écarté des coïncidences et que justement, pas à pas, dans leur simple incidence, il aboutisse là où le *souvenir* et le *survenir* acquerraient la netteté qui est celle du dépouillement ? Pour lui, avec son savoir ainsi réduit à presque rien, c'était désormais toute la question. Et il n'y aurait pas de réponse, il le savait, sinon en *actes parlés* au plus près de l'énigme. C'est pourquoi il lui importait de laisser dire ou plutôt de laisser *le dire* aller où cela

se disait, où cela s'opérait sans vigie et sans registre. Et là, qu'on le croie ou non, cela advenait en grande partie sans lui. Oui, sa vie se laissait *remembrer* par l'observateur improbable que lui, Loris, était devenu.

La langue qui ne s'écrit pas

Aussi étonnant que cela paraisse, le narcissisme n'a pas de place dans cette histoire. Ce n'est pas pour mieux m'auréoler de mystère que Loris s'exprimerait en mon nom. À vrai dire, je ne vois aucun intérêt à me dissimuler sous un nom d'emprunt. C'est plutôt pour m'y dissoudre que je me suis laissé embarquer dans un écrit qui ne serait pas indigne d'une relation vraie ; je parle de l'amitié comme seule force qu'on puisse opposer au destin.

C'est à peine si j'ose le mentionner, ce sont quelques rares amis qui ont jeté le trouble en moi en qualifiant de singulier le projet de mon « dit » alors que je le trouvais plus qu'*improbable*. Fallait-il les croire lorsqu'ils m'assuraient que cette singularité pouvait trouver un écho chez une catégorie de gens, jeunes ou vieux, s'accrochant à certaines idées-fantômes ? Ces lecteurs ou ces lectrices seraient en quête d'une résonance inespérée qui frayerait un sentier unique de conscience à travers les « mots revenants » du passé comme du futur. Pour eux ou pour elles – et pour Loris assurément – seuls s'avèrent vivants les livres qui construisent et consolident le for intérieur. Eux seuls offrent résistance et consolation au plus grand malheur de notre temps qui est l'avènement d'un mirage calamiteux : celui d'un for

extérieur préfabriqué, fait d'opinions communes inconsistantes qui tendent à neutraliser les êtres vivants en les empêchant d'accorder leurs pensées et leurs actes.

Non, ce n'est pas une nouvelle coïncidence, due au hasard ou au destin, qui me remet en mémoire une rumination lointaine tandis que, porté par la relecture de mon « dit », Loris se voit soudain occupé à transcrire ce qui se disait jadis en lui et hors de lui. Cette fois-ci, c'est bien l'incidence d'un pas, son *pasincidé*, qui est à l'œuvre et qui joint la raison rebelle à un espoir ténu et secrètement gardé. C'est donc Loris qui *m'écrit*, c'est lui qui parle en moi et qui *graphie* mes dires.

Au temps de mes études, à l'occasion d'un séminaire autour de Saint-Just, je m'étais forgé l'idée quelque peu paralysante que, dans un même mouvement, il fallait adhérer et ne pas adhérer à une injonction de T.E. Lawrence que j'avais faite mienne : *Nous ne devons pas, dans nos pensées, aller au-delà des limites que nous fixons à nos actes : ou bien nos pensées sonneront faux*. J'ignore d'où m'était venu ce propos, car je n'avais pas lu *Les sept piliers de la sagesse*. Mais il est certain que cette injonction m'avait accompagné pendant plusieurs mois de manière contradictoire. Tantôt elle me paraissait si légitime et incontournable que je m'efforçais de la respecter au quotidien ; tantôt je la mettais en doute

parce qu'elle s'avérait trop radicale et systématique, la vie humaine ne pouvant tout simplement pas s'y réduire. Pour que l'une et l'autre proposition puissent être vraies en même temps, seule manière d'accéder à l'énigme de mon existence (du moins je le croyais), il me faudrait en payer le prix par un détour supplémentaire qui me prendrait des mois ou peut-être des années.

La solution à mon dilemme viendrait d'un philosophe allemand cité par Maurice Blanchot dans un de ses livres que je qualifiais alors d'« impossibles » parce que, ne parvenant pas à en faire le tour, je n'avais jamais complètement prise sur eux. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que, quarante ans plus tard, je connaisse encore par cœur (il faudrait dire *par le cœur*) le propos de Friedrich Schlegel qui m'avait tant marqué. Mais si j'éprouve aujourd'hui le besoin d'en vérifier scrupuleusement l'exactitude, c'est que je crois ou espère l'avoir mis en œuvre dans le *Dit de l'autre source*, en en faisant, peut-être malgré moi, une application stricte. Je recopie donc, mot à mot, l'extrait de la page 101 de *L'écriture du désastre* (Gallimard, 1980) :

> *Avoir un système, voilà qui est mortel pour l'esprit ; n'en avoir pas, voilà aussi qui est mortel. D'où la nécessité de soutenir, en les perdant, à la fois les deux exigences.*

C'est cette pensée proprement impraticable, plaçant le sujet en état de constante déperdition, qui m'a accompagné toute ma vie. Et si mon « dit » ne présente d'autre horizon que celui d'une sérénité précaire face à une exigence intenable, je le dois sans doute au seul fait de n'avoir jamais pu décider si cette double posture était tenue ou non. Néanmoins, au bout du compte, s'est imposée une certitude : la plupart de mes contradictions et de mes errements viennent de là.

Aujourd'hui encore, il m'arrive de me sentir brusquement désaccordé. Si j'ai alors l'impression de sonner faux devant le problème *minuscule* qui m'occupe, c'est qu'il me reste à dire une part de moi passée jusqu'ici sous silence. Et même si ce résidu paraîtra forcément aux autres moins essentiel qu'il n'est pour moi, le temps est venu d'entrer plus avant dans ce qui gravite autour de la défaillance des mots.

Rappeler que *Le dit de l'autre source*, cet opuscule auquel je m'efforce, sans vraiment y parvenir, de joindre un mot explicatif, est le produit d'un homme d'âge qui, enfant et adolescent, n'a pas eu de bibliothèque familiale sous la main. Et c'est peu dire que les livres ne faisaient pas partie de mon environnement. Pour l'anecdote qui en dit long, je n'avais pas compris ce que me voulait mon professeur de

français quand un jour, me rendant une rédaction jugée à peine suffisante, il m'avait demandé d'un ton plutôt dédaigneux quels étaient les auteurs que je « fréquentais » (expression dont je connaissais surtout le sens dérivé et populaire de « sortir avec une fille », sens qui à l'évidence n'opérait pas dans cette situation). Mon silence contraint avait sans doute encore aggravé mon cas.

Pour faire simple, je m'étais surtout heurté aux livres à l'occasion des courses d'obstacles qu'étaient pour moi les lectures obligées du programme scolaire où le sens se perdait souvent en cours de route. C'est ainsi que, malgré le lycée classique et mes études de lettres, malgré mon enseignement de la langue et de la littérature françaises, malgré la pratique obstinée du théâtre qui vous oblige à mettre au plus juste les mots en bouche pour les accorder au corps, oui, malgré tout cela j'ai toujours eu l'impression que les mots, à l'exception de ceux qui ne s'écrivaient pas, venaient vers moi de l'extérieur et qu'il fallait les mâcher et remâcher pour les assimiler. Pourtant, en dépit de mes efforts, certains d'entre eux me restaient de temps à autre *dans* la gorge, liés par un sentiment d'usurpation et de disgrâce. J'avoue qu'ils étaient rares, infiniment rares, les mots de lumière dans cet océan d'ombres.

D'où le constat suivant, ou du moins l'hypothèse : le phénomène qui a amplifié mon sentiment d'étrangeté à l'égard des mots fut l'exil de mes parents en pays étranger alors que j'étais tout petit (dix-huit mois) et que je n'avais pas encore façonné mes premiers vocables. Et puis, surtout, redoublant un éloignement dont je n'avais qu'une conscience diffuse (mais qui se précisait au contact de mes compagnons de jeu, pour la plupart des autochtones), il y eut la découverte ahurissante que ma langue maternelle ne s'écrivait pas et que je serais ainsi voué à l'entendre sans jamais la voir. Je me souviens qu'enfant j'avais voulu savoir pourquoi mes parents ne lisaient pas le journal dans la langue que je parlais avec eux. La réponse abrupte, légèrement méprisante, qu'on m'avait fournie, m'avait laissé sans voix : « Mais voyons, parce que c'est du patois ! » À ce terme brutal, prononcé comme en français dans ma langue maternelle, j'avais toujours préféré celui de *dialèt* parce qu'il me semblait à peine moins péjoratif.

Au fond, je le savais confusément, c'était une bataille intime que j'aurais à mener. Je me souviens aussi qu'un jour difficile à situer dans le temps (j'avais peut-être huit ou dix ans), j'avais pressenti ce qu'il adviendrait de moi si j'abandonnais mon dialecte : je ne serais plus moi-même, je deviendrais quelqu'un d'autre. Mais au vu des circonstances, il me faudrait peut-être envi-

sager cette voie, la choisir, la désirer même. Cette tentation me viendrait plus tard quand j'essaierais de passer comme une ombre à travers la grille des langues apprises à seule fin d'être reconnu l'égal de ceux qui les parlaient naturellement. Mais, pour l'heure, j'étais en souffrance puisqu'il n'était pas question de rentrer au pays et qu'il me semblait impossible, voire malsain, de jouer sur tous les tableaux. Au passage, sans crier gare, le terme à mes yeux dégradé de « patois », m'avait donné à entendre un limpide et menaçant « pas toi ». C'est ainsi que, dès mon plus jeune âge, je butais sur certains mots dont je faisais malgré moi des fétiches.

Dans le même temps, ne pouvant croire que ma première langue était à ce point indigne, je l'imaginais rebelle. Toute pauvre et rugueuse, toute utilitaire qu'elle était par rapport aux langues de culture, elle m'apparaissait dans toute la splendeur de sa singularité. Elle devenait avec le temps un merveilleux idiome de conspirateur, elle seule savait dire ce qu'était le peuple. C'est pourquoi je refusais obstinément de voir mourir mon dialecte alors même que c'était son destin de disparaître.

L'érosion de ma langue me frappait toujours plus à chaque fois que je revenais au pays avec mes parents durant les longues vacances d'été. Dans la rue, alors

que je me faisais une fête de retrouver mes petits camarades, il manquait toujours quelque chose à mon bonheur pour la simple raison que ceux-ci, au fil du temps, avaient de plus en plus honte à me répondre en dialecte. Mes parents avaient beau m'expliquer qu'il ne fallait pas leur en vouloir, je comprenais mal pourquoi il leur était interdit de s'exprimer dans leur piémontais à eux et surtout pourquoi ils acceptaient pareille sentence.

En fait, l'école faisait tout bonnement son travail de sape en promouvant la langue de la soi-disant unité nationale : une langue supérieure, *majuscule*. Autre point significatif : à l'âge de quinze ans, en 1965, j'apprenais avec stupeur que quelques spécialistes avaient depuis longtemps codé le dialecte qui constituait mon espace intérieur d'expression le plus immédiat. Il m'était révélé (le mot n'est pas trop fort) que mon patois était bel et bien en voie de disparition, même si ce phénomène ne frappait qu'à retardement ceux qui, comme moi, vivaient à l'étranger et parlaient leur langue en vase clos.

De fait, ce ne devait être que longtemps après, par un jour triste de février 2011 où j'enterrais ma mère, que je verrais pour de bon cette langue rugueuse, ma langue à moi, imprimée dans un vrai livre que des cousins de la petite ville de Chieri, près de Turin, étaient venus m'offrir là où j'avais vécu loin d'elle, privé de ses

racines, là où mon patois s'était fatalement corrompu avec le temps et la distance : dans ce Haut-Jura suisse que j'avais appris à aimer et dont il avait bien fallu que je m'approprie le parler et son sinueux reflet écrit.

Là, devenu *ici*, le français était évidemment une langue de culture, une langue noble, quoique légèrement complexée par rapport à celle qu'on parlait en France voisine. En entrant au *gymnase* (qui ne deviendrait *lycée* que plus tard en 1999), je n'avais pas tardé à me découvrir de nouvelles limites car pauvre était la langue que j'avais apprise par osmose dans la rue, puis polie quelque peu à l'école – langue elle aussi minorée dont témoignaient périodiquement mes bulletins scolaires : « Sérieuses difficultés d'expression. Lisez davantage. » Lire ? Oui, ils avaient raison, mais quoi ? L'injonction demeurait vague la plupart du temps. Quant au lourd accent jurassien que j'avais hérité sans m'en apercevoir comme la plupart des enfants de ma rue, il témoignait à l'évidence d'une forme d'assimilation même s'il me manquait ce petit quelque chose qui aurait fait de moi un véritable « montagnon ».

La preuve, je l'avais eue bien plus tard, à l'âge de vingt-sept ans, quand j'avais acquis la nationalité suisse et m'étais retrouvé, disons-le ainsi, *naturalisé*. Ah ! l'étrangeté de ce mot ! Alors même que je détenais

une licence en langue et littérature françaises, un brave conseiller communal de la ville de La Chaux-de-Fonds n'avait pu s'empêcher, en bon *faiseur d'Helvètes*, de venir s'assurer à mon domicile que j'étais bel et bien « familiarisé avec les us et coutumes de la Suisse ». Oui, la question m'avait été posée dans ces termes-là et, naturellement, je n'avais su que répondre sinon balbutier un « je crois » tout en rivant mes yeux de myope sur un coin de ma bibliothèque – car j'en avais une à présent, quoique bien modeste. Imperturbable, l'édile m'avait tendu avec bienveillance une brochure m'expliquant sommairement le fonctionnement des institutions (fédérales, cantonales et communales) alors que, suprême ironie, si le brave homme avait daigné suivre mon regard incrédule, il aurait pu voir devant lui, peut-être avec étonnement, le très élaboré *Guide politique suisse* de Georges Sauser-Hall, le frère bien intégré de Blaise Cendrars.

Et maintenant, trente-cinq ans plus tard, alors qu'ils me tendaient presque solennellement un livre d'à peine un demi-centimètre d'épaisseur, Maria et Renzo étaient venus tout exprès de Chieri (oui, de cet étrange *chi eri?* de ce *qui étais-tu?*) pour m'offrir des mots que je n'oublierai jamais : « Tu seras seul maintenant à parler notre dialecte puisque ta mère n'est plus là ; alors essaie de ne pas l'oublier. Lis régulièrement

ce petit livre et viens nous voir de temps à autre pour faire un peu d'exercice. » Qu'ils se rassurent, je n'irai peut-être pas souvent les voir, mais je ne renierai jamais l'étroite maison de mots que j'avais *habitée* dans mon premier âge de « tchit » (petit) ou de « masnà » (enfant). Ces mots-là, relayant le bruissement de l'enfance, exhaleraient toujours pour moi un parfum que je reconnaîtrais sans faille entre tous. Aussi étais-je loin d'imaginer que je peinerais à trouver dans le livre que m'offraient Maria et Renzo un miroir ou un écho aux lointaines paroles d'évidence.

Le don d'*Ël Cit Prinsi (Le Petit Prince)* devait produire sur moi un choc analogue à celui de la pierre de Rosette, admirée jadis au British Museum. Mais, cette fois-ci, avec l'effet inverse : les mots familiers de la langue maternelle y devenaient des hiéroglyphes, transcrivant un idiome sacré qu'au fil des jours je ne parvenais à déchiffrer qu'au prix de constants efforts. Parfois, bien qu'assisté de la *traduction* française, le décryptage du conte de Saint-Exupéry me désespérait tellement que j'en venais à me demander si j'en verrais la fin avant ma mort.

L'effacement

C'est peut-être là que Loris voulait me propulser : dans ce fait d'histoire privée qui expliquerait ma méfiance native à l'égard des faiseurs de livres qui vont parfois – délire-t-on quand on s'en fait cette idée ? – jusqu'à emprisonner dans leurs *volumes*, suprême outrage à mes yeux, ces langues premières qui ne s'écrivent pas. Si on les dit maternelles, c'est qu'elles portent en elles, au-delà de nous qui les parlons, les expériences d'avant, d'avant les mots, d'avant notre vie même. Les hommes et les femmes qui, pour la grande majorité, les prolongent naturellement dans la même langue écrite ignorent la force de ce ciment et s'en font à leur insu une seconde nature.

Mais les autres, ceux qu'on nomme bilingues ou plurilingues et qui le sont si rarement (quoiqu'ils en pensent eux-mêmes et certains linguistes qui leur en font pompeusement crédit), comment s'en sortent-ils au jour le jour ? Passer d'une langue de culture à une autre présente en effet moins d'obstacles (ce serait même une richesse) que le va-et-vient entre une langue majeure et une langue mineure. Mais dans le meilleur des cas, à bien y réfléchir, le fait s'avère plutôt rare quand on le considère de l'intérieur. Le plus souvent, on se trouve face à une étrangeté dont on imagine mal la nature, car

il y a là une *déhiscence,* une ouverture anormale ou une plaie dont le passage secret débouche au mieux sur un bonheur spontané, quoique *déviant* au plan de la communication. À plus forte raison, on peine à imaginer ce qui se passe chez celui qui ne peut prolonger par écrit sa langue première.

Est-ce que, grâce à l'entremise de Loris, je saurai un jour, autrement que je l'ai tenté de biais dans mon « dit », remonter jusqu'à l'autre source ? Est-ce que, pour en dire la nature et en révéler la forme, je réussirai à trouver les mots entre les mots, en empruntant les passerelles souterraines qui les relient ? Et puis, à supposer que ces mots existent, qui voudra les entendre et les voir, qui pourra les passer plus loin ? Quel lecteur, quel éditeur ? C'est là la pierre d'achoppement : sans eux, le livre demeure fatalement *dialecte* ou *patois,* car il existe un seuil au-delà duquel celui qui écrit ne peut se faire lecteur et encore moins éditeur de lui-même.

Mais quel éditeur pourrait un jour capter un « dit » au sens où je l'entends ? Comment pourrait-il ne pas vouloir laisser son empreinte sur lui en veillant à la lisibilité du propos, ce qui reviendrait à emprisonner ou à transformer sa nature même. À vrai dire, je ne parviens pas un seul instant à l'imaginer, signe que les vieux doutes ont persisté en moi et que ma méfiance

native a perduré. C'est aussi la seule explication plausible que je donne au fait de n'avoir publié pendant très longtemps que des livres prétendument *détachés* ou *impersonnels*, consacrés à la peinture, au théâtre ou à la photographie. Toujours en retrait par rapport à l'œuvre, l'auteur en moi n'y avait tenu que le rôle second de critique, d'interprète ou de metteur en scène. Bien sûr, dans les faits, il en était allé autrement : ma parole *mineure* s'était infiltrée partout, mais, dans le feu de l'action, je ne m'en étais pas rendu compte et j'avais cru fermement faire œuvre objective.

Quand enfin, avec un ami photographe, je m'étais fait à l'idée de publier des écrits plus intimes, l'édition à compte d'auteur s'était imposée, car il nous fallait impérativement maîtriser le processus de l'intérieur. La Bruyère n'avait cessé de nous rappeler à l'ordre au fil du temps : « C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule : il faut plus que de l'esprit pour être auteur ». Fabriquer un livre de A à Z, matière et esprit, nous était donc apparu comme une nécessité incontournable. Et c'est ainsi qu'avaient vu le jour *L'infidèle fissure du temps* (1994) et *Le dérouleur d'infinis* (2010). Lev, un de mes amis les plus chers, qui était aussi un écrivain reconnu, s'en était réjoui tout en me faisant remarquer que je n'avais nul besoin d'images pour accéder à ce que j'écrivais. L'image, selon ce mo-

nomane de l'écriture, n'était qu'un paravent dont je pouvais me passer. Semblablement, mon projet de condenser plusieurs livres en un seul n'était d'après lui qu'une ruse pour mieux me dissimuler derrière la structure d'ensemble.

De ce reproche amical m'était venue l'idée, peut-être malsaine, de publier seul le livre suivant. Avec *Le Royaume délesté* (2019), je partais en quête d'un lecteur inconnu, mais, en faisant la genèse de mes quatre derniers spectacles, je me parais cette fois du masque théâtral. Et Lev, mort en 2017, n'était plus là pour me remettre sur la bonne voie et fustiger cette nouvelle carapace face à un public rêvé que j'espérais trouver le plus loin possible de chez moi. Pire, je m'empressais d'affirmer qu'un et un seul lecteur me suffirait. J'ajoutais même – et je le pensais vraiment – que je ne pourrais jamais savoir si je le trouverais. Mon entreprise relevait donc au premier chef d'une métaphysique singulière de la lecture, même si, dans les faits, la démarche pouvait aussi se justifier par une quête hybride d'exil, une de plus. Comme la plupart de mes écrits, celui-ci n'entrait dans aucune catégorie et, une fois de plus, on ne comprendrait pas l'*obstination* de son auteur. Mais je m'en consolais, songeant que, dans son dernier livre, Lev s'était servi de ce même terme pour nommer sa pratique quotidienne.

Vu sous cet angle, le fait d'avoir choisi un modeste éditeur lyonnais tenait lui aussi du hasard. Bien sûr, celui-ci s'était affublé d'un nom prestigieux (celui d'un poète maudit du 19e siècle) et s'en servait comme d'un miroir aux alouettes pour publier, tout en leur faisant payer cher le service, des auteurs refusés par les maisons d'édition ayant pignon sur rue. Je n'étais évidemment pas dupe du sort qui serait réservé à mon livre, mais une idée rassurante sous-tendait mon geste : le contrat d'édition stipulait que l'auteur pourrait retrouver tous ses droits deux ans après la parution de son ouvrage. Et forcément avec le livre revenu dans ma réserve, je rêvais déjà d'en faire un tout autre usage. S'il avait encore été de ce monde, Lev aurait qualifié d'orgueilleuse pareille attitude et ne se serait pas privé, comme il l'avait déjà fait à une autre occasion, d'ajouter un commentaire qui, s'il prêtait à sourire, me donnait aussi à penser : « Si tu n'es pas vaniteux pour un kopeck, on ne peut pas en dire autant du côté de l'orgueil. Et, comme tu le sais, l'orgueil est un péché mortel. »

Même s'il y avait du vrai dans ce propos, la chose était au bout du compte plus compliquée que cela. Contre toute apparence, rien dans les éléments biographiques que je finirais par ajouter à mon dossier ne laissait présager ce que seul avait entrevu celui que je

considérais comme l'écrivain le plus marginal jamais rencontré, lui qui, à l'aube du troisième millénaire, m'avait suggéré la plus radicale des thérapies : écrire l'histoire de mon accès *biseauté* à ma langue invisible. C'était son mot à lui, qui tentait de faire de ma *déviance* un levier. Et pourtant, malgré toute la bienveillance dont Lev savait faire preuve à mon égard, je le suspectais lui aussi de ne pas croire vraiment à mon *étrangeté*. Je me demandais même si, en m'incitant à narrer mon rapport singulier aux mots, il ne pensait pas secrètement contribuer à me guérir d'un problème qui n'en était peut-être pas un.

Quoi qu'il en soit, le *forestiero*, encore et toujours présent en moi, n'avait jamais donné suite à cette demande, tout simplement par peur d'exposer le refuge où se terrait, à l'écart de tout support écrit, une parole pauvre et populaire – mais aussi la plus vivante qui soit, la seule que je pouvais encore à peu près dire mienne. De là venait tout l'enchantement, mais aussi une part viscérale et trouble de malédiction.

Confusément, dans ma jeunesse, tandis que je préparais mes examens de baccalauréat, un poème limpide de Baudelaire me l'avait déjà signalé, mais, à l'époque, je ne percevais que la splendeur incomparable d'un mode de *recueillement*. Je n'avais ni l'idée ni la force d'établir un

lien entre un art poétique du repli et son usage contrarié auquel m'avait confiné ma langue maternelle. Aussi mon patois, ma « douleur », avait-il continué à me hanter comme un fantôme au point de rendre illégitime ma présence à trois langues (le français, l'anglais, l'italien) que je n'avais, après tout, pas si mal assimilées.

Mais en faisant irruption dans mon « dit », Loris venait de *recueillir* pour moi un autre sens à cette tardive Fleur du mal, un sens qu'il s'infligeait à lui seul et dont aucune forme d'étude académique ne pourrait jamais rendre compte. Délibérément, Loris avait procédé comme Jean Genet lorsqu'il interprétait *Le bateau ivre* de Rimbaud de la manière la plus débridée, attribuant à un seul vers le pouvoir d'anticiper le destin du poète des Ardennes. C'était pour lui comme une évidence : l'homme aux semelles de vent mourrait amputé d'une jambe en 1891 pour avoir écrit à l'âge de seize ans : « Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aille à la mer ! » Il va de soi que l'adolescent rebelle n'avait pu avoir cette idée prémonitoire en tête et que pas une seconde il n'avait songé à sa propre *guibole* en faisant référence à la *quille* d'un bateau imaginaire, celui de son poème, qui perdait métaphoriquement le contrôle de sa marche. Pur délire ou provocation gratuite de la part de Genet ? On peut douter de ces deux postures quand on connaît l'homme et son œuvre. Mais alors, que s'est-il passé ?

De même, je ne pensais pas délirer quand je relisais le premier vers de *Recueillement* en lui attribuant un sens plus qu'improbable ayant trait au patois qui s'était perdu en moi, faute d'horizon : *Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille.* Tout était donc là dès l'entame du poème – et si densément jusqu'au dernier vers qui tentait d'apprivoiser sa mort : *Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche*. Mais surtout, au beau milieu du sonnet, entre le second quatrain et le premier tercet, il y avait ce « loin d'eux » qui m'indiquait obstinément la voie : *Ma douleur, donne-moi la main ; viens par ici / Loin d'eux*. Rejet sublime qui, brisant la convention du genre [35], m'aidait à comprendre que seul le plus *résistible* de tous les récits, s'il advenait, pourrait porter le nom de « dit » en toute légitimité. Mais, paradoxalement, par la force de certaines choses encore tues, cela ne pourrait éclore que sous la forme d'un récit de plus en plus parcellaire, s'éloignant de moi à mesure que j'approcherais de ce qui aurait l'apparence de sa fin.

Bien sûr, Loris, comme le fantôme de Lev, savait que je n'entreprendrais pas cet ultime récit. Non seulement parce qu'il ne pouvait figurer dans aucun langage, mais aussi parce qu'il fallait craindre la pire des déchéances

35 Traditionnellement, dès l'origine, le sonnet comportait deux parties : un huitain ou deux quatrains (développant le thème) ainsi qu'un sizain ou deux tercets (consacrés à une variation sur le thème). Pas question dès lors d'envisager un enjambement avec rejet entre le huitième et le neuvième vers.

s'il advenait : privé de son royaume, le roi le serait aussi de sa langue. Et quoi de plus funeste que de se retrouver soi-même avec, entre les mains, un tissu de temps déchiré ne ressemblant en rien à un texte puisqu'il serait l'emblème d'une patrie sans mots.

N'avoir pu satisfaire la demande de Lev m'a laissé un regret. Il n'est donc pas exclu qu'un jour ou l'autre j'essaie de mieux sonder le motif pour lequel il m'a paru préférable de m'abstenir. En disant cela, je formule un vœu et non une promesse. Mais, pour l'heure, en guise de dédommagement, je me borne à lui attribuer l'éclat de la *lòsna* avec son tourbillon de mots manquants. C'est un premier pas vers un effacement qu'on aurait tort de considérer comme une perte. Il faut plutôt l'imaginer, le tenter du moins, comme le premier bénéfice que je retirerais d'avoir échoué à fixer le sens de mon « dit ». Récolte minuscule s'il en est, mais avec, ici ou là, son lot de persistante allégresse.

La reprise du « dit »

The highway is for gamblers,
better use your sense.
Take what you have gathered
from coincidence…

La grand-route est destinée aux joueurs,
tu ferais mieux de faire preuve de bon sens.
Et de t'en tenir à ce que tu as amassé
par coïncidence…

Bob Dylan
It's All Over Now, Baby Blue

Pour Yves Tissot
qui m'a suggéré comment reprendre
et repriser mon « dit ».

Mise à jour

Bien sûr, il aurait mieux valu m'en tenir au silence et, idéalement, à celui qu'on dit *musical*. Il aurait apposé son sceau à la partition en l'authentifiant. Ce silence-là, je l'ai peut-être entendu une fois, jadis, mais le plus souvent je me suis retrouvé face au vide, mis à l'épreuve dans l'incertitude que génère la toujours improbable ou équivoque écriture de soi, cette *biographie* qui n'en est pas vraiment une – sauf à viser la posture qu'à la toute fin de son existence, Roger Laporte définissait comme « Question essentielle : qu'est-ce donc que *cette* écriture qui permet d'accéder à une vie qui n'est ni extérieure ni antérieure à l'écriture elle-même ? » (*Le Carnet posthume*, Éditions Léo Scheer, 2002, p. 39.)

Jamais je n'ai eu le courage de rendre mon expérience aussi radicale. Elle m'a permis tout de même de passer par une série de réductions, d'effacements, de trêves, alors que mon « dit » ne demandait qu'à grossir et à faire *volume*. J'ai donc bataillé ferme avant d'en arriver à cette dernière version qui n'aura jamais rien de définitif. Autrement dit, certaines lacunes ou césures dans ces pages font simplement office de *terme*. Je m'en suis tenu là, abandonnant toute autre prétention, en particulier celle de l'unité. Je me suis borné à suivre certains mots à la trace, obstinément ; des mots surgis

de ces chocs hasardeux que n'ont cessé de provoquer l'un ou l'autre événement lointain de mon existence.

Chemin faisant, sans pouvoir m'en expliquer le motif, me revenaient à l'esprit des bribes d'une chanson datant du milieu des années 1960. On aurait pu croire que Bob Dylan l'avait écrite suite à une déconvenue amoureuse entraînant une rupture, mais j'avais la certitude que l'enjeu se situait bien au-delà : il s'agissait avant tout de quitter une manière de vivre qui entravait l'accès à une forme de sagesse ou de connaissance. Pourtant, loin de la portée globale de la chanson, ne me parvenaient que quelques miettes d'un sens diffracté. Désireux de comprendre, je butais invariablement sur un mot (*sense*) cherchant son compagnon à la rime.

Ce dont je suis presque sûr à présent, c'est que la deuxième strophe de cette chanson me maintenait à ma place ou plutôt m'y rappelait chaque fois que *tombait* l'invitation à cueillir le fruit des coïncidences. Finalement le jour est arrivé où j'ai admis le grand écart qu'elle m'imposait. Et je ne me suis plus soucié de perdre la maîtrise de ce qui pouvait s'écrire. Ainsi voué à un labeur infini autant qu'indéfini, j'ai entendu le pur et long silence jusque-là ajourné : celui de mes phrases comme de mes jours.

Et même, de temps à autre, me revenaient en écho des mots inattendus comme ceux que Shakespeare, dans *Comme il vous plaira*, avait placés dans la bouche d'un vieux Duc : « Doux sont les procédés de l'adversité qui, comme le crapaud hideux et venimeux, porte un précieux joyau dans sa tête. Et cette existence qui est la nôtre, à l'abri de la cohue publique, révèle des voix dans les arbres, des livres dans les ruisseaux qui coulent, des leçons dans les pierres, et le bien en toute chose. Je ne voudrais pas changer de vie. »[36]

Ces mots de Shakespeare qui ne m'avaient jamais frappé auparavant semblent tout à coup détenir un pouvoir étrange. Ils me signalent que l'identification du *roi déchu* – et l'éventuelle neutralisation de son héritage – serait à ma portée. Mais ils y mettent une condition, qui n'est pas des moindres : que je fasse preuve de courage et n'esquive pas l'épreuve du crapaud dont la bave hallucinogène (ou psychotonique) conduit vers *l'autre source*, là où tout a commencé ou plutôt n'a jamais fini de commencer. En d'autres

36 Shakespeare, *As you like it*, Act II, Scene 1 :
Sweet are the uses of adversity ;
Which, like the toad, ugly and venomous,
Wears yet a precious jewel in the head :
And this our life, exempt from public haunt,
Finds tongues in trees, books in the running brooks,
Sermons in stones, and good in every thing.
I would not change it.

termes, il me faudrait mettre en œuvre un mode de connaissance que, par le plus grand des hasards, m'avait jadis suggéré une femme d'une trentaine d'années venue d'Extrême-Orient.

La rencontre avait eu lieu dans les locaux presque vides de l'Université de St Andrews en Écosse par un jour maussade du mois de mars 1972. Durant les vacances académiques de printemps, le British Council y organisait à des prix très abordables des stages pour les étudiants étrangers séjournant au Royaume-Uni. Il y avait là une vingtaine de personnes représentant trois continents. Pour ma part, quoique né à Turin, je me considérais comme citoyen de La Chaux-de-Fonds, une cité ouvrière de Suisse où mes parents avaient émigré quand j'étais tout petit. Ma compagne de voyage, Marivi, qui enseignait comme moi à Bristol cette année-là, venait de Madrid où son père travaillait comme historien du régime franquiste, titre qui ne m'enchantait guère même si sa fille semblait avoir pris quelque distance par rapport au dictateur.

Du Nigéria était originaire un colosse noir qui nous proposait un *tug-of-war* pour faire connaissance. En fait, les participants répartis en deux camps avaient beau tirer de chaque côté, lui, tout sourire au centre, paraissait indéracinable. Quant à Kina et à son amie,

elles avaient quitté leur Malaisie natale pour venir étudier la médecine à Southampton. Elles vivaient dans un quartier pauvre et mal famé de la ville où, le soir et même à certaines heures du jour, il valait mieux rentrer chez soi en taxi de peur d'être tabassé sans raison par des punks qui traînaient dans les parages. Kina s'était bien gardée de me signaler le danger quand elle m'avait invité à lui rendre visite.

Quant à toi, tu venais d'Oulan-Bator, tout comme ton amie. J'ai oublié ton nom, mais je me souviens parfaitement de la manière plutôt insolite, pour ne pas dire malsaine, dont tu m'avais présenté ton pays. Tu avais commencé par me dire que ta religion était l'athéisme, religion d'État de l'empire soviétique. Tu semblais la professer de relativement bonne foi, même si on pouvait supposer que tu y avais été contrainte pour pouvoir sortir de ton pays. Puis, tout soudain, tu m'avais demandé avec simplicité si je voulais bien t'accorder le droit de lire les lignes de ma main. Hautement surpris, mais ayant l'impression d'être confronté à une pratique ancestrale, j'avais accepté ce que j'aurais normalement refusé.

Plutôt incrédule et arborant même un sourire narquois, je t'avais laissé faire et dire jusqu'à ce que tu butes sur un nœud lointain de ma vie future, celui

que peut-être je tente de dénouer aujourd'hui, et qu'à l'évidence tu ne pouvais simplement pas imaginer. Je t'avais alors interrompue avec une question au bout des lèvres : comment savoir quand viendrait l'heure ? Ce que tu avais suggéré ne relevait pas à proprement parler de la prédiction, mais tenait à ton ordre du monde. C'est cela par-dessus tout que j'ai gardé en mémoire : ta manière dense et poétique de formuler les choses.

Nous en sommes restés là. J'ignore ce que tu es devenue, si tu vis encore, mais le fait est que, pour accéder au seul savoir qui m'intéresse, il me faut aujourd'hui *franchir l'invisible frontière* dont tu parlais. Ce n'est qu'ainsi – *by crossing the invisible border* – que je pourrai rétablir, ou peut-être suivre pour la première fois, le fil d'une narration que je me suis obstiné à défaire dans le présent écrit qui, forcément, trouve ici sa fin.

L'inattendu

À peine ai-je cru mettre un point final à mon *dire* impossible qu'une donnée d'une évidence aveuglante m'a saisi sur le vif. Le plus troublant est que je ne saurais imaginer ce qui l'a ramenée à la surface ni pourquoi elle est demeurée refoulée aussi longtemps. C'est peut-être une forme active de *lâcheté* qui m'avait conduit à élaborer pareil camouflage et à l'affubler d'un titre gratifiant, pour ainsi dire *compensatoire*, afin de ne pas heurter ma conscience. Il n'en reste pas moins qu'en ce moment même, à la fois sonné comme un boxeur et curieux comme un enfant fasciné par la lune, j'accède à une béance ancienne qui pourrait éclairer autrement l'impression que j'ai toujours eue de n'avoir jamais rien choisi dans ma vie.

Je précise qu'il n'y a aucun désir d'autopunition dans l'aveu tardif que je m'apprête à faire ; il ne faut y lire que la surprise révélée de ne pouvoir et de n'avoir pu agir autrement. D'une certaine manière, c'est aussi ce qui m'a permis de mener une longue vie plus ou moins stratifiée, car je ne dirais pas comme bon nombre de mes amis ou de mes connaissances que la vie a passé trop vite ou, pire, que je ne l'ai pas vue passer.

Au contraire, si la vie a brûlé à son rythme les années dont elle avait besoin, lente et compacte aux entournures,

c'est qu'il m'a d'abord fallu noyer l'étranger que j'étais dans une identité aussi lisse et insignifiante que possible (et croyez-moi : on y laisse beaucoup de temps). Sans oublier que, n'y parvenant pas tout à fait, je me suis abreuvé de fictions qui m'ont longtemps tenu à l'écart des *réalités* tout en m'en dévoilant de biais leur caractère violent et erratique. Par exemple, toujours vécue par moi à distance mais scrutée en secret fut la chose politique, si malmenée par les idéologies qui ne meurent jamais. Bonne ou mauvaise distance, je ne saurais dire, mais elle a fait de moi un « désengagé » au regard de mes collègues qui m'en ont parfois fait le reproche. Pour ma défense, j'aurais pu – mais à quoi bon ? – retourner la critique à ceux qui laissaient tourner à vide ou au ralenti leur profession pour se lancer « vaillamment » dans des luttes partisanes. Après tout, n'était-ce pas là en son genre une autre forme de *désengagement* ?

À mes yeux, le comble fut de parvenir à gagner ma vie en me livrant à un art vivant de la fuite (l'enseignement de la littérature) qu'on aurait tort de considérer comme une mystification de ma part ou une pratique mineure. Mais, même s'il fut pour moi plus qu'un métier, je l'ai pourtant vécu sur le mode de l'imposture en raison de l'inconfort suscité par ma langue maternelle, répercuté *a fortiori* dans mon approche de la langue française et de toute langue de culture.

Aussi étrange que cela paraisse, je parle ici de la place quasiment spectrale – parce qu'illégitime ou ressentie comme telle – que j'ai occupée dans mon enseignement de la littérature et dans la libre pratique d'un théâtre au sein d'une institution pourtant tatillonne sur ses valeurs. Étonnamment, question de survie sans doute, je suis parvenu au cours des ans, grâce à des *simulations* romanesques ou théâtrales, à me glisser entre les lignes et à donner le change même si, à tout moment, je redoutais d'être démasqué.

Si donc la vie a duré ce qu'il fallait, dense et trouble dans le rôle que je pouvais y jouer, c'est aussi à cause de ma manière d'accéder aux autres et de me faire lentement une place en eux. Une manière *dérobée* comme on le dirait d'une porte qui s'ouvre fortuitement ou miraculeusement à la dernière minute et qui, après nous avoir laissé mener un long combat dans la nuit contradictoire, nous donne d'un seul coup accès à une saison de rêve.

De là ces amitiés secrètes, ces échanges parfois si libres et parfois si contraints jusqu'à ce que prenne forme un bref partage commun, d'emblée perçu comme inaliénable et qui, si l'occasion se présentait, servirait de socle à l'approfondissement d'une pensée durablement complice. De là aussi ces rares rencontres amoureuses,

fatalement espacées par les ans pour que l'être trouvé ou retrouvé ait toujours le même âge et la même qualité inaltérable malgré les formes emblématiques qu'il prenait au fil du temps dévastateur – figures à mes yeux de plus en plus surprenantes, équivoques, souvent à la limite de l'indécence ou du prodige. À chaque fois pourtant, tout me paraissait simple puisque je croyais séjourner intimement là où je pouvais suturer la plaie de mon être.

Mais toujours il fallait partir ou *se départir* à seule fin de rendre illusoirement habitable la faille originelle nouvellement dissimulée. Quelle qu'en soit la manière, c'est cette impossible échappée, filée au propre comme au figuré, que je considère désormais comme le but ultime de la littérature, tandis qu'auparavant je me contentais de comparer *l'écrire* à un rêve qui s'estompait en jetant son voile sur ce que la réalité avait de trop insoutenable. Même le réalisme n'était alors pour moi qu'un interdit posé sur le réel.

Depuis peu, chaque fois que je fais retour sur mon « dit » et ses annexes, je rêve de les voir former un ensemble qui ferait office de clôture et mettrait un terme à ma quête. L'ennui est que se présente aussitôt un nouveau développement, m'offrant une autre façon d'interrompre le flux, mais jamais une manière définitive.

Je m'aperçois alors que mes escarmouches imaginaires (mes ajouts) ont eu pour effet de saper les fondements de l'édifice que je tentais patiemment de construire.

Quand je dis que ce processus se déploie *depuis peu,* je devrais dire *depuis que j'ai atteint l'âge de mon père quand il est passé dans l'ombre*. Dans les « faits », tout comme je me suis senti mortel d'un seul coup lorsque ma mère est morte (avant, c'est bête à dire, je ne pouvais pas mourir), de même quand j'ai dépassé mon père en âge, je me suis senti comme propulsé dans une durée différente où mes pas et mes paroles étaient « faits » tout entiers de résonances qui me donnaient l'impression de marcher sur ma propre légende.

Cependant, Dieu sait combien il m'a toujours paru essentiel de me tenir à distance de cette légende-là et si possible d'en sortir en la déconstruisant sans relâche. À force de me raisonner, il m'est parfois arrivé d'avoir la certitude, ou la quasi-certitude, d'y parvenir. Très vite, il a fallu en rabattre : c'était uniquement en m'accrochant à une rationalité affective, toujours proche d'un état schizoïde, que je croyais neutraliser mon rapport fêlé à la langue. Ainsi, puisque demeurait la fêlure, persistait aussi la tentation secrète d'entretenir sa légende et de lui donner une forme qui, selon l'étymologie latine du mot *legenda*, « devait être lue ».

C'est ce rêve vain toujours rêvé que j'ai entretenu jusqu'à ce jour, conscient que mon propos n'attirerait dans le meilleur des cas qu'une poignée de lecteurs, certes curieux mais finalement incrédules.

Le redire avec insistance : ce qui parle en moi – une *fausseté* infime, à la marge – n'a rien perdu de son étrangeté, et c'est sans doute pourquoi je voudrais tant, au fond de moi, que quelqu'un croie à ce que *Le dit de l'autre source* tente d'exprimer. Par ailleurs, dans les « faits », je sais intimement que personne n'y croira, et en premier lieu les êtres les plus proches, les seuls qui comptent puisqu'ils me connaissent. Comment dès lors rêver qu'une lectrice ou un lecteur à venir se tienne un jour pleinement à mes côtés si les présences qui me sont les plus chères ont toutes jusqu'ici suspendu leur jugement ? L'ironie veut même que je partage leurs rires dubitatifs et leurs affectueuses moqueries lorsqu'il m'arrive de me laisser aller à quelques aveux. C'est donc à l'évidence une histoire mal *engagée* que celle dont je m'évertue encore, au bout de ma vie, à restituer le caractère mort-né.

Pour m'extraire de ces pensées stériles, j'ai entrepris des travaux de mémoire autrement sérieux, recherches enthousiastes à peine interrompues en mai 2024 par une intervention chirurgicale pratiquée juste à temps

sur une artère coronaire. Comme tout prétendu revenant, j'ai éprouvé un bonheur neuf à me plonger dans de longues correspondances jamais relues et à revivre toute une gamme d'émotions, savourant ces miettes d'intensité qui donnent sens à la vie. Débordant d'une joie profonde qui m'habitait à fleur de jour jusqu'au sommeil réparateur, jamais je ne me serais attendu à ce que cela s'arrête d'un seul coup et de la plus surprenante des manières. Bascule joyeuse à l'image du reste. Une voix amie, radicalement autre puisqu'elle partageait ma fêlure, venait mettre un terme à mon *écrire* et priver mon *dit* de toute relance.

Cette voix, je dois admettre que je l'ai refoulée depuis plus de vingt ans. Seul le hasard, prenant l'apparence d'une collecte d'archives, m'a dévoilé une longue lettre dont je n'avais apparemment rien su faire. Peut-être parce qu'au temps de sa réception je ne pouvais pas me plier à l'ordre qu'elle instaurait. À vrai dire, je n'en serai jamais capable, mais là n'est plus l'enjeu, et c'est ce qui en fait aujourd'hui tout le charme et la consolation.

25.IV.03

Mon cher,

Dans ta dernière lettre, une proposition est restée suspendue à un point d'interrogation pour moi. Tu reproches à ma femme de te trouver du génie, alors qu'il

en faut pour prendre le risque de faire jouer Hamlet *à des collégiens et de réussir là où n'importe qui se serait cassé la gueule. Tu ajoutes : « Je travaille avec moins de facilité que d'autres en raison de cette langue qui n'est pas la mienne. » C'est là la proposition qui me surprend.*

Qu'est-ce que tu entends par là ? De quelle langue s'agit-il ? Le théâtre est une langue en soi, dans laquelle toutes les autres se traduisent. Je me souviens d'avoir assisté à une pièce chinoise qui durait trois jours à la Villette, jouée par des acteurs venus de Chine et par des Chinois de New York ; le texte chinois était surtitré en français sans que la langue soit vraiment un obstacle. Alors ferais-tu allusion à ton piémontais d'origine, à ton français d'émigré, à ton anglais appris ? Ou simplement à quelque dévalorisation qui te rendrait étranger à toute langue, à quelque mythique communication portée par une langue dite maternelle ?

De telles questions m'ont effleuré jadis. Mon premier bulletin préscolaire me trouve « good » un peu partout, ma mère me reprochant de n'y pas trouver de « very good ». Puis les Jésuites ont noté en français, la langue de mon père, mes premiers résultats en français et en écriture. De toute façon, la langue la plus affective pour moi était le chinois de ma très maternelle « amah », qu'on traduit par « servante ». Arrivé en Suisse à huit ans, il a fallu choisir pour ne pas être

exilé dans la langue des autres. Oublier le passé et revendiquer le chaux-de-fonnier tel qu'on le parle, et derrière lui le français, à absorber avec toute sa littérature. Il n'y a de langue que celle qu'on aime, par choix ou par contrainte, la nécessité confondant choix et contrainte, sans qu'on puisse savoir où commence l'un, où finit l'autre. Mais ceci ne m'aide guère à comprendre le sens de ta proposition, dans la polysémie que je prête à tes termes…

C'est que, se poser la question de la langue, c'est poser celle de sa situation dans le monde, dans cette vie telle qu'on la traverse aujourd'hui, et inscrite devant l'horizon d'une fin dont chaque jour rapproche. L'usage, littéraire, de la langue, et celle du théâtre en est une, tente de nier ce temps. Et trois heures passées avec Hamlet*, si elles passent sans qu'on les sente passer, ont nié leur passage même si elles aboutissent à amonceler des cadavres – ils sont la réalité du temps transformant le temps en songe. Si tes acteurs sont parvenus à nous soustraire du temps, c'est que tu es parvenu à leur faire vivre ton songe. Dans ta langue.*

(…) Le rossignol commence à chanter. Il me reste à te dire un bien amical souvenir. Edgar

À ce maître si généreux, le premier à m'avoir initié à la littérature, je voudrais exprimer tardivement ma gratitude, non pour m'avoir tiré d'affaire (mon problème

demeure intact), mais pour m'empêcher aujourd'hui de tomber dans un piège sans fond, fait de reprises et de relances infinies. Tout ce qu'il me dit est de *choisir* pour vivre mieux. Il ajoute même : « La vie est prêtée, mais quel en est le bon usage ? La littérature n'est qu'une réponse parmi d'autres. » Sous cet angle, je sais bien que lui aussi, s'il était encore vivant, serait embarrassé par ce *dit* qui prend la fin comme on prend le large.

Pourtant, dans la seconde partie de sa lettre (il ne convient pas de l'exposer ici), il m'a donné à entrevoir une *manière* apaisée d'en finir, tout comme l'autre Edgar, le fils du comte de Gloucester, m'avait jadis livré la sienne *(Ripeness is all)* tandis qu'il accompagnait dans sa nuit un père aveugle et désespéré : « Quoi ! Encore de mauvaises pensées ? Les hommes doivent souffrir leur départ de ce monde, comme leur venue ici-bas : le tout est d'être mûr. Viens ! [37] »

Bien que devenu sédentaire à force d'avoir laissé le voyage intérieur l'emporter sur le reste, le *saisonnier* qui veille encore en moi pourrait aujourd'hui reprendre à son compte les paroles d'Edmund, le fils bâtard de Gloucester, quand, contraint par les circonstances, il finit par reconnaître la sagesse de son frère Edgar.

37 Cf. Shakespeare, *Le Roi Lear*, V.2 in *Tragédies II*, Gallimard, La Pléiade, 2002, traduction de Jean-Michel Déprats, p. 265.

À mon tour de parler comme lui, en lui laissant le dernier mot : « C'est juste, tu as dit vrai. La roue a parcouru son cercle, et voici où j'en suis[38]. »

Th' hast spoken right, 'tis true.
The wheel is come full circle, I am here.

38 Cf. Shakespeare, *Le Roi Lear,* V.3 in *Tragédies II*, Gallimard, La Pléiade, 2002, traduction de Jean-Michel Déprats, p. 281.

Du même auteur

1987 : « Lermite ou la formule du haut-lieu » in *Lermite : catalogue raisonné de l'œuvre peint et graphique*, Éditions Gilles Attinger. En collaboration avec Marie-Claire Vay.

1990 : « Carlo Baratelli : peindre, murmurer. Journal d'une expérience » in *Le Rêve du peintre*, Musée d'Art et d'Histoire de Neuchâtel.

1994 : *L'infidèle fissure du temps*, La Chaux-de-Fonds, Éditions de l'Hexagramme. En collaboration avec le photographe Marc Bloch.

1999 : « Le lieu scénique en fiction » in *Lieu(x)*, revue [vwa], 26.

2000 : « Identification », texte principal de la monographie consacrée à Claude et Andrée *Frossard*, Éditions Acatos.

2006 : « Le marivaudage : tradition/trahison » in *Le Souffleur* no 2, Journal du TPR.

2008 : *CB-Fiction I : la formation (1926-1950)*, récit inédit.

2010 : *Le Dérouleur d'infinis*, Éditions de l'Hexagramme. En collaboration avec le photographe Marc Bloch.

2017 : *Les mots qui restent : le style de l'amitié selon Yves Velan*, correspondance inédite, 486 pages.

2019 : *Le Royaume délesté*, Lyon, Éditions Baudelaire.

2020 : Réécriture de *Androceto*, un conte pour enfants de Cecilia Bloch, Éditions Alvavida.

Postface à *Ces orages dans la tête* de Roland Jeanneret, Éditions de l'Aire.

L'extrême lucidité ou le style de l'amitié selon Edgar Tripet, correspondance inédite, 219 pages.

2022 : « La vie à revoir », postface à *Polyptyque* d'Edgar Tripet, Éditions sur le Haut.

Remerciements

Sans leur regard acéré et bienveillant, ce livre ne serait pas ce qu'il est. Ma gratitude va donc à ceux et à celles qui en ont exploré avec moi les versions très différentes au fil du temps. Discrète, mais bien réelle à chaque page, demeure leur présence.

Table des matières

LE DIT DE L'AUTRE SOURCE

Le « dit » 7

Prologue : retour au dire 9

L'origine perdue 13

La voix improbable 24

Les mots revenants 36

Ce Sud-Ouest où il vivait 47

L'examen de littérature 56

Le chant perdu 64

L'état du crâne 69

La mesure du souffle 81

Un exercice d'effacement 85

La fabrique du « dit » 123

La *Lòsna* 125

Le refuge 130

Le voyage immobile 143

La langue qui ne s'écrit pas 152

L'effacement 163

La reprise du « dit » 173

Mise à jour 175

L'inattendu 181

Remerciements 193

Éditions SUR LE HAUT

Dernières parutions

Sylvie Barbalat, *Kio*, 2024
Jean-Pierre Bregnard, *Traversées*, 2023
Laurent Duvanel, *Le côté obscur du cadran*, 2024
Etienne Farron, *M comme Mallorca*, 2024
Emile Gnehm, *Tribulations d'un Loclois*, 2024
Suzanne Humbert, *Le dos rond*, 2023
Suzanne Humbert, *L'Appel de la Cruz de Ferro*, 2024
René Jacot, *Passion Athlétisme*, 2023
François Jolidon, *Jukebox*, 2023
Daniel Musy, *Iconographie du Grand Temple de La Chaux-de-Fonds*, 2024
Daniel Musy, *Immersion sicilienne*, 2024
Robert Nussbaum, *Sonia, éternelle servante*, 2024

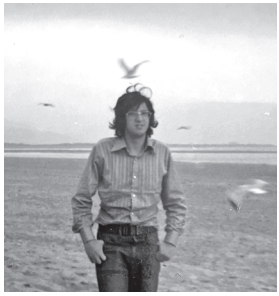
Ouvrage mis en page par Joanne Matthey
codco.ch, La Chaux-de-Fonds
Suisse

Achevé d'imprimer en septembre 2025
sur papier FSC à l'imprimerie Monney
La Chaux-de-Fonds

le dit de l'autre source

Voici, longtemps revisité, un récit dont la raison d'être n'apparaîtra que par bribes. Cette réserve tient à l'étrange tentation, toujours refoulée, de dire ce que chacun porte de plus improbable en soi et qu'il ne partage avec personne. Aussi le lecteur devra-t-il consentir à cette attention particulière qui le mènera forcément à l'écart de lui-même.

Une singulière séance d'ostéopathie a mis Loris sur la voie d'un souvenir littéraire fondateur (une réplique de Cordélia dans *Le Roi Lear*), réactivant le fait douloureux de n'avoir jamais eu de langue écrite à soi. Qu'aura donc valu et que vaudra l'art de vivre pratiqué par sa *personne* muée en personnage après la révélation du thérapeute ?



Pays de Galles, 1972

ÉDITIONS SUR LE HAUT

ISBN 978-2-9701920-0-8

9 782970 192008